

[Tome III seul]

L'HOMME DE LETTRES

CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

L'HOMME DE LETTRES

PAR

Frédéric Soulié,

Auteur des *MÉMOIRES DU DIABLE*.

5

PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRESOL.

— 1838 —

UN PROJET DE LOI.

UN PROJET DE LOI.

I.

Voici une simple histoire qui n'a pas les prétentions d'être un avis ou une opinion, mais qui pourra montrer par quels liens cachés un article de loi bien froid, bien arithmétique,

peut émouvoir des passions intimes et douloureuses.

Le jour venait de naître. Ses premières clartés bordaient d'une frange de lumière les crêtes dentelées de la montagne, et semblaient affaisser sur la vallée de B... les dernières ombres de la nuit et la blanche vapeur du matin. Une femme entr'ouvrit doucement la fenêtre d'une cabane assise sur le bord du chemin qui traverse la vallée dans toute sa longueur. Elle porta autour d'elle des regards inquiets; mais les collines n'avaient pas encore, sous la chaleur du soleil, relevé leurs voiles nuageux jusqu'à leur front, comme de belles esclaves qui livrent leurs charmes au regard ardent de leur sultan; et la femme ne put rien apercevoir de ce qu'elle semblait chercher avec tant d'anxiété. Cependent, en abaissant ses yeux vers le pied de la fenêtre où elle était placée, elle aperçut un homme endormi, ap-

puyé au mur de la maison; elle pousse un léger cri de surprise, descend rapidement, ouvre la porte et court vers cet homme.

Ce n'était pas celui qu'elle attendait, car, à son aspect, elle s'arrêta. Ce n'est pas non plus un étranger, car, dès qu'elle a été près de lui, et qu'elle a pu le contempler, elle a baissé les yeux subitement, elle a porté la main sur son cœur, comme si une vive douleur l'avait frappée; elle est restée immobile, et a murmuré avec un étonnement douloureux :

— C'est Gaspard !

La rougeur, qui monte aux joues de la jeune femme, dit encore plus que ses paroles combien cet aspect l'a troublée, et le mouvement lent et triste avec lequel elle se détourne pour rentrer dans sa maison, laisse voir facilement qu'elle obéit, en s'éloignant, à un devoir tout puissant, mais accompli avec douleur.

Cependant, avant que ce mouvement soit fini, Jeannette a relevé les yeux, sa tête n'a pas suivi le mouvement de son corps, et elle a regardé Gaspard avec ce regard doux et fauve des femmes du Midi, qui embrasse et parcourt à la fois ce qu'il contemple.

Oui, c'est Gaspard, avec ses beaux cheveux noirs qui s'échappent en bondissant de son bonnet de laine rouge, dont la longue forme retombe sur son épaule. C'est lui avec son beau visage de vingt-cinq ans, déjà pâle et triste, mais fier et méprisant; le rire dédaigneux qui crispe d'ordinaire le coin de sa bouche, l'agite encore dans son sommeil. Il tient dans sa main le long bâton à deux bouts qu'il manie mieux qu'aucun homme de la montagne; ses pieds nus dans ses espadrilles laissent voir de profondes écorchures, et sur sa chemise de fine toile attachée par une large épingle d'or à anneau, il y a du sang.

La jeune femme le contemple longuement; puis, par une singulière préoccupation, ce regard, qui d'abord s'était arrêté sur cet homme endormi, semble s'en éloigner sans cependant le quitter. C'est que Jeannette se rappelle que Gaspard était son fiancé quand il avait vingt ans, et qu'elle en avait seize. C'est qu'elle se rappelle que lorsque lui orphelin, elle orpheline, ils allaient ensemble à la danse, on les saluait d'une bienvenue cordiale et souriante. Car tous deux étaient si frais, si beaux, si charmans, que c'était au cœur des plus indifférens une douce satisfaction de les voir au bras de l'un l'autre. C'était comme une chose bien faite, heureusement arrivée, un de ces hasards où tout s'assortit si complètement, qu'on est bien aise de les avoir rencontrés. L'envie même se taisait devant eux. Quelle femme en effet eût pu dire : j'étais plus belle que Jeannette, et il me la préférée? Quel

homme eût pu dire je valais mieux que Gaspard, et c'est celui qu'elle a choisi.

C'est pour cela qu'elle le regardait ainsi endormi, pâle, triste, sanglant, en le voyant dans ses souvenirs, gai, alerte, joyeux. Doux souvenirs de joie, vous êtes devenus sans doute un regret ou un remords, car des larmes arrivent aux yeux de Jeannette, elle les laisse couler sans les sentir.

Pauvre femme! Comme un enfant chassé de la maison paternelle par un créancier impitoyable, y rentre un soir sans qu'on l'aperçoive, tlà, seul un moment, en parcourt les chames une à une, regarde les moindres endroits, va fureter dans tous les coins pour y chercher des souvenirs passés ou des espérances perdues; de même, Jeannette seule un moment, semble s'être glissée dans le passé de ses jeunes années, pour les visiter une dernière fois, et y chercher aussi ses souvenirs d'autrefois et ses

espérances perdues. Et comme l'enfant pleure le bonheur qu'il a eu et le bonheur qu'il a rêvé, Jeannette pleure de même. Ces souvenirs deviennent si poignans, qu'après les larmes, quelques sanglots montent de son cœur : elle appuie ses mains sur sa poitrine pour les comprimer, lorsqu'un sifflet aigu, parti du sommet de la colline voisine, vient la faire tressaillir.

Ce sifflet, elle l'a reconnu; il lui annonce l'arrivée de son mari, Jean l'Espérou. Par un mouvement de crainte indicible, elle s'enfuit vers la porte, oubliant que ce sifflet part d'une distance d'une demi-lieue au moins, et qu'à défaut de la distance, la brume du matin a voilé à tous les yeux cette faute qu'elle vient de commettre; car, il faut le dire, Jeannette est une femme pieuse et honnête, comme elle a été une pieuse et honnête fille, et elle sent bien qu'elle a ouvert la porte de son cœur pour y recevoir un moment celui qui l'habitait autre-

fois, et c'est presqu'un aussi grand crime devant Dieu que le serait aux yeux des hommes d'avoir ouvert à Gaspard la porte de la maison où elle a suivi son mari.

Elle fait donc quelques pas pour s'en aller, priant mentalement, et se promettant de confier cette faiblesse au vénérable M. Castel, le curé de B...., vieillard débile et saint, qui la soutient de sa parole quand, dans ses promenades sur le bord du ruisseau, elle le soutient de sa jeune main.

Déjà Jeannette a touché le seuil de la porte, elle est prête à rentrer; lorsqu'un nouveau coup de sifflet plus aigu se fait entendre. Son mari descend rapidement, dans un quart d'heure il sera à quelques pas de la maison. Prête à se séparer une dernière fois de Gaspard elle jette sur lui un dernier regard. Il dort toujours. Il dort le malheureux, lui si prompt, si vif, si rapide; lui dont l'oreille saisit au loin

les moindres bruits, en découvre la cause, en calcule la direction ; il dort ! Il a donc subi de bien rudes fatigues. Quoi, ce sifflet ne l'a pas éveillé, comme l'aboiement du limier éveille le cerf dans le bois. Mais l'Esperou va venir, et s'il trouve Gaspard endormi au pied de la maison, que fera-t-il?

— Gaspard ! Gaspard ! s'écrie Jeannette.

Gaspard s'éveille aussitôt. Cette voix l'a frappée comme un de ces bruits inexplicables, qui passent purs et sonores au milieu du fracas des voix humaines, des cris ou des tempêtes. C'est que cette voix n'a pas touché à son oreille qui dormait vaincue, comme tous ses sens, par la fatigue et la douleur; elle a frappé à son cœur qui veille toujours et qui a répondu aussitôt.

— Jeannette ! s'écria-t-il en se mettant debout et avant de l'avoir vue, Jeannette, répéta-t-il en portant autour de lui un regard où

s'agite une joie inquiète. Ah! c'est vous, madame, lui dit-il[1] en l'apercevant.

Jeannette ne répond pas, mais elle ne s'en va pas. Non que maintenant elle ait encore dans le cœur une seule pensée pour cet homme; mais parce qu'elle ne sait comment se retirer, comment lui expliquer pourquoi elle l'a appelé et pourquoi elle n'a rien à lui dire. Un troisième coup de sifflet résonne au loin, Jean l'Espérou approche et Jeannette relevant les yeux sur Gaspard qui la considère d'un air triste et curieux.

— Vous entendez, Gaspard? lui dit-elle.

— Oui, c'est votre mari qui revient de la chasse aux contrebandiers.

[1] Dans le parler patois, il dit : *Ah! sies bous l'Esperounna;* c'est-à-dire *ah! c'est vous la femme de l'Esperou.* Ne sachant pas comment rendre cette intention, nous la traduisons par *madame,* bien que le mot soit trop solennel et moins significatif.

Les paroles de Gaspard et le ton méprisant dont il les a prononcées, font rougir Jeannette, car l'insulte adressée à son mari est un reproche qui lui rappelle de bien tristes souvenirs, et elle réplique à Gaspard :

— Oui, le chasseur revient, et peut-être trouvera-t-il devant la porte de sa maison le gibier qu'il n'a pas rencontré sur la montagne.

— Non, Jeannette, il n'y a pas de contrebandier ici. Gaspard n'est à cette heure qu'un homme qui passe sur la route et qui s'y endort : C'est peut-être un vagabond que les gendarmes peuvent arrêter, mais ce n'est pas une proie de douanier. Jean l'Esperou peut arriver tant qu'il voudra. Je ne suis pas en faute

Ce mot frappa Jeannette au cœur. Qui donc était en faute, si ce n'est Gaspard, et pour qui avait-elle réellement peur en l'éveillant. Elle

se tait, et Gaspard continue avec cet accent de raillerie insultante qu'il a pris depuis que Jeannette lui a préféré l'Esperou.

— Vous pouvez m'en croire, dit-il, il n'y a rien a saisir ici pour votre mari le douanier, à moins que ce ne soit cette marchandise, ajouta-t-il en prenant son bâton, et alors, s'il l'essaie, il peut s'apprêter à signer son procès-verbal avec du sang.

— Ce que vous dites-là est cruel, reprit Jeannette froidement; c'est bien digne de vous. Vous tueriez mon mari pour me remercier de vous avoir éveillé, parce que je croyais qu'il y avait du péril pour vous ici.

— L'as-tu fait pour cela, Jeannette, s'écrie Gaspard en s'approchant d'elle; l'as-tu fait pour moi ?

— Je l'ai fait pour nous tous, répond la jeune femme avec sa froideur émue. Je n'ai pas envie qu'il m'arrive un nouveau malheur.

— Un malheur à toi! et quel malheur t'est-il arrivé? tes enfans sont-ils malades? as-tu perdu quelque chose? Non, je sais qu'ils se portent bien, je sais que tu es heureuse, je sais que toutes tes journées se passent à travailler gaîment et en chantant; il ne t'est pas arrivé de malheur.

Jeannette est femme; elle a compris, elle, que cette homme qui est informé si bien de l'état apparent de sa vie, a dans le cœur une bien vive préoccupation de ce qu'elle devient; mais lui ne l'a pas comprise quand elle lui a dit qu'elle craignait un nouveau malheur; il n'a pas deviné ce premier malheur, le malheur d'avoir préféré l'Esperou. Gaspard n'est qu'un homme, il ne voit que la surface de la vie et du cœur, et les paroles imprudentes de Jeannette tombent dans son oreille sans lui donner ni espérance ni consolation: c'est pour cela que Jeannette lui réplique doucement.

—Vous avez raison, mais je sais combien tous deux vous vous haïssez.

— Pourquoi? dit amèrement Gaspard.....

Jeannette rougit encore : elle a le cœur si plein de l'amour qu'elle inspire, qu'elle en parle malgré elle, et la réponse à la question de Gaspard eût dû être:

Il te hait, parce que tu m'aimes; tu le hais parce que je suis à lui.

Mais elle se contint et reprit.

— N'es-tu pas contrebandier? N'est-il pas brigadier de la douane? Une querelle pourrait naître entre vous. Tu es brave et terrible, Gaspard; mais Jean n'est ni moins brave ni moins emporté.

— Oh! je ne suis pas assez injuste pour ne pas le reconnaître, et quand il faisait comme nous et qu'il vivait d'un noble et vaillant métier, il était de tous le plus adroit et le plus

intrépide ; nous le regardions, et moi tout le premier, comme notre chef.

— Je le sais, dit Jeannette, et il t'a laissé cette place à prendre, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, reprit Gaspard en ricanant, il m'en a pris une autre qui lui allait mieux.

— Vous avez toujours refusé d'entrer dans les douanes, dit Jeannette.

— C'est vrai, répliqua Gaspard avec colère et mépris, c'est vrai, quoique ce fût le chemin pour arriver à votre cœur.

—Ah ! Gaspard ! dit Jeannette, triste d'être ainsi insultée.

— Est-ce que ce n'est pas vrai, dis-moi ? s'écria le jeune homme ; est-ce que lorsque nous allions nous marier, malgré l'amour que Jean avait pour toi, tu ne m'as pas dit : Gaspard, quitte ton état, redeviens un homme paisible et je suis à toi ? Et parce que j'ai refusé et que

Jean a accepté; parce que je suis resté fidèle à mes camarades, et que Jean les a trahis, ne l'as-tu pas préféré, ne l'as-tu pas épousé?

— J'ai fait mon devoir, Gaspard; j'ai voulu te faire sortir de ta vie de brigandages, pour que tu devinsses honnête homme; tu ne l'as pas voulu. Ce n'est pas ma faute.

Gaspard resta un moment immobile et muet, et reprit un instant après :

— Ni ta faute, ni la mienne, Jeannette; c'est celle de M. Castel, c'est lui qui t'a prêchée, lui qui s'est servi de toi pour ramener, comme il dit, dans la bonne voie, un homme égaré; c'est lui qui t'a sacrifiée.

— Ne dis pas un mot contre le curé, s'écria Jeannette, c'est mon seul ami.

— C'est lui qui t'a perdue, te dis-je.

— C'est lui qui me console, au moins, reprit-elle.

— Jeannette! s'écria de nouveau Gaspard,

pour qui ce mot éclairait d'un rayon subit tout ce que cette femme venait de lui avouer d'amour et de désespoir. — Jeannette!

Mais au moment où il allait lui saisir la main, un frôlement se fit entendre dans les broussailles, et un homme de cinquante ans, les cheveux blancs, le teint brûlé, maigre, osseux, l'œil farouche, parut à côté d'eux et s'écria :

— Que fais-tu là, damné amoureux, n'as-tu pas entendu le cri du corbeau. Cette nuit, quand tu m'as dit de veiller là haut, parce que tu avais à faire dans la vallée, j'ai pensé que je te retrouverais ici. Mais, à ce que je vois, ce n'est pas à la porte que tu as veillé, et il devait faire plus chaud dans la chambre de l'Esperou que sur le haut de la colline, derrière un rideau, qu'à l'abri d'une branche de houx, et sur un matelas que sur une roche.

— Qu'osez-vous dire, s'écria Jeannette.

— *Séméluïré*[1], dit Gaspard d'un ton froid, j'ai dormi à l'air de la nuit au pied de cette fenêtre, et c'est en sortant de la maison que Jeannette m'a éveillé.

— Qu'il soit vrai comme il est dit, repartit le vieux contrebandier, c'est votre affaire et non pas la mienne; mais ce qui presse, c'est de déguerpir. L'Esperou a des soupçons, on a battu la montagne toute la nuit; les verts (douaniers) ne font que rentrer.

— Tant mieux, ils seront fatigués, quand nous serons reposés : ils dormiront, quand nous serons debout.

— Ta, ta, ta, fit le Séméluïré, tu n'as que des jambes de carton à côté des jambes de cerf de l'Esperou. Je l'ai vu marcher dix-sept

[1] Le tonnelier qui fait ce qu'on appelle des comportes pour la vendange. Souvent dans le Midi on ne donne pas d'autres noms aux personnes que celui de leur état.

heures durant sans s'arrêter. Je l'ai vu travailler trois jours sans dormir; je l'ai vu grimper sur des rochers que tu n'oserais pas regarder.

— Eh bien, qu'il nous suive demain s'il l'ose dans le chemin que j'ai découvert cette nuit, et du diable s'il n'y laisse ses jambes, et s'il ne s'y endort si bien qu'il ne s'éveillera plus.

— Oh! Gaspard, dit Jeannette.

— Allons, allons, le voilà, dit le Sémélaïré.

Et avant que Gaspard pût répondre, les deux contrebandiers disparurent derrière la maison.

II.

Jeannette était restée debout sur la porte de la cabane. Son cœur battait dans sa poitrine de l'émotion que lui avait causé son entretien, et surtout du commentaire qu'en avait fait le vieux contrebandier. Elle était pour ainsi dire absente du moment présent, tant sa pensée était préoccupée, lorsque son mari se trouva à côté d'elle. C'était un homme de trente ans, peut-être plus beau que Gaspard, si la beauté se trouve dans ce qui dénote la force et la résolution dans l'homme. Grand, bien fait, avec un visage austère, il eût pu servir de modèle à ces personnages à passions violentes et à volontés obstinées, qui font

l'amour de notre moderne littérature. Mais si complet qu'il eût été pour un poëte, il lui manquait beaucoup pour une femme, surtout pour une femme de notre Midi, née avec l'amour et la joie dans l'âme; bien qu'une sainte éducation y eût fait dominer le devoir et la résignation. Le fier regard de Jean l'Esperou, on le sentait, ne pouvait ni s'adoucir jusqu'à une prière, ni s'épanouir jusqu'à un sourire; il était fixe dans sa force. Jean était bon mari, mais son visage grave et sa voix rude ne le disaient pas. Sa femme et ses enfans le craignaient, et il était peut-être le seul dans le secret de sa tendresse pour eux.

— Tu m'as entendu, Jeannette, lui dit-il en l'embrassant.

— Oui, j'ai reconnu ton signal, et j'aurais été au devant de toi, si...

— Et tu serais gelée; et même tu es toute pâle et toute transie. Rentre, le feu est sans

doute allumé; nous en avons besoin, car je t'amène un compagnon.

— Ohé! ohé! cria une voix à quelques pas, par où? par où?

— Par ici, dit Jean.

Aussitôt un homme, dont l'habit vert neuf attestait qu'il avait commencé depuis peu le périlleux état de douanier, se montra en regardant autour de lui et en disant:

— Tiens, c'est drôle! il m'a semblé voir marcher quelqu'un de l'autre côté de la maison, et je croyais que nous n'étions pas encore arrivés.

— Est-ce qu'il y a passé quelqu'un, dit Jean.

— Je n'ai vu personne, dit Jeannette toute troublée.

— Pourtant, foi de Crampon, dit le douanier, je jurerais.

— Ne jure pas, Pousse-Caillou, reprit Jean; tu as juré vingt fois dans notre marche que tu

voyais des hommes, et c'étaient des branches de buis ou de houx; tu prenais l'écho du bruit de tes pas pour les pas d'un autre. C'est que c'est plus difficile d'être douanier que d'être caporal de la ligne.

— Selon, selon, dit Crampon en essuyant avec son mouchoir son fusil trempé d'humidité. Il est sûr que c'est pas aisé à faire son pas en trois temps foncièrement et régulièrement en grimpant ces escaliers sans rampes que vous appelez des routes, et que je ne suis pas encore très-fort pour marcher sur la corde le long de ces petits boyaux de sentiers où le pied droit est gêné quand on y pose le pied gauche, ainsi de suite, tant qu'il y en a. Je ne disconviens qu'il y a des pics où on ne se déploierait pas naturellement en front de bataille, et qu'on n'a pas toujours la place exacte pour tirer un coup de fusil régulièrement une, deux, trois, mais on s'y fera...

Il s'arrêta tout-à-coup au moment où il faisait le mouvement d'armer son fusil, et s'écria, en l'abattant sur sa main gauche... :

— Je vous dis que c'est vrai, il y a quelqu'un par ici, là, dans ces broussailles. J'ai vu remuer quelque chose.

— Où çà ?

— Là, au bout de mon fusil.

— Bah! dit Jean, c'est peut-être un izard qui s'est égaré par ici, ou qui vient boire à la source qui est tout près.

— C'est-il bon un izard? dit Crampon sans déranger son fusil?

— Excellent quand c'est bien préparé.

— Eh bien, la bourgeoise nous fera cuire celui-ci.

Et sans attendre, il lâcha au hasard son coup de fusil dans la direction où il avait vu un mouvement.

Jeannette poussa un cri perçant, et Cram-

pon, tout ébahi du bruit effrayant de son coup de fusil répété par mille échos, se prit à dire :

— Tudieu ! quel feu de file soigné pour un coup ; c'est drôle : pourtant c'est bien tiré ; je vas voir là, si la bête est tombée.

Jean rentra dans la maison en haussant les épaules. Jeannette, pâle, tremblante, demeura sur le seuil. La voix de son mari vint ajouter à son épouvante. Il cria du fond de la cuisine et d'une voix sévère :

— Que diable as-tu donc fait ce matin, Jeannette? le feu n'est pas allumé, le déjeûner n'est pas prêt.

— C'est vrai, c'est vrai... C'est que j'ai été si tourmentée de ne pas te voir. Tu sais que je crains toujours.

— Allons, c'est bon, c'est bon, dit Jean, je ne te gronde pas. Allume le feu et ne tremble pas comme ça. On dirait que c'est la première

nuit que je passe dehors. Tu es toute singulière ce matin. Eh bien ! qu'est-ce que tu cherches ?..... Voilà le briquet et les allumettes..... Voilà les sarments. On croirait que tu perds la tête.

— C'est cet homme avec son coup de fusil ; tiens, il a éveillé les enfans ; j'entends Paul qui pleure.

— Il faut qu'ils s'y accoutument, ça leur arrivera quelquefois d'être éveillés comme ça. Monte dans la chambre et habille-les.

Au moment où Jeannette saisissait la rampe de l'escalier, Crampon rentra en tenant une branche à la main.

— Eh bien! lui dit l'Esperou, qu'as-tu trouvé?

— Rien trouvé !

— Maladroit ! fit Jean en soufflant le feu.

— Mais touché, reprit Crampon en montrant la branche ; il y a du sang sur ces feuilles.

— Du sang ! s'écria Jeannette.

— Du sang d'izard? dit Jean.

— Du sang d'homme, je parierais? dit Crampon.

— Comment! s'écria Jean en se levant.

— Je l'ai reconnu tout de suite à l'empreinte des pieds qui étaient tout autour.

— Des pieds d'hommes?

— Un peu, dit Crampon.

Jean jeta un regard rapide du côté de l'escalier.

Jeannette était montée dans la chambre. Au moment où il allait l'y suivre, la porte s'ouvrit, et M. Castel, le curé de l'endroit, entra dans la cabane. En le voyant, Jean se découvrit humblement; Crampon se mit à nettoyer son fusil, et Jeannette tomba à genoux devant le lit de ses enfans.

III.

M. Castel, curé de la petite commune de B......, était un de ces vieillards comme on en rencontre bien peu dans les Pyrénées.

L'air vif et dur de ces montagnes use vite la vie. C'est surtout dans ce pays que l'on trouve à chaque pas de ces jeunes et ardentes existences qui se dévorent par trop de flamme; la poitrine inondée d'une atmosphère où domine l'oxigène se dilate, se gonfle et s'épanouit à respirer avec ivresse, jusqu'à ce que cette surabondance de vitalité l'irrite, la blesse et la tue au milieu des rêves d'une santé éternelle et des espérances les plus riantes de l'avenir. Car c'est le symptôme le plus désespérant de cette

maladie que les immenses et vagues espoirs des malades. Chaque jour de bonheur que le malheureux se promet est un jour de moins qui lui reste à vivre. Deux heures avant la mort il pense à sa vieillesse, et au moment où le délire de son mal lui fait croire à l'éternité de sa vie, il expire sans avoir la conscience de sa fin.

Peut-être alors se trompe-t-il moins que ceux qui se plaignent; peut-être alors a-t-il atteint cette éternité suave qu'il rêve à l'insu des autres, et nul ne connaît assez la sagesse de Dieu pour pouvoir affirmer que les espérances qu'il donne à ceux qu'il frappe ne sont pas des prévisions.

Cependant, lorsqu'il arrive qu'une de ces frêles et vives existences qui entrent en lutte avec l'air et le ciel de nos climats, leur résistent et en triomphent, alors elles deviennent saines, fortes et vivaces; aucun mal ne sem-

ble plus pouvoir les atteindre. Ces vainqueurs sont presque toujours des vieillards secs, maigres, nerveux, à peau parcheminée jaune et ridée. Ils ont une voix nette et forte; aucune de ces infirmités qui rendent la vieillesse lourde, paresseuse et dolente, ne leur est connue; ils ont un sommeil court, mais profond; ils gagnent de nombreuses années sur la vie commune, et de longues heures sur l'existence journalière. Ils doublent le temps accordé par la nature aux autres hommes.

Ces exceptions sont rares; mais toutes celles qui existent ont une singulière conformité d'aspect et d'habitudes. Ainsi, M. Castel, comme tous les vieillards ainsi doués, se levait tous les jours à quatre heures du matin, et se couchait à minuit. Tous les jours il sortait de très-grand matin, et s'en allait par les champs qui attendaient le laboureur, et quand celui-ci arrivait tardivement, il se prenait de

honte en voyant levé avant lui le vieillard à qui son âge commandait le repos ; car M. Castel avait près de quatre-vingt-dix ans.

Mais il n'était curé de la commune de B..... que depuis sept à huit ans, et ce fut dans les commencemens de son séjour dans le pays qu'il usa de l'influence de sa parole et de son austère vertu pour arranger le mariage de Jeannette et de l'Esperou.

M. Castel, venu de l'intérieur de la plaine dans la montagne, habitué au respect des lois, et porté à blâmer, par sa nature et son caractère de prêtre, tout ce qui porte une apparence de faute et de désordre ; M. Castel, disons-nous, avait, dès son arrivée dans la commune, prêché avec ardeur contre la contrebande et les contrebandiers. Pour lui, la contrebande et le vol, les contrebandiers et les voleurs, étaient la même chose. Et ce fut, dans ce premier moment de pieuse exaltation

qu'il voulut donner à ses ouailles l'exemple d'une jeune fille préférant l'honnête citoyen rentré dans les voies du devoir et de l'obéissance, à celui qu'elle aimait, mais qui s'obstinait dans la révolte et l'inconduite.

Les années se passèrent sans que les soins ni l'éloquence de M. Castel parvinssent à rien changer aux habitudes des montagnards. Mais selon les lois les plus simples de la nature, qui veulent que de deux choses, qui sont en contact continu et soumises à une action mutuelle, il y en ait une qui dévore l'autre; M. Castel, qui n'avait pu entamer les rudes coutumes des montagnards, se laissa gagner par leurs idées sur la contrebande. En voyant d'honnêtes pères de famille, des fils respectueux, des hommes pleins de piété et de bienfaisance se livrer à cette coupable industrie, la culpabilité en diminua à ses yeux. Ce crime, qui ne s'attaque à aucun individu en particu-

lier, mais à la société en général, dont la conséquence n'est pas immédiatement perceptible; ce crime qui ne fait, pour ainsi dire, saigner aucune plaie patente, qui ne dérobe rien directement à personne, et dont on ne saurait nommer la victime, ce crime perdit peu à peu de sa gravité aux yeux du vénérable curé, et bientôt il parla avec moins de chaleur contre les coupables qu'il avait d'abord anathématisés.

Sans doute il ne partagea point le mépris public qui poursuivit Jean l'Esperou pour ce que l'on appelait sa trahison; il n'ajouta point sa voix au blâme universel qui exila Jeannette de l'amitié de toutes ses compagnes, pour s'être associé à l'ennemi de la fortune de tous; mais lorsqu'il vit le résultat qu'il avait obtenu pour l'un et pour l'autre, il les plaignit dans le fond de son âme, et se crut obligé de leur

devenir un appui constant, un guide assidu et un consolateur secret.

Cela était peu nécessaire envers Jean l'Esperou. Il ne s'était pas dissimulé que la position qu'il choisissait serait une position de guerre et d'inimitié. Si quelquefois la froide haine et le mépris flagrant qui l'entouraient lui devenaient cuisans, la douleur qu'il en éprouvait ne faisait que l'irriter; et c'était en devenant de plus en plus rigoureux dans l'exercice de ses devoirs, qu'il répondait à la réprobation commune.

Toutefois un chagrin incessant se joignait à ces chagrins passagers de l'Esperou : il aimait Jeannette, Jeannette s'était donnée à lui, elle l'avait épousé, et nul au monde n'eût osé dire qu'à aucune heure, à aucun moment, elle eût manqué de tendresse, de soins, de dévouement pour son mari ; mais celui-ci avait vingt-huit ans quand il l'avait épousée. Avant d'être

le mari sévère de Jeannette et le brigadier actif et sans pitié de la douane, il avait été le brave et joyeux contrebandier, le beau danseur des belles jeunes filles; il savait comment on aime et comment on est aimé; il avait vu plus d'un jeune et beau visage devenir heureux et confus à son aspect; il avait saisi plus d'un regard furtif l'admirant ou le cherchant; il savait tout ce que des paroles indifférentes peuvent dire d'amour par une voix émue, tout ce qu'il y avait de désir de lui plaire dans le soin qu'on portait souvent à l'éviter; et il n'avait rien trouvé de tout cela dans Jeannette. Elle était pleine d'une sainte et tendre affection; elle se réjouissait pour lui, s'affectait pour lui, s'inquiétait de son absence, se disait heureuse de son retour; mais à toutes ces apparences il manquait un sens profond. Jamais il n'avait vu dans les yeux de Jeannette le bonheur indicible qui n'a d'autre raison

que de penser intérieurement : « Je l'aime. » Jamais il n'avait découvert en elle cet orgueil de l'amour qui se complait à s'appuyer sur l'objet aimé, sans autre cause pour une femme de se montrer fière, que de se dire tout bas: « Il est à moi ! »

Sans pouvoir faire un reproche à sa femme; sans qu'aucun mot, aucune action pût justifier ce sentiment, l'Esperou était jaloux. Il ne se sentait pas aimé.

Ce fut donc en lui un mouvement cruel et terrible que celui où Crampon, rapportant la branche sanglante, déclara avoir remarqué des pieds d'homme près de la maison. Le trouble de Jeannette, la négligence apportée aux apprêts du ménage, cet homme aperçu par Crampon, tout cela lui était apparu d'un coup et l'avait bouleversé. Aussi, quand il vit entrer M. Castel, l'Esperou le salua comme une providence.

Un mouvement si furieux, si désordonné s'était passé en lui, que lui-même s'en épouvanta, et accepta avec reconnaissance l'obstacle qui venait se placer entre sa colère et celle qui en était l'objet. C'est que dans les cœurs longuement tourmentés d'une même pensée, la passion a fait pour ainsi dire tout son chemin en silence. Elle s'est posée en imagination dans toutes les situations où le hasard peut la conduire; elle a discuté sur cette supposition le parti qu'elle aurait à prendre, elle l'a regardé en face, elle l'a arrêté. Ainsi, l'Esperou s'était demandé plus d'une fois, et sans motif de se le demander, ce qu'il ferait si Jeannette le trahissait : il s'était répondu qu'il la tuerait. Ainsi, quand l'idée qu'elle avait pu le trahir se présenta à lui, il n'avait pas à se consulter sur la résolution qu'il avait à prendre; il n'avait qu'à s'assurer du crime. Le châtiment était décidé.

Quand M. Castel entra, il avait l'air soucieux. Il s'assit au coin du feu, et s'informa de la santé de Jeannette d'un air plus empressé qu'à l'ordinaire.

— Je ne sais pas comment elle se porte aujourd'hui, répondit brusquement l'Esperou, c'est à peine si je l'ai vue.

— Il y a quelque chose de nouveau ici, l'Esperou, répondit M. Castel, ce n'est pas ainsi que vous m'accueillez ordinairement; ce n'est pas ainsi que vous parlez ordinairement de votre femme.

— Ma foi, repartit l'Esperou, j'en parle comme elle est; et véritablement il y a du nouveau : quand je suis rentré ce matin, elle était toute troublée; rien n'était arrangé dans la maison.

— Et le déjeûner n'était pas prêt, ajouta Crampon en posant son fusil dans l'intérieur de la cheminée pour le faire sécher. C'est ce

qui a fâché le brigadier, il a l'estomac colère.

— Est-ce cela? dit le curé.

— C'est ça ou autre chose... c'est...

— Jeannette est une honnête femme, reprit M. Castel.

— Pourquoi la défendez-vous quand je ne l'accuse pas?

— C'est que vous l'accusez en vous-même. C'est que ce qui s'est passé ce matin ici vous a donné des soupçons qui sont injustes.

— Il s'est donc passé quelque chose! s'écria Jean en se levant et en se tournant vers l'escalier qui conduisait à la chambre.

Jeannette était descendue, et elle était debout, appuyée le long de la rampe.

— Oui, lui dit-elle. Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai vu un homme endormi au pied de notre maison. Je suis descendue pour savoir qui ce pouvait être.

— Et c'était Gaspard, j'en suis sûr? reprit l'Esperou.

— Oui, dit Jeannette.

— Le beau Gaspard, fit Crampon, l'ex-amoureux de madame l'Esperou.

— Prends garde à ce que tu dis, s'écria l'Esperou.

— Si je vous ai offensé, brigadier, je suis prêt à vous en rendre raison.

— Ah! dit l'Esperou d'un air sombre, ce n'est pas de ton sang que j'ai envie.

— Et du quel, mon Dieu! s'écria le curé.

— Regardez comme cette femme est pâle, et vous le saurez, dit Jean. Elle m'a deviné, elle qui l'aime encore.

— Je suis innocente, monsieur le curé, s'écria Jeannette.

— Je le sais, mon enfant, je le sais, répondit le vieillard en se plaçant entre elle et son mari.

— Mais que se sont-ils dit durant deux heu-

res? car elle se lève à six heures du matin; il en était huit quand je suis rentré, et quand je suis rentré il était encore ici; Crampon l'a vu s'enfuir.

— Un moment, brigadier, reprit Crampon. L'homme qui parle dit assez de bêtises pour ne pas en ajouter d'autres. J'ai avancé que j'avais vu passer un homme, mais je n'ai pas dit que ce fût le beau Gaspard. J'eût été bien imprudent de ma part, puisque je ne le connais pas.

— Qui t'a dit alors que ce ne fût pas lui?

— Et qui vous a dit alors que ce fût lui? repartit Crampon.

— D'ailleurs dit le curé, Gaspard n'était pas seul quand je l'ai rencontré à deux cents pas d'ici, le Séméläiré était avec, et Gaspard le pansait, car il avait au bras une blessure légère.

— Tiens, dit Crampon, c'est lui que le bri-

gadier a pris pour un isard et que j'ai manqué de tuer.

— Eh bien! s'écria une voix qui partait de la porte de la cabane, tâche de ne pas le manquer une autre fois, car lui ne te manquera pas.

C'était le Séméläïré. Crampon en le voyant s'élança sur la porte. Le Séméläïré se retira de côté. Mais au moment où le douanier franchissait le seuil, il s'arrêta soudainement, poussa un cri en portant les mains sur sa tête, et tomba. Tout le monde courut à lui; le Séméläïré avait disparu. Cet incident détourna les idées de chacun, et on transporta le douanier dans l'intérieur de la maison. Il n'était qu'étourdi; le coup de bâton que le Séméläïré lui avait asséné avait été amorti par le chapeau. Crampon revint bientôt à lui, mais il fut pendant quelque temps comme un homme ivre, et il répétait sans cesse :

Bon ! bon ! bien ! très-bien !

Quand il eut tout-à-fait repris ses sens, il regarda autour de lui ; puis, apercevant le curé, il lui dit d'un air de jovialité cruelle :

— Curé ! vous pouvez mettre du beurre dans vos épinards, je vous promets un enterrement.

L'Esperou regarda Crampon, et lui fit signe de se taire. Puis, reprenant un air de tranquillité, il dit aussitôt :

—Si ce brave garçon n'en avait pas souffert, je serais presque content de son accident ; ça m'a donné le temps de réfléchir. J'ai reconnu que je suis un fou. C'est une affaire de contrebande qu'ils sont venus arranger par ici.

— Je crois bien qu'il y a de la contrebande là-dessous, dit Crampon d'un air fin.

Jean fit semblant de ne pas entendre, et reprit :

— Je te demande pardon, Jeannette, et à

vous aussi, monsieur le curé. Femme, va chercher les enfans, nous allons déjeûner tous ensemble.

Jeannette tendit la main à son mari, et monta près de ses enfans.

— Je suis bien aise de vous voir réconciliés, reprit M. Castel; car l'union est nécessaire dans les ménages, quand les mauvaises nouvelles arrivent.

— Quelles mauvaises nouvelles, dit Jeannette qui rentra avec ses enfans.

— Est-ce qu'il y a de mauvaises nouvelles à craindre? dit l'Esperou d'un air de bonheur qui ne lui était pas habituel; quand on a des enfans comme ça et une femme comme la mienne.

— C'est pour vos enfans surtout et pour votre femme que la nouvelle serait mauvaise si elle se réalisait.

— De quoi s'agit-il donc? dit l'Esperou.

— D'un projet de loi, repartit le curé.

— D'un projet de loi qui supprime les douaniers? demanda Crampon.

— Non, mais d'un projet de loi où il est dit que si l'un d'eux est blessé durant l'exercice de ses fonct'ons et qu'il ne meure pas de ses blessures dans l'espace de vingt jours, il n'aura pas de pension, même lorsqu'il serait incapable de reprendre du service.

— Joli, joli, dit Crampon, ça va faire un charmant effet.

— Et quel effet crois-tu que ça fasse? dit l'Esperou, si ce n'est de dégoûter les honnêtes gens d'un service si mal récompensé?

— Ça fera, dit Crampon, du moins c'est l'effet que ça me fait, que lorsqu'on sera en face d'un contrebandier, on le tuera raide de peur qu'il ne vous blesse.

— Tu as raison, dit l'Esperou préoccupé, c'est le seul moyen d'en finir avec ces galans.

— Quels galans? fit Crampon.

— Je veux dire, reprit l'Esperou, les contrebandiers.

— Comment pouvez-vous avoir de telles pensées? dit M. Castel.

— Ma foi, monsieur le curé, on se défend comme on peut.

— C'est une guerre à mort que vous voulez engager avec les contrebandiers.

— Eh bien! tant mieux, dit l'Esperou; si on est tué, du moins on laisse une pension à sa veuve et à ses enfans.

Le curé parut embarrassé et reprit :

— Sans doute, mais toujours à la condition qu'on mourra dans les vingt jours de sa blessure.

— Oh! dit le brigadier d'un air tout-à-fait sérieux, ceci est abominable! laisser une femme sans pension parce qu'on n'est pas tué assez

vite! ce serait à faire déserter l'administration, et si je m'en croyais...

— Oh! dit Jeannette, si tu voulais...

L'Esperou la regarda et repartit :

— Non!... non!... il n'est pas encore temps, nous verrons...

Le déjeûner était prêt, mais, à l'instant où on allait se mettre à table, on frappa à la porte : c'était une lettre qu'on apportait à l'Esperou; elle portait le cachet de l'administration des douanes; le brigadier la lut, une vive rougeur lui monta au visage.

—Pardieu! s'écria-t-il, voilà bien les supérieurs; on se tue à faire son service, et voilà les complimens qu'ils vous envoient!

— Qu'est-ce donc? dit le curé.

— Le supérieur est toujours jaloux de l'inférieur, dit Crampon; j'avais un sergent dans ce goût là. Quand j'ai quitté le régiment, je

lui en ai dit un mot dans les fausses côtes avec un bout de fleuret.

— Eh bien, dit l'Esperou, on n'est pas mieux traité dans les douanes. On se plaint que l'avant-dernière nuit trois mules chargées de tabac ont passé la frontière, et que c'est par notre manque de surveillance. En même temps, on nous donne avis qu'il y a un convoi qui se tient prêt au village de C...., en Espagne, et qu'il tâchera de passer incessament.

— Qu'est-ce qui le mènera? dit Crampon.

— Probablement le Séméláïré.

—Bien, très-bien, *de profundis*, curé, ajouta le douanier en buvant un verre de vin. Et le Gaspard en sera-t-il?

— Je ne sais pas, dit l'Esperou en baissant la tête, mais dépêchons-nous, nous avons des mesures à prendre; je vais vous accompagner un bout de chemin.

Le déjeûner se termina en silence; dès qu'il

fut fini, les deux douaniers prirent leurs armes et sortirent.

Jeannette, demeurée seule avec le curé, lui raconta la scène qui s'était passée le matin entre elle et Gaspard, et l'amour qu'elle avait encore dans le cœur éclata si vivement dans ce triste récit, que le vieillard levait sans cesse les yeux au ciel avec un triste regard de repentir pour ce qu'il avait fait.

Pendant ce temps, l'Esperou avait l'entretien suivant avec Crampon :

— Tu veux tuer le Sémélaïré !

— Oui.

— Eh bien! moi, je veux tuer Gaspard.

— C'est dit.

— Comme il nous est défendu de tirer sans nécessité, il serait dangereux de tenter l'affaire tout seul.

— Diable!

— Voici ce que je te propose.

— Voyons.

— Nous nous posterons tous deux ensemble; si tu aperçois le Séınélaïré, tire dessus, tue-le comme un chien, je jurerai devant Dieu qu'il t'a attaqué.

— Bien, très-bien, et si tu rencontres Gaspard, tu le tueras comme un moineau, et je jurerai devant les magistrats qu'il t'a attaqué.

— C'est convenu.

— C'est convenu.

— Maintenant, vas au bureau, dis qu'il nous faut quinze hommes pour cette nuit; je vais tâcher de découvrir la route par où ils doivent passer.

— Et comment la reconnaîtras-tu? est-ce qu'ils la marquent?

— Ils en marquent dix pour nous tromper; mais ils ont oublié que j'ai été des leurs. Gaspard n'est pas dans ce canton pour rien. Il a peut-être découvert un passage que je m'étais

réservé autrefois. S'il en est ainsi, je te réponds de lui et du Sémélaïré.

— J'en accepte l'augure, dit Crampon avec un dandinement élégant.

Ils se séparèrent. Crampon alla vers le village de B..... et l'Esperou s'enfonça dans la montagne.

IV.

Le soir de cette journée, un corps de douaniers gravit la montagne qui était située en face la maison de l'Esperou ; lorsqu'il eut atteint à peu près le deux tiers de la hauteur, Jean disposa ses hommes de manière à surveiller tous les sentiers qui conduisaient d'Espagne en France, et leur ordonna de ne quitter leur poste sous aucun prétexte, même quand ils entendraient le bruit d'un engagement; il donna pour raison à cet ordre qu'il arrivait souvent que les contrebandiers dirigeaint vers certains endroits une mule ou deux chargées de marchandises de peu de valeur, et que tandis qu'on les saisissait au milieu

d'une résistance adroitement calculée pour attirer le concours de tous les surveillans, ils faisaient passer en d'autres points le véritable convoi de contrebande.

Après que l'Esperou eut pris ces dispositions, il continua avec Crampon à monter la route, et lorsqu'il eut atteint la sommité de la montage, il se jeta rapidement à gauche, et à travers les broussailles et les houx, il descendit jusqu'à mi-côte d'une gorge profonde et pour ainsi dire ensevelie parmi les hauteurs qui la dominaient. Au pied de cette gorge coulait un torrent dont les eaux étaient peu profondes; cependant, les rochers anfractueux qui servaient de lit à ce torrent ne permettaient pas de croire que personne osât s'y aventurer, et la montée de la colline était si rapide, que c'est à peine si Crampon pouvait se tenir debout, et que le plus souvent il glissait sur ses talons plutôt qu'il ne descendait.

La lune était levée et illuminait le paysage d'un éclat mort et immobile. Car, s'il faut le dire pour ceux qui ont vu la lune ailleurs que dans les poésies des faiseurs de vers, la lune n'a ni molle ni douce clarté, elle jette sur tous les objets une lumière droite et fixe ; elle dessine les contours par une ligne sèche et durement arrêtée : ce n'est pas, comme lorsque le soleil est sur l'horizon, une clarté qui se brise en rebondissant, qui s'éparpille, pénètre partout et éclaire jusqu'à l'ombre, c'est une lumière qui tombe et qui dort à la place où elle est tombée.

Au moment où l'Esperou et Crampon arrivèrent à l'endroit où ils devaient s'arrêter, la lune n'était pas encore au sommet du ciel et ne plongeait pas jusque dans les profondeurs du ravin. Le poste où se placèrent les deux douaniers n'était autre chose qu'une petite caverne creusée dans le flanc de la col-

line; une espèce d'esplanade de quelques pieds se trouvait en face et pouvait servir de lieu de repos; mais les yeux mal exercés de Crampon ne voyaient pas que de droite et de gauche glissait un chemin qui avait à peine un pied de largeur et qui était recouvert de mousse; il ne comprenait pas qu'on pût arriver à l'endroit où il se trouvait, autrement qu'il n'avaient fait eux-mêmes, c'est-à-dire en traversant les halliers et en s'aidant des genoux et des mains. A peine furent-ils sur cette esplanade, que l'Esperou se jeta rapidement dans la caverne en faisant signe à Crampon de le suivre; mais celui-ci, peu accoutumé à la majesté du spectacle qu'il avait sous les yeux, demeura un instant debout sur ce terrain, d'où l'on découvrait toute la vallée; ce ne fut que sur l'ordre pressant de l'Esperou qu'il se cacha à côté de lui.

—Maladroit, lui dit le brigadier, tu viens

peut-être de nous faire manquer notre coup. Les contrebandiers rebrousseront chemin ou changeront de route, s'ils ont seulement aperçu le reflet de ton fusil ou le mouvement d'une ombre. A cette heure, rien ne remue dans cette montagne, que des hommes, et si ces hommes ne sont pas des contrebandiers, ce sont des douaniers.

— C'est parfaitement juste, repartit Crampon; mais comme je n'ai rien vu remuer en face qui ressemble à un homme, je ne conçois pas ce qui aurait pu me voir remuer par ici.

— Ne vois-tu pas que nous sommes éclairés par la lune et que l'autre côté est encore dans l'obscurité. Je te dis qu'ils doivent être déjà en marche : fais comme moi, et tu entendras sans doute le fer des mules résonner sur les cailloux.

Ils se couchèrent tous deux l'oreille contre terre, mais aucun bruit perceptible n'arriva

jusqu'à eux, et l'Esperou ajoute en se levant :

—Ils sont plus avancés que nous ne pensions ils ont descendu la colline qui nous fait face; ils ont passé le torrent, et probablement le convoi marche le long d'un petit sentier de sable qui borde son lit. C'est fort heureux pour nous ; car ils n'ont pu nous apercevoir d'en bas. Du reste, il leur faudra une bonne demi-heure jusqu'au moment où ils arriveront à la montée qui conduit ici; une heure encore pour arriver jusqu'à nous, ainsi enveloppe bien le bassinet de ton fusil, pour que l'humidité ne gagne pas la poudre ; tire ton sabre, car si ton coup de fusil n'est pas juste, tu n'aurais pas porté la main à la poignée que tu auras un coup de bâton sur la tête, et tu sais ce qu'ils pèsent.

—Bien, très-bien! dit Crampon.

Et il se conforma aux instructions de l'Esperou et s'assit par terre, à côté de lui.

— Mais, dis-moi, reprit-il, comment diable es-tu si sûr qu'ils passeront par ici?

— C'est parce que j'ai reconnu les signaux convenus; une branche cassée d'un côté, deux petits brins de bois posés en croix à un autre, une pierre arrachée à la mousse qui la recouvrait, et qui montre qu'une main d'homme a passé par là, mille autres indices, devant lesquels tu passerais cent fois sans les apercevoir, m'ont appris la marche qu'ils suivront pas à pas et sans s'en écarter un instant.

— Mais c'est sans doute celui qui a reconnu le chemin, dit Crampon, qui sert de guide au convoi et qui, par conséquent, leur enseigne par où il doit passer. Alors il n'est pas nécessaire de marquer la route.

— Cela arrive le plus souvent, mais un contrebandier peut manquer à chaque instant à l'appel, et s'il est absent, la contrebande n'en doit pas souffrir; un autre le remplace

et suit le chemin qui a été indiqué, comme s'il l'avait lui-même visité, tant ils ont l'habitude de leurs signes de reconnaissance.

Comme ils parlaient ainsi, l'Esperou se pencha vivement vers la terre, et dit aussitôt à Crampon.

— Les voilà qui s'engagent dans la montée, encore dix minutes et ils sont perdus.

— Ne m'avais-tu pas dit qu'il leur fallait près d'une heure pour monter jusqu'ici?

— Sans doute, mais une fois engagés dans le sentier qui longe la colline, il faut que le convoi passe devant nous, ou qu'il tombe dans le torrent, car il n'y a pas moyen de faire retourner une mule, et, à moins que le diable ne la prenne entre ses griffes et ne l'enlève de terre pour lui mettre la tête où elle avait la queue; il faut qu'elle marche en avant ou qu'elle reste en place. C'est pour cela que je

me suis emparé de cet endroit, le seul où ils pouvaient faire leur évolution.

Crampon se pencha à son tour vers le sol; et, quoique son oreille fût moins exercée que celle de l'Esperou, il reconnut bientôt le piétinement sourd des mules sur la terre, malgré la mousse qui la recouvrait.

— Bien, très-bien, dit-il; voilà la lune dans tout son éclat; et, quoique j'aimasse mieux avoir à tirer un coup de fusil en plein jour, je promets de reconnaître mon homme, bien qu'il ne m'ait pas laissé trop de temps pour considérer sa figure à mon aise.

L'Esperou répondit, en baissant encore plus la voix :

— Est-ce que tu t'imagines qu'ils vont te montrer leur figure ou te faire entendre leur voix? Tu vas avoir devant les yeux, tout à l'heure, des figures noires comme celle du diable, et si tu entends quelque chose, ce ne sera que

le bruit des coups que tu recevras ou que tu donneras. Mais il est temps de nous taire; seulement écoute bien ceci : si c'est le Séméläïré qui paraît le premier, je poserai en terre la crosse de mon fusil, et tu pourras l'expédier à ton aise; si c'est Gaspard, je mettrai mon fusil à l'épaule, et tu me laisseras faire.

Crampon baissa la tête en signe d'assentiment, et tous deux restèrent immobiles et dans un silence complet. Comme l'avait prévu l'Esperou, il se passa près d'une heure avant que le convoi n'arrivât assez près d'eux pour qu'ils pussent se montrer. L'Esperou, attentif au bruit de sa marche, contenait l'impatience de Crampon, en lui disant, avec une justesse remarquable, la distance exacte où il se trouvait. Enfin, lorsqu'il ne fut plus guère qu'à vingt-cinq pas de la caverne, l'Esperou arma son fusil et fit signe à Crampon d'en faire autant; il plaça son sabre nu à sa ceinture, et tous

deux sortirent au même instant et se placèrent sur l'esplanade. Au cri de qui vive! qu'ils prononcèrent, le convoi s'arrêta subitement ; les deux hommes qui se trouvaient en tête se parlèrent rapidement et à voix basse : c'étaient Gaspard et le Sémélaïré; il s'agissait pour eux d'une forte somme à gagner, ou de perdre tout ce qu'ils possédaient, car ils s'étaient engagés à faire passer le convoi pour une prime de dix-huit pour cent; une fois cette prime payée, ils devenaient responsables de la valeur des marchandises.

Comme l'Esperou l'avait prévu, il n'y avait aucun moyen de faire reculer le convoi; il fallait donc qu'il passât de vive force, et c'était leur vie que les contrebandiers jouaient contre leur fortune, ou bien qu'il fût saisi ou précipité dans le torrent, et c'était leur ruine qu'il fallait laisser s'accomplir. La discussion ne fut pas longue, car le parti était pris sans

doute d'avance ; à l'instant même les deux hommes disparurent, l'un à droite, l'autre à gauche de la route ; Gaspard en se laissant glisser sur la pente qui descendait, comme s'il s'était enfoncé en terre, le Sémélaïré en se jetant du côté de la montée, et se dérobant sous les broussailles. L'Esperou tint son fusil tout prêt en se tournant du côté de Gaspard, et il montra la montée à Crampon, pour lui apprendre que son ennemi venait de ce côté ; ils suivirent tous deux attentivement le mouvement des broussailles, mais elles demeuraient immobiles du côté de l'Esperou, tandis qu'elles s'agitaient vivement du côté de Crampon. Celui-ci, l'œil fixé sur les branches qui remuaient devant lui, les suivait du bout de son fusil, prêt à tirer dès qu'il apercevrait quelque chose. En effet, l'agitation des broussailles indiquait la marche rapide du Sémélaïré, et Crampon voyant les branches du bord du sentier

s'agiter comme si le contrebandier allait en sortir, Crampon assura son fusil à l'épaule, le coucha en joue vers cet endroit, et apercevant aussitôt un corps qui ressemblait à une tête d'homme, il tira après avoir bien visé. Le corps sur lequel il avait dirigé son coup de fusil disparut; l'Esperou lui dit :

— Trop tôt!... Et le Sémélaïré se montra debout, un bâton à la main.

En effet, le contrebandier, arrivé à sept ou huit pieds du sentier, avait poussé son bâton dans les broussailles pour les agiter comme s'il eût continué d'y ramper. Sa ruse avait réussi, et Crampon, en apercevant la petite cruche de terre que le Sémélaïré avait attachée au bout, s'imagina casser la tête à son ennemi qui était éloigné de toute la longueur de son bras et de son bâton de six pieds. Crampon fut vivement surpris; mais c'était un homme de résolution et de sang-froid; il jeta son

fusil, saisit son sabre, et s'avança vers le Sémélaïré ; c'est ce qui le perdit. Dans cet étroit sentier, il se plaça entre lui et l'Esperou, et rendit ainsi impossible le secours que celui-ci aurait pu lui porter.

Alors commença, entre le douanier et le contrebandier, un combat resserré sur une ligne de quelques pieds de long et un pied à peine de large. Si d'une part le douanier avait quelque désavantage à cause du peu de longueur de son sabre, le contrebandier avait un désavantage égal à cause de la longueur de son bâton ; car si le premier pouvait être atteint par le second sans pouvoir le toucher, d'un autre côté le Sémélaïré ne pouvait pas faire tournoyer son arme aisément sur le revers de cette colline qui montait presqu'à pic à côté de lui. Cependant, la lutte commença, Crampon para avec assez d'adresse les premiers coups de bâton qui lui furent portés, en les

faisant glisser sur son sabre; l'Esperou, la main sur la détente de son fusil, promenait un regard rapide de l'endroit où il avait vu disparaître Gaspard à celui où le combat avait lieu. Crampon avançait pied à pied, il avait acculé le contrebandier contre la tête de la première mule du convoi ; encore un pas et il le tenait à portée de sa lame, et le bâton du Séméläïré lui devenait à peu près inutile, lorsqu'un coup de cette arme terrible, tombant sur le poignet du douanier, lui fit lâcher son sabre; et il commençait à peine à se baisser pour le ramasser, qu'un nouveau coup asséné sur la tête le fit tomber à genoux. Ce mouvement découvrit le Séméläïré à qui son ennemi servait pour ainsi dire de bouclier; l'Esperou dirigea son fusil contre lui pour sauver son camarade près d'être achevé par un dernier coup de bâton; le fusil partit et la balle entra dans la poitrine du contrebandier qui

tomba, mais qui, dans sa chute, s'accrochant à Crampon, l'entraîna avec lui. Tous deux roulèrent dans le torrent où ils disparurent ensemble.

Quelque rapide qu'eût été le mouvement de l'Esperou, il n'avait pas eu le temps de jeter son fusil loin de lui, et saisir son sabre à sa ceinture, qu'un coup de bâton, lancé par Gaspard qui s'était glissé jusqu'à lui comme un serpent, l'atteignit au-dessus du genou, et le fit tomber à son tour ; sa cuisse était cassée, et le douanier resta étendu sur le bord extrême de l'Esplanade, sans pouvoir remuer. Le chemin était libre pour laisser passer le convoi : il passa en effet devant le blessé ; hommes et bêtes défilèrent en silence, tandis que Gaspard, debout à côté de l'Esperou, le surveillait d'un regard attentif. Le moindre mouvement, le moindre cri du douanier, et le bâton de son rival lui brisait le crâne, ou son pied le

précipitait dans l'abîme. l'Esperou le savait : il ne bougea pas et il se tut, car il avait en lui une de ces haines profondes qui, au lieu de s'irriter contre l'impuissance du moment, au point de rejeter leur vie, attendent silencieusement pour pouvoir prendre plus tard leur revanche.

Quand le convoi fut entièrement passé, Gaspard dont le visage était barbouillé de noir et dont on voyait seulement reluire à la clarté de la lune les yeux ardens, Gaspard resta un moment seul avec l'Esperou. Probablement qu'il agita lui-même s'il se déferait de cet homme qui lui avait enlevé tout son bonheur, et sans doute un sentiment de pitié, qui ne s'adressait pas à lui, le fit s'éloigner sans qu'il y eût une seule parole d'échangée entre eux.

Huit jours après, l'Esperou était dans son lit. La nuit était venue; une faiblesse pesante l'accablait, car le matin même il avait subi

une terrible opération : on avait été forcé de lui couper la cuisse. Les enfans dormaient dans leur berceau ; c'est le privilége de cet âge, d'éteindre les chagrins dans le repos, et dans l'enfance les larmes même donnent le sommeil. Jeannette était au pied du lit de son mari ; M. Castel était à son chevet. Un silence profond régnait dans cette chambre. La jeune femme et le vieillard, qui veillaient, n'osaient pas même échanger un regard. En ce moment un léger coup. frappé à la porte extérieure, vint les arracher à leur méditation. M. Gastel fit signe à Jeannette de descendre, car ce pouvait être une visite tardive du médecin. Jeannette descendit et alla ouvrir la porte. Ce fut Gaspard qui se présenta. La surprise de la femme de l'Esperou fut tellement grande, qu'elle ne put comprimer le cri de surprise que lui arracha l'apparition du contrebandier. Ce cri fit tressaillir M. Cas-

tel, et éveilla l'Esperou de son abattement.

A mesure que les autres sens s'éteignent chez un mourant, quand déjà ses yeux sont couverts d'un voile, et que ses mains glacées ne sentent plus, son oreille entend encore, et entend mieux qu'elle n'a jamais fait. Aussi, malgré le soin que Jeannette prit de baisser la voix en parlant à Gaspard qui lui répondit de même, l'Esperou ne perdit pas un mot des paroles qui furent prononcées dans la chambre inférieure.

— Vous ici, dit Jeannette, vous qui avez assassiné mon mari, vous qui m'avez enlevé son affection, au point que depuis huit jours il n'a pas une parole de tendresse ou de pitié pour moi, sortez, sortez.

— Je n'ai pas assassiné ton mari, dit Gaspard, et c'est par pitié pour toi que je ne l'ai pas achevé sur la montagne, et pourtant si j'avais su ce que tu vas devenir, je l'aurais

fait, au risque de porter ma tête sur l'échafaud, pour ne pas te laisser un mari impotent qui ne pourra te nourrir. Écoute, Jeannette, j'ai appris la nouvelle loi qui va se promulguer, et qui condamne toi et tes enfans à la misère, si ton mari échappe à la mort, ou s'il ne meurt d'ici à quelques jours.

— Quoiqu'il arrive, répondit Jeannette, Dieu viendra à notre aide, si ce ne sont les hommes.

— Eh! bien, répondit Gaspard, il est parmi ces hommes un ami qui ne t'abandonnera pas; cet ami, c'est moi. Tiens, voilà l'or que j'ai amassé dans le métier à cause duquel tu m'as abandonné; il te servira à nourrir les enfans de celui que tu m'as préféré.

En disant cela, Gaspard posa un sac sur un meuble et voulut sortir, mais Jeannette se plaça entre lui et la porte, et lui dit avec une sainte indignation :

— Reprends cet or, ne vois-tu pas qu'il est tout taché du sang de mon mari.

— Je n'en ferai rien, dit Gaspard, en se croisant les bras, j'attendrai que ton mari t'appelle, pour sortir de cette cabane.

— Eh bien! reprit Jeannette, je vais jeter cet or sur la route, et fasse Dieu qu'il ne brûle pas la main du passant qui le ramassera!

Gaspard arrêta Jeannette, et lui dit d'un ton de voix plus suppliant :

— Tu ne penses qu'à toi, malheureuse, tu oublies tes enfans, ne sais-tu pas que l'Esperou a tué le vieux Séméaïré, le plus honnête homme du pays; déjà, toi et ton mari, vous étiez l'objet de la haine de tout le monde, maintenant vous n'avez plus ni secours ni pitié à attendre de personne. Que lui et toi, vous soyez assez forts pour supporter la faim et le froid, je n'en doute pas, mais tes enfans, Jeannette, tes enfans te demanderont du pain!

— Mes pauvres enfans! murmura la jeune femme en cachant sa tête dans ses mains et en laissant échapper des sanglots qui retentirent jusqu'à l'oreille de l'Esperou.

Un moment de silence s'établit dans la chambre du rez-de-chaussée, et l'Esperou, qui avait écouté toutes les paroles d'un air sombre et d'une oreille avide, dit au vénérable curé :

— Est-il bien vrai que cette loi dise ce que vous m'avez annoncé hier, et dont Gaspard parle maintenant?

— Sans doute, répondit le curé; mais ce n'est qu'un projet qui ne s'accomplira pas, je l'espère.

— Quoiqu'il arrive, repartit l'Esperou, j'en sais un qui sauvera ma femme et mes enfans de la misère; descendez, M. le curé, allez le dire à Jeannette, et ne la laissez pas balancer plus long-temps entre l'or de cet homme et

la crainte qu'il lui a inspirée pour notre famille.

M. Castel quitta sa chambre; son aspect rendit tout son courage à la malheureuse mère. Elle prit le sac d'or et le jeta dehors de la cabane.

— Sortez maintenant, dit-elle à Gaspard, voici le seul protecteur à qui je demanderai appui, si Dieu m'enlève mon mari.

— Et tant que je vivrai, cet appui ne vous manquera pas dit le curé, et quoique je sois bien vieux, j'espère que Dieu me fera vivre assez long-temps pour que Jean puisse se guérir, reprendre ses forces, et réaliser le projet qui doit vous sauver tous de la misère.

Le curé avait à peine fini de parler, et Gaspard était à peine sorti, en disant à Jeannette: Prends garde, voilà celui qui a fait ton premier malheur! que déjà ce projet était accompli.

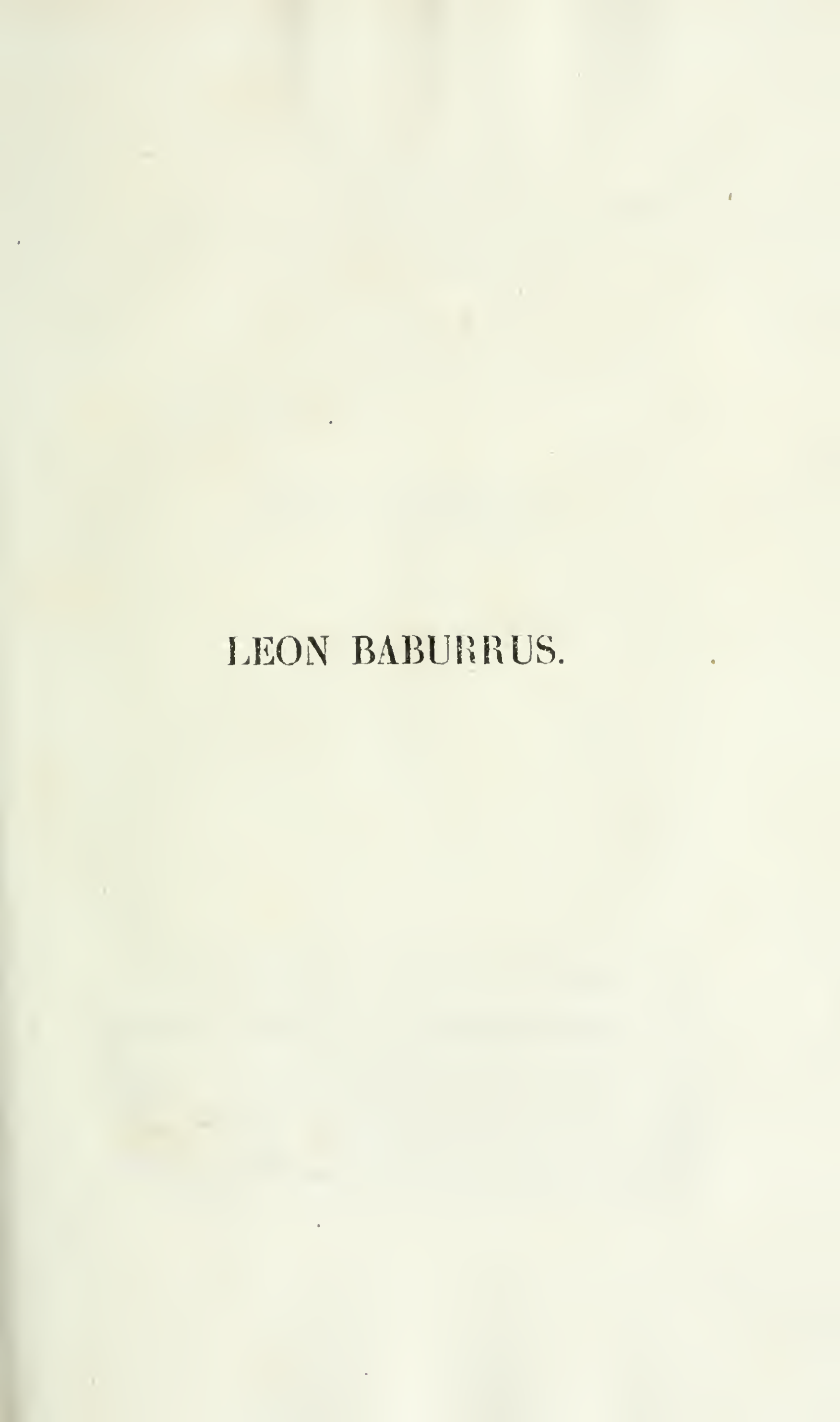
Quand après avoir fermé la porte de la maison, Jeannette et le curé remontèrent dans la chambre de l'Esperou, le sang ruisselait sur le plancher; le lit en était inondé; tous deux se précipitèrent vers le moribond et arrachèrent sa couverture pour voir comment l'hémorrhagie avait pu si vite et si abondamment percer l'appareil posé sur la plaie; mais l'appareil n'y était plus, l'Esperou l'avait arraché. Et quand le curé s'écria d'une voix désolée :

— Malheureux, qu'avez-vous fait ?...

Le moribond répondit d'une voix éteinte:

— J'ai sauvé ma femme et mes enfans, car je serai mort dans le délai voulu par la loi.

Quelques minutes après, il expira.



LEON BABURRUS.

LÉON BABURRUS.

I.

Comme la nuit venait de se répandre sur la ville de Béziers, on ouvrit discrètement une porte basse et étroite du palais épiscopal, et deux hommes se glissèrent furtivement dans l'intérieur. Ils suivirent une longue voûte qui

traversait toute l'épaisseur des murs, et après avoir franchi quelques marches qui conduisaient à un rez-de-chaussé élevé, ils entrèrent dans une salle dont le sol était couvert de feuilles de maïs longues et étroites comme un fer de lance, souples et douces comme un ruban de soie. Dans cette salle était dressée une table servie; devant cette table était assis un homme d'un âge avancé; en face de cet homme, de l'autre côté de la table, deux esclaves tenant chacun un flambeau; dans un coin de la salle, sur un monceau de feuilles de maïs, un homme étendu et qui paraissait dormir du plus profond sommeil. Cet homme portait une longue robe de bure et avait la tête couverte d'un capuce qui l'enveloppait jusqu'aux oreilles et aux sourcils. Lorsque les deux nouveau-venus furent entrés, le personnage qui était à table leva un moment les yeux

sur eux et demanda à celui qui était entré le premier :

— Est-ce l'homme?

— C'est l'homme, répondit celui à qui s'adressait cette question.

La conversation n'alla pas plus loin, et le maître de la maison, c'est-à-dire celui qui mangeait, mit devant lui un plat creux où se seraient probablement noyés dans le bouillon rougeâtre qui le remplissait deux pigeons farcis d'herbes odoriférantes, si ces pauvres oiseaux n'eussent été déjà rôtis. Il devora les pigeons, but la sauce, puis étendit à droite et à gauche ses deux bras comme un crabe qui cherche à gagner terre, découronna le le sommet d'une demi-douzaine de corbeilles où étaient entassés des fruits et des gâteaux de toute sorte, fit un monceau de toutes ces provisions devant lui, tourna son siége de côté pour examiner les deux individus qui venaient

d'arriver, se croisa gravement les deux jambes l'une sur l'autre, et caressant sa barbe d'une main tandis qu'il se bourrait de l'autre sans discontinuité, il dit, entre une pomme et une tarte :

— Ah ! c'est l'homme?

— C'est l'homme, monseigneur.

Le silence reprit; l'absorption des alimens n'avait pas été interrompue. Quand le mangeur eut nettoyé la table de l'amas de vivres qu'il avait formé à sa portée, il porta un regard de regret sur ce qui restait devant lui; il y eut un moment d'hésitation entre la voracité et la peur gastriques de cet homme. Enfin il leva au ciel un œil contrit, fit le signe de la croix comme pour se couvrir d'un bouclier céleste contre le repas tentateur et se décida à quitter la place.

Il sortit et fit signe aux deux étrangers de le suivre. Les deux esclaves les précédèrent en les

éclairant, et ils arrivèrent, après avoir traversé plusieurs salles, dans un cabinet décoré jusqu'au tiers de sa hauteur d'une boiserie artistement sculptée; on renvoya les esclaves, et la porte fut exactement fermée.

Quand le maître du lieu avait quitté la salle du repas, elle était restée mal éclairée par une lampe qui pendait à la voûte par trois chaînes de fer, et tout aussitôt l'homme qui semblait endormi s'était levé sur son séant, avait abandonné son lit et suivi avec une précaution subtile les personnes qui s'éloignaient. Dès que les esclaves furent sortis du cabinet où s'étaient enfermés le mangeur et les arrivés, cet homme colla son oreille à la porte; mais les madriers dont elle était composée et les bandes de fer qui les joignaient ensemble, ne lui laissaient arriver aucun son : quelquefois seulement il crut entendre des gémissemens violens mêlés de grands éclats de rire.

Un mouvement de la porte lui annonça que quelqu'un allait sortir, et à l'instant, avec la rapidité silencieuse d'un chat, et avec sa clairvoyance au milieu des ténèbres, le curieux s'éloigna, rentra dans la salle du festin, et se rejetta sur son lit de feuilles.

Presque aussitôt il fut suivi des deux hommes qui n'avaient point soupé et qui venaient s'engorger des restes de la pâture de l'évêque Cyrola; car nous avons oublié de dire que le glouton était l'évêque de Cyrola de la secte d'Arius, et que ce palais épiscopal était le sien.

Celui de ces deux hommes à qui il avait adressé la parole était son premier camérier, dont le nom visigoth était Gideric, mais que le peuple de cette partie de la Gaule où l'usage de la langue latine était encore conservé, avait appelé Hispidus, hérissé, à cause des cheveux rouges et droits que sa tête dardait

comme un hérisson, et de sa difforme laideur. L'autre, qui paraissait bien plus vieux que lui, si on considérait sa face ridée, jaune et défaite, et beaucoup plus jeune si on remarquait son allure ferme et dégagée ; l'autre était un homme dont il eût été difficile de déterminer l'origine parmi toutes les populations qui habitaient au dixième siècle la Narbonnaise, ou autrement dit *Gallia-Bracatta*, la Gaule habillée de braies. Ce vêtement dont le nom a servi d'origine à celui de braguette, n'avait cependant aucune ressemblance avec ce dernier; c'était une robe longue et ample dont se servaient les Gaulois à l'imitation des Persans et des Arméniens.

Quant à notre homme, s'il n'avait ni la figure brune des Gaulois narbonnais, métis de sang italien et espagnol, ni le visage blanc et les cheveux blonds des Goths qui occupaient le pays en s'y conservant purs; il n'avait non plus

ni l'habit court et étroit de ceux-ci, ni la robe flottante de ceux-là. A vrai dire, sa figure était une grimace et son vêtement une guenille. Il s'appelait Léon ; et, comme le sobriquet était de toutes les manies romaines celle qui avait le mieux poussé sur le sol moqueur de la Gaule, les enfans l'avaient appelé Baburrus, le fou, l'imbécile. En entrant dans la salle du festin, il avait jeté dans un coin un vaste manteau de serge qui l'enveloppait entièrement, et dont il couvrit quelque chose de long et de pesant comme eût été une béquille de fer.

Dès que ces deux hommes furent assis, ils se mirent en devoir de manger, et tous deux montrèrent dans cette occupation une activité qui, si elle avait été excitée par le moindre motif d'amour-propre, fût arrivée à des résultats prodigieux. Heureusement ils s'en tinrent à deux épaules de mouton grillé, à un filet de porc enlevé dans toute la longueur de

l'échine, à une douzaine de pommes ou de poires chacun, à sept ou huit grappes de raisin et à deux corbeilles de gâteaux au miel. Lorsqu'ils eurent achevé leur frugal repas et assuré leur pitance au fond de leur estomac par une large coupe de vin des côteaux de Rivesaltes, ils commencèrent ainsi leur conversation.

— Eh bien! Léon, dit Hispidus, je pense que tu dois être content de la générosité de mon maître. Vingt pièces d'or et un bracelet pour une jonglerie de deux heures! il me semble que te voilà riche pour toute ta vie, et que pas un sénateur[1] n'aura droit d'être plus fier que toi.

— Pas plus les sénateurs que les évêques, pas plus les évêques que le pape; car je vais

[1] Le mot sénateur n'a pas dans les écrivains de cette époque de signification précise, constante et unique. Il signifiait tantôt les membres des familles élevées par les empereurs à la dignité

faire plus qu'aucun d'eux ne peut, je vais faire un saint. D'ailleurs je lui fournis deux miracles, ce n'est donc que dix pièces d'or pour chacun.

— Ah ça! j'espère que tu es bien sûr de toi. Ne va pas cligner les yeux, lorsque je te menacerai de mon bâton; ne vas pas tendre la main, lorsque quelque noble matrone fera le geste d'y jeter une aumône; ne caresse pas amoureusement tes lèvres du bout de ta langue, si quelque prisonnier passe devant toi avec un quartier d'isard rôti, et ne laisse pas épanouir ta face ridée, si quelque esclave grecque te jette un regard de pitié en sortant des étuves avec sa maîtresse. Songe que tu es aveugles. Quant à ton talent pour faire le cul-

de membres du sénat romain, tantôt les magistrats municipaux des villes de la Gaule, et en général toute personne considérable par la naissance ou la fortune.

de-jatte, tu viens de nous en donner une expérience qui m'a fort réjoui.

A ce propos, Léon fit signe à Hispidus de se taire, et lui montra l'homme qui dormait sur son lit de feuilles, et qui pouvait les entendre.

— Ne t'inquiète pas, dit le camérier; c'est une brute qui dort les trois quarts du temps de son corps, et qui dort toujours de son esprit. Il serait éveillé, qu'il ne nous comprendrait pas davantage que si nous parlions la langue des Hébreux.

Léon ne put cacher un mouvement d'intérêt, et ajouta cependant d'un ton assez indifférent :

— Quel est cet homme ?

— Cet homme, dit Hispidus, est Attale le petit-fils du roi Amalaric, que celui-ci avait confié à Theudis pour l'élever. Lorsque Amalaric fut mort, les Goths assemblés ayant ap-

pris que le petit-fils de leur roi était borné comme un oison et timide comme un cerf, le repoussèrent du trone, et élurent Theudis, qui nous gouverne actuellement. Theudis ne sachant qu'en faire dans les expéditions qu'il a tentées contre les Suèves qui ont envahi l'Espagne, l'a confié, pendant son absence, à l'évêque Cyrola. On l'a rasé et il compte au nombre des clercs de cette maison dont il ne sort jamais, si ce n'est pour accompagner quelquefois son maître à l'église. Il me semble que quoique tu sois du pays qu'on nomme la Chalcédoine, tu devrais savoir ces événemens.

—Bah! dit Léon d'un air d'indifférence, je ne m'occupe guère de ces choses trop élevées pour moi, et je me contente de bien faire mon métier.

— N'en as-tu jamais eu d'autre? reprit Hispidus.

— J'ai fait celui de baigneur à Rome, et

j'ai été rhéteur à Marseille, jusqu'au moment où je me suis jeté dans la religion; alors j'ai commencé par me convertir.

— Est-ce que tu étais idolâtre comme les Suèves ou les Huns, et adore-t-on des images d'animaux dans ton pays?

— Non point, reprit Léon; j'ai été lavé par les eaux du baptême. Mais, lorsque je voyageais de ville en ville, il fallait bien trouver un moyen pour vivre: alors je me rendais dans une église, vêtu d'un manteau court, les cuisses et les jambes entourées de lanières de cuir, comme s'habillent les Thuringiens; j'écoutais attentivement le discours de quelque saint évêque; puis, lorsque je voyais que la fin en approchait, je me laissais éclater en sanglots et en larmes cruelles. Chacun surpris de voir pleurer un homme avec cet excès, s'empressait autour de moi et m'interrogeait. Je répondais que j'étais un barbare que la foi

du Seigneur venait de toucher, et qui demandait la purification du baptême. Alors chacun voulait me voir, me bénir, me servir de parrain. L'évêque dont l'éloquence m'avait converti me donnait presque toujours un habillement neuf avec quelques pièces d'argent. J'ai parcouru ainsi toute la Lombardie, l'Helvétie, le pays des Allobroges, la Bourgogne, l'Orléanais, la Touraine, le Poitou et l'Aquitaine, où je suis demeuré assez long-temps chez l'évêque arien de Bourdeaulx.

— Et qui t'a fait quitter son service et ton premier métier?

— D'abord le métier devenait si commun qu'il ne rapportait plus de quoi vivre honorablement. Une obole par-ci par-là. Les Danois sont ceux qui ont le plus avili la conversion : j'en ai vu se convertir pour une mesure de vin de miel. Quant à mon maître, ce qui me le fit quitter est une petite aventure bien simple.

L'évêque arien de Bourdeaulx, que je servais, et l'évêque orthodoxe étaient en grande rivalité, comme ton maître Cyrola et Grégoire; et je dois à la justice de dire que, de même qu'ici, l'évêque catholique Martial surpassait l'évêque hérétique, autant par son talent que par ses vertus. Mais mon maître n'en voulait point convenir; et, comme il voyait peu de gens venir à ses sermons, il faisait toutes sortes de pratiques pour y appeler les chrétiens. Celle qui lui réussissait le mieux était l'argent qu'il donnait par mon entremise à une certaine quantité de femmes qui venaient des premières à son prêche, et n'en sortaient que les dernières, et qui, durant tous les discours, ne cessaient de répandre des pleurs, de se frapper la poitrine ou de pousser des cris d'admiration, selon le sujet. Un jour de Pâques, où toute la ville s'était presque partagée entre les deux évêques, mon maître me donna

une grosse somme. Le lendemain venu, il monta en chaire; mais, à son grand étonnement, il ne fut point du tout applaudi; il n'en eut ni trop ni pas assez pour son argent, il n'eut rien. Irrité, il me fit chercher par toute la ville, et me découvrit dans un lieu proscrit, où j'avais perdu tout son argent contre un Visigoth, après m'être enivré avec un juif. L'évêque me fit saisir par trois de ses clercs qui me frappèrent si bien de verges qu'ils me laissèrent pour mort. Lorsque je revins de mon évanouissement, je trouvai un mendiant à côté de moi. Je lui racontai mon histoire et lui témoignai que, chassé de la ville comme un malfaiteur, je craignais de mourir de faim.

—Comment, me dit-il en me regardant d'un air d'envie, avec des plaies comme celles-là, vous avez peur de manquer de quelque chose? En les entretenant bien, vous en avez pour six mois de bonne chère.

Je crus son conseil et m'associai à son sort, et nous allâmes en Espagne. Le mendiant se nommait Miroflet et était très-habile. Ce fut de lui que j'appris à changer de figure, de peau, de couleur, de tournure; à tordre et à replier mes bras et mes jambes à volonté, à me faire bossu; et comme j'avais plus d'imagination que lui, je résolus d'appliquer mes talens au triomphe de la religion du juste Arius, pour qui j'ai toujours eu du penchant. L'évêque de Tolède est le premier à qui j'aie rendu service, et il m'en a bien récompensé en m'adressant à votre maître, qui est un seigneur d'une grande réputation, et à qui il ne manque plus pour l'emporter sur Grégoire, évêque romain de cette ville, que de faire un ou deux miracles, ce dont le vertueux Grégoire est parfaitement incapable.

— Vertueux! s'écria Hispidus; tu veux dire imbécile?

— C'est la même chose pour nous, répondit Léon en souriant d'une façon de débauché vaniteux.

— Ainsi, dit Hispidus, tu es sûr de toi?

— Sûr de moi, si vous l'êtes de vous-mêmes, et si vous êtes gens à me garantir de la fureur du peuple, si par hasard il découvrait la fraude.

— Ne crains rien ; nous serons protégés par les soldats du comte de la ville, le sénateur Crispus : quoique sa femme l'ait converti à la religion romaine, il est toujours secrètement des nôtres, et il sait que le roi Théudis serait ravi de voir effacer la renommée de Grégoire par celle de notre maître Cyrola, parce que Grégoire était frère de la mère d'Attale, et qu'il est assez vénéré pour faire un parti puissant à son neveu, si celui-ci laissait croître ses cheveux, et si son ambition et son intelligence croissaient avec eux. Mais je te parle

de choses qui ne te soucient guère, et j'oublie que l'heure du repos est venue : suis-moi.

— Non, dit Léon ; je serai mieux dans cette salle : j'amasserai dans un coin les feuilles du sol et je dormirai sur ce lit. Au jour naissant, lorsqu'il me faudra sortir de la ville pour y rentrer plus tard en habit de pèlerin, je ne courrai pas le risque d'être rencontré par les serviteurs de l'évêque en parcourant le palais.

— Comme tu voudras, dit Hispidus ; songe à demain[1].

[1] A ce qu'on voit, les claqueurs de nos théâtres et les conversions de la restauration, si plaisamment rapportées dans *les Soirées de Neuilly,* sont d'une assez vieille invention. Les applications changent, les calculs de vanité ou de misère de l'homme ne changent pas. *Voyez*, au reste, pour l'exactitude de ces détails, Grégoire de Tours et le moine de Saint-Gall.

II.

Le camérier se retira, et Léon demeura seul avec le dormeur. Il s'approcha de lui et le contempla long-temps avec curiosité et intérêt, avec plus d'intérêt que de curiosité. A voir le beau visage blanc et rose du jeune endormi, son front élevé, son nez purement dessiné, sa bouche aux lèvres minces, il était impossible de croire qu'il n'y eût sous cette noble enveloppe qu'une âme insensible et un esprit abruti. Le mendiant était demeuré silencieux et debout devant ce malheureux en proie à des pensées qui l'agitaient fortement, lorsqu'un

long soupir échappé de sa poitrine éveilla tout à coup le dormeur. A ce soupir le jeune homme se dressa vivement sur son séant, et deux clartés vives et rapides comme deux éclairs frappèrent le regard du mendiant. C'était un rayon de la lampe reflété sur un poignard que le jeune homme tira de son sein, c'était une étincelle de colère qui s'échappa de ses paupières entr'ouvertes. Léon lui fit signe de se tenir tranquille, et à ce geste, le poignard et le feu de l'intelligence tombèrent, l'un de la main d'Attale, l'autre de son regard. Un rire stupide se montra sur ses lèvres. Baburrus se reprit à regarder Attale avec une pitié mêlée de désespoir. Enfin celui-ci lui demanda d'une voix sourde et épaisse :

— Pourquoi me regardes-tu, chien?

— Un chien regarde bien un évêque, dit Léon en s'appliquant ce bon mot juif qui avait sauvé la tête de Samuël un jour qu'il avait

osé lever les yeux sur Chramne, fils de Théodoric.

— Mais je ne suis pas évêque, dit Attale; attends que je le devienne.

— Est-ce qu'un fils de roi devrait jamais l'être!

A ces mots, le Visigoth jeta ses yeux au visage du mendiant; son regard semble vouloir percer l'enveloppe de l'homme et descendre jusqu'à son cœur pour y découvrir le vrai sens de ses paroles. Mais presque aussitôt il reprit son regard hébété, son rire stupide, et ne parut plus faire attention à rien. Léon garda un moment le silence, puis il reprit lentement et en appuyant sur ces mots:

— A quoi penses-tu, Attale, fils d'Alboin, fils d'Amalaric, neveu du saint évêque Grégoire.

Un nouveau regard intelligent et inquisiteur, un nouveau rire stupide et forcé furent

la première réponse à cette question ; puis Attale ajouta :

— Je pensais qu'en te crevant les yeux avec ce poignard, le miracle de Cyrola serait bien plus grand si demain il te rendait la vue par ses prières, et que mon oncle Grégoire serait bien attrapé.

— Ton oncle Grégoire, dit Léon, est un chrétien juste et saint, qui ne cherche point à tromper le peuple par des mensonges coupables, quoique ses prières demandent tous les jours au ciel un miracle non moins grand que celui que Cyrola veut montrer demain sur la place publique.

— Veut-il, dit Attale, faire chanter sur ton cadavre les prières des morts par les corbeaux de la campagne, comme firent ceux à qui on livra le corps du martyr Lerdat ?

— Il veut, dit Léon, rendre, comme Cyrola, la clarté à un aveugle et la force à un impo-

tent; mais cette clarté est celle de l'esprit, cette force est celle de l'âme.

— La clarté de l'esprit et la force de l'âme, dit l'idiot avec un accent particulier, se dénotent souvent par ces deux qualités du corps.

— Sans doute reprit Baburrus; mais Grégoire ignore si celui pour lequel il implore le ciel a des yeux pour reconnaître ce qu'il a connu, et une main forte pour porter le fardeau qu'on veut lui remettre?

Léon s'arrêta et porta tout autour de lui un regard inquiet et scrutateur; il alla vers l'endroit où était déposé son manteau, et en tira l'objet qui s'y trouvait caché; puis, revenant vers la couche d'Attale, il découvrit sa poitrine d'une main, tandis qu'il lui tendait cet objet de l'autre; puis il ajouta lentement:

— Que celui qui a des yeux reconnaisse, que celui qui a de la force prenne le fardeau.

Attale se leva tout-à-fait, et posant l'index

de la main gauche sur la poitrine du mendiant, et saisissant de la droite l'objet qui lui était présenté, il répondit d'une voix basse, mais résolue :

— Ceci est la blessure qu'a reçu le référendaire Sismond en enlevant le jeune Attale de son lit, et en le défendant contre les assassins de Théudis, une nuit que la ville d'Arles fut envahie par les Francs ; et cela est l'épée d'Amalaric, aïeul d'Attale.

— Et qui suis-je? dit Léon dont la voix vibrait d'espérance.

— Tu es mon serviteur fidèle, dit Attale.

— Et toi ?

— Je suis le roi des Visigots, dit Attale en arrachant son capuce et en laissant flotter sur ses épaules ses longs cheveux blonds qui se déroulèrent comme un drapeau, et en élevant au-dessus de la tête de l'inconnu la lourde épée d'Amalaric.

— Tu es notre roi véritablement, dit Sismond en s'agenouillant devant Attale : Dieu a entendu les prières de son serviteur Grégoire, et le miracle est opéré.

— Le miracle de Grégoire, dit Attale, est comme celui de Cyrola; car Attale a su faire pour l'esprit et l'âme ce que Léon Baburrus a fait pour les yeux et le corps; voilà cinq ans qu'il joue l'idiot et le dormeur, comme Léon doit jouer demain l'aveugle et l'impotent. Et maintenant que viens-tu m'annoncer?

— Les temps sont venus, dit Sismond; tous les peuples de la contrée sont las du gouvernement de Théudis, qui les charge d'impôts pour vivre dans l'oisiveté et le luxe des empereurs de Constantinople dans sa ville de Sarragosse, et qui les abandonne aux attaques de toutes sortes d'ennemis. Voici un mois qu'il a été averti que Théodebert, fils de Théodoric[1],

[1] Nommé Thierry dans quelques histoires.

l'un des rois francs qui occupent le nord des Gaules, vient avec des cavaliers, des hommes de pied et des chariots armés pour dévaster nos campagnes et abattre nos villes, et il est resté au milieu des festins, sans prêter l'oreille aux demandes du peuple. Tous appellent donc un chef pour les mener au combat et les défendre de l'invasion des barbares. Ce chef, c'est toi : si tu veux te lier avec eux, ils s'enchaîneront à toi; si tu veux combattre pour eux, ils mourront pour toi.

— Dis-moi d'abord quels sont les auxiliaires qui se présentent pour ma cause? dit Attale.

— Les premiers et les plus puissans sont les sénateurs visigoths, les autres sont les évêques de la foi catholique; les derniers et les plus nombreux sont les sénateurs romains[1].

[1] On entendait par Romains les Gaulois proprement dits qui, jusqu'à l'invasion des peuples du nord, vivaient sous la

— Et maintenant, dit Attale, que demandent mes frères? que veulent mes évêques? que désirent les tributaires?

— Les chefs de notre nation, dit Sismond, demandent que le roi ne se réserve dans le butin des villes et des camps vaincus qu'une part égale à celle de cent leudes ou fidèles; qu'il ne puisse tuer nul homme libre sans jugement, et qu'il tienne tous les ans régulièrement l'assemblée des chefs pour décider de la guerre, du nombre des combattans et de l'impôt que chacun doit payer. Les évêques veulent que les églises ne puissent être envahies par les soldats, même pour y surprendre les criminels; que les ornemens de l'autel ne puissent être fondus pour servir aux frais de la guerre; que les clercs ne soient point tenus de suivre les armées, et que les terres

domination romaine, ou plutôt tous les habitans des provinces qui faisaient partie de l'empire.

consacrées à la splendeur de la religion et à l'entretien des écoles ne soient frappées d'aucun impôt. Les Romains souhaitent qu'on leur laisse la faculté d'élire leurs consuls et leurs magistrats, et tous exigent la liberté de choisir leurs évêques, sans que le roi puisse leur imposer ceux même qui seraient désignés par le saint pontife.

— Cela étant, dit Attale, je suis l'homme de ces hommes, le roi de ces peuples; car je veux être le frère des guerriers, le fils des évêques et le père des vaincus. Ont-ils convenu des gages de notre alliance? que me demandent-ils?

— Les chefs demandent ta parole, les évêques ton serment, les Romains ton union avec une fille de leur nation.

— Je donnerai ma parole sur ma francisque, je jurerai sur les saints évangiles, mais je ne mêlerai pas mon sang à celui des esclaves,

dit Attale vivement et en devenant rouge jusqu'au blanc des yeux.

Léon sourit, et après un moment de silence, il reprit :

— Attale, ne t'emporte pas ainsi; on laissera à ton choix telle liberté que tu désireras; et puisque ton œil reconnaît si bien ce qu'il n'a vu qu'une fois, peut-être s'arrêtera-t-il avec joie sur le visage qu'il a si souvent regardé.

Attale devint plus rouge qu'une cerise, et son œil de lion se baissa devant l'œil de serpent de Léon Baburrus; puis il ajouta :

— Je sais que Papilia est une fille romaine; mais ce serait mal commencer mon règne que de l'enlever par la force, et toi, qui connais si bien les hommes et les choses, tu n'ignores pas que je ne l'obtiendrai jamais de Priscus, son père; cet homme est dévoué corps et âme à Théudis; sous un faux semblant catholi-

que, il est un des soutiens de l'hérésie d'Arius. C'est un homme fécond en ruses et en mensonges, à la foi duquel il est impossible de se livrer.

— Aussi n'est-ce point sa foi que nous avons invoquée, mais celle de Déteurie, son épouse; et comme il est, ainsi que tu le dis, un homme de ruses et de mensonges, c'est par le mensonge et la ruse que nous obtiendrons de lui sa fille Papilia.

— Me diras-tu cette ruse?

— Le jour vient, répondit Sismond, et je n'aurais pas le temps de te l'expliquer. Prends ces bracelets d'or, ce collier d'or, attache-les à tes poignets et à ton cou. Ceins ton épée, laisse flotter tes cheveux et viens ainsi demain sur la place publique. Lorsque Priscus passera pour se rendre dans le basilique où doit prêcher Grégoire, approche-toi de lui, et après l'avoir humblement salué, parle-lui

avec douceur et demande-lui sa fille. Qu'il t'accepte ou non, qu'il te refuse avec colère ou avec politesse, ne t'emporte pas et ne laisse rien voir sur ton visage de ce qu'il t'aura répondu. Fais seulement en sorte d'être remarqué sous ton nouveau costume par un grand nombre d'habitans. Je te rejoindrai après la messe à la porte du pont, et t'expliquerai ce qui nous restera à faire. Cache tous ces objets, jusqu'à l'heure où Cyrola sera sorti de son palais, et tâche d'être avant lui sur la place publique. Adieu.

Les deux Visigots se serrèrent les deux mains en signe d'alliance, et Sismond s'échappa par les portes étroites qui menaient hors du palais.

III.

Le lendemain venu, c'était un dimanche, une grande affluence de peuple encombrait les rues de la ville, se rendant aux diverses églises pour y entendre prêcher les deux évêques, chacun se dirigeant vers celle où l'appelait sa croyance et ses affections; tous dans cet esprit commun à l'homme de tous les siècles d'aller chercher des discours pour soutenir sa croyance plutôt que des raisons pour l'éclairer; les sénateurs romains traversant la foule dans leurs litières, les Visigoths arrivant sur leurs chevaux portant leurs armes qu'ils ne quit-

taient jamais, plus semblables à des guerriers qui vont combattre qu'à des chrétiens qui vont prier.

Tout-à-coup il se fit un grand mouvement à l'entrée de la place où était située l'église des hérétiques qu'on était obligé de traverser pour se rendre à l'église catholique, située dans le faubourg. Ce mouvement était excité pour un vaste chariot appelé *basterne* et traîné par deux bœufs. Sur ce chariot étaient assises deux femmes vêtues de la tunique romaine de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de pourpre dont le nœud pendait jusqu'à leurs pieds chaussés d'un cothurne plein, tel que ceux des Grecs de Constantinople, et portant sur l'épaule la chlamyde d'un bleu azuré. Toutes deux avaient le visage découvert, ce qui faisait voir que l'une d'elles était belle comme Junon, et l'autre comme Psyché.

Quelques Romains, de ceux qui n'avaient pas encore courbé leur front sous l'eau du baptême, et les apostats qui l'en avaient essuyée pour retourner aux faux dieux se servaient de cette comparaison; mais les chrétiens disaient que l'une était belle comme Judith et l'autre comme Rachel. Ces deux femmes étaient Déteurie et sa fille Papilia.

A côté de leur chariot s'avançait sur un cheval magnifique par sa prestance, et par la richesse des ornemens qui le couvraient, le sénateur Crispus. Mais le peuple avait trop la coutume de le voir marcher avec cette pompe pour marquer un si grand étonnement de sa venue, si quelque chose d'extraordinaire n'eût attiré son attention. Ce qui appelait ainsi les regards de la multitude, c'était un jeune homme dont les blonds cheveux flottaient sur ses épaules et qui s'entretenait avec le sénateur; celui-ci lui répondait d'un air embar-

rassé. Quelques-uns ne le reconnaissant pas demandaient quel était cet étranger qui portait la chevelure des rois ; ils demandaient quel prince était arrivé dans la ville. D'autres, qui avaient quelquefois vu Attale à l'église parmi les serviteurs de Cyrola, sans savoir qui il était, étaient encore plus surpris de son audace. Un long murmure accompagnait la marche du char et des cavaliers. Déteurie et sa fille considéraient le jeune Visigoth avec une grande attention ; celle de la mère laissait percer une surprise soupçonneuse, celle de sa fille un étonnement joyeux.

Déjà quelques passans s'attroupaient et se communiquaient leurs soupçons, lorsque l'attention générale fut détournée par un nouveau cortége et par des cris aigus partis de la porte de l'église. C'était d'un côté l'évêque Cyrola qui s'avançait suivi d'une foule de peuple et précédé par son camérier, qui lui ouvrait pas-

sage avec une longue baguette, de l'autre c'était un mendiant qui, assis sur une pierre, implorait la pitié des passans, disant qu'il était aveugle. C'est Léon Baburrus, disent quelques voix; depuis un an qu'il a quitté la ville, le ciel l'a encore frappé d'une nouvelle infirmité; il faut que cet homme ait commis un grand crime. Attale crut reconnaitre Sismond qui se couvrait le visage de ses mains; il arrêta son cheval ainsi que le sénateur pour voir ce qui allait se passer, car la foule venait de faire un grand cercle autour de l'évêque et du mendiant. Un silence profond s'établit en même temps dans ce cercle, et l'on put entendre le camérier qui disait au mendiant :

— Que demandes-tu, misérable, et pourquoi pousses-tu des cris qui troublent toute la ville. Puis il le menaça de son bâton; mais le pauvre ne vit point ce mouvement et n'en parut point ému.

— Je demande, répondit le misérable, qu'un saint homme appelle sur moi les bénédictions du ciel, pour me délivrer de la cécité qui pèse sur mes yeux, et des douleurs cruelles qui tourmentent mon corps et m'empêchent de marcher.

— Hélas, fit Hispidus en levant un regard hypocrite vers le ciel, il n'y a qu'un homme en cette ville dont les pieuses intercessions puissent obtenir ce miracle du Seigneur. Mais il ne croit jamais avoir assez macéré son corps et flagellé ses sens pour adresser pour vous cette prière au Seigneur.

— Qui que vous soyiez, dit le mendiant, implorez-le pour moi, qu'il se laisse attendrir aux vœux d'un malheureux, car il y a sept nuit écoulées j'ai eu un rêve qui m'a annoncé la fin de mes tourmens. Un ange s'est montré à moi dans une nue éclatante, il a pris la parole et m'a dit : « Va dans la ville de Béziers,

et là tu trouveras un saint homme dont la prière te délivrera de tes maux. Celui qui te rendra la vue est celui dont le peuple doit suivre la parole comme prêchant le vrai Dieu, et l'homme qui le premier frappera ta vue lorsque tu l'auras recouvrée est celui qui sauvera le peuple visigoth de la fureur des Francs et de la colère de Théodebert.

Après ces mots, le camérier se mettant à genoux devant Cyrola, lui dit :

— C'est à toi qu'est réservé ce grand miracle, ô seigneur! accomplis-le; écoute les lamentations de ce méisérable, et vois tout ce peuple à genoux qui t'implore.

En effet, un grand nombre de ceux qui étaient présens s'étaient mis à genoux, et joignaient leurs prières à celles d'Hispidus. L'évêque hérétique, feignant alors d'être saisi d'un mouvement de sainte inspiration, leva les mains vers le ciel en remuant les lèvres

comme s'il était en oraison ; puis il imposa les mains sur la tête du mendiant, lui traça le signe de la croix sur le front avec de l'huile bénite, et lui dit à haute voix : « Lève-toi et marche, ouvre les yeux et regarde. » Mais le mendiant, au lieu de sentir le bienfait de cette prière, se mit à rouler les yeux d'une manière plus effrayante et se roula par terre en poussant des cris plus aigus.

— Oh ! s'écriait-il, cet homme m'a cautérisé le front avec un fer rouge ; mes yeux brûlent comme des charbons ; c'est l'esprit de l'enfer qui m'a touché. Je suis aveugle..... je le suis.

Le peuple demeura interdit, et Cyrola, pâle de colère, jeta un regard terrible sur Hispidus.

Cependant le mendiant continuait ses contorsion, et Attale devinant la ruse de Sismond, se prit à rire à haute voix. Quelques-

uns de ceux qui étaient dans la vraie foi l'imitèrent et se moquèrent de l'évêque, tandis que ses partisans confondus n'osaient rien dire en sa faveur. Tandis que ces choses se passaient d'un côté de la place, un groupe d'hommes et de femmes la traversait dans un autre sens, accompagnant un vieillard vénérable. Ils étaient recueillis et semblaient vouloir éviter la foule toute concentrée autour d'un mendiant, lorsque celui-ci se mit à crier avec une voix sonore et une joie soudaine, et en désignant du doigt le vieillard qui passait :

— Oh ! portez-moi de ce côté; il me semble qu'il s'en élève un air pur qui rafraîchit mon front et caresse mes yeux.

Et en disant ces mots, il rampait du côté où se trouvait l'évêque Grégoire, car c'était lui qui à ce moment se rendait à son église. Quelques hommes, émus de ce spectacle, s'emparèrent du mendiant et le portèrent vers le

saint évêque. Le peuple les suivit en foule, laissant Cyrola et son camérier confondus et n'osant déclarer la fourberie de Baburrus. Cependant, à mesure que le mendiant s'approchait de Grégoire, ses cris se calmaient et les souffrances semblaient diminuer. Enfin il fut déposé aux pieds du vertueux évêque, et celui-ci ayant demandé ce que voulait ce malheureux, un homme de la foule lui expliqua ce qui venait de se passer, et lui demanda ses prières pour rendre la vue au pauvre aveugle; mais Grégoire l'ayant considéré un moment se recula de lui, élevant la voix, il dit :

— Peuple, cet homme est un imposteur! Hier matin, il s'est présenté à ma demeure et m'a demandé l'aumône avec contrition; mais hier ses yeux étaient clairvoyans, et son corps n'était pas ainsi tourmenté.

— Hélas! hélas! s'écria Baburrus, ceci est la vérité; mais j'ai voulu tenter le Seigneur,

et le Seigneur m'a puni. L'évêque Cycola m'a donné une forte somme d'argent pour contrefaire l'aveugle sur son passage et paraître ensuite guéri aux yeux de tous par la puissance de sa prière; mais à peine m'a-t-il touché, que véritablement mes yeux ont été privés de la lumière, et que mes membres se sont raccourcis. Grace! grace! je sens tout le feu de l'enfer dans mes veines.

— Cet homme calomnie Cyrola, s'écria une voix entre ses partisans; qu'on le dépouille et qu'on le fouette.

— Hélas! s'écria Léon, ce que je dis est la vérité, et voici le plus puissant témoignage que j'en puisse donner, car voici les vingt pièces d'or et le bracelet que j'ai reçu pour cette fraude.

— Ce bracelet est véritablement à l'évêque Cyrola, ajouta une autre voix; c'est un imposteur, il faut le chasser, et maudit soit celui

qui a été son instrument dans ses fraudes impies.

Un grand nombre de cris répondirent à ces paroles, et beaucoup répétèrent sur la tête de Baburrus : « Malédiction ! malédiction ! malédiction ! »

— Ne maudissons point, s'écria Grégoire ; car Dieu choisit souvent les plus humbles ou les plus coupables pour la confusion des ennemis de sa foi et le triomphe des vrais chrétiens. Cet homme n'a-t-il pas déjà servi à montrer l'iniquité de l'hérésie ?

— Et il servira à montrer la justice de ta parole, si tu veux étendre sur lui tes mains et ta prière, dit Attale avec un accent inspiré.

— Obéis à celui qui vient de parler, s'écria Baburrus en tombant à genoux ; car cet homme est ton César, et Dieu t'a ordonné de lui rendre ce qui lui était dû.

A ces mots, Grégoire resta stupéfait, car il ne se doutait point de la ruse de Sismond, et il crut véritablement que le mendiant était inspiré de Dieu, en désignant ainsi Attale dont le sort était ignoré de tout le monde; il leva donc ses mains sur Baburrus, et prononça les paroles suivantes :

— Les forces ne manquent pas à celui qui veut marcher dans la voie du Seigneur, et les ténèbres s'écartent des yeux qui aspirent les lumières de la foi.

A peine avait-il dit ces mots, que le mendiant se releva droit comme un homme leste et vigoureux. La foule surprise laissa échapper un long murmure d'étonnement et d'admiration. Cependant Léon tourna autour de lui un regard d'abord incertain, mais joyeux ; puis, ayant rencontré le visage d'Attale, il courut vers lui, et se prosternant à ses genoux, il s'écria :

— O roi, je te rends grace de l'ordre que tu as donné à ce saint évêque.

— Que fais-tu? cria une voix, et pourquoi appelles-tu cet homme roi?

— Parce que c'est Attale, fils d'Alboin et petit-fils d'Amalaric.

— Attale! s'écria le peuple; est-ce là Attale l'idiot et l'insensé?

— C'est Attale, l'homme fort et sensé, dit Attale lui-même; l'homme fort qui tirera pour vous défendre l'épée victorieuse d'Amalaric! Et il brandit fièrement la lourde épée de son père. L'homme sensé, reprit-il, qui vous avertit que, si vous vous confiez à la foi du tyran Théudis pour vous défendre, vos villes seront bientôt en proie aux Francs du prince Théodebert, fils de Théodoric, votre ennemi.

De grandes acclamations répondirent à ces mots; et Grégoire s'étant approché d'Attale le considéra un moment, et dit :

— Oui, tu es Attale, le fils de Babyla, ma sœur; tu es le vrai roi des Visigoths, comme Jésus-Christ est leur vrai Dieu.

Ces paroles, après le miracle qui venait de se passer, touchèrent le peuple d'une lumière soudaine sur ses devoirs; il poussa de grands cris de joie, et élevant Grégoire et Attale dans ses bras, il les porta dans l'église catholique, en répandant sur eux ses bénédictions.

Dans ce tumulte, le mendiant Baburrus avait disparu, et Cyrola était resté seul dans son église avec son camérier Hispidus. Après le service divin, Crispus se rendit secrètement dans le palais de Cyrola, et l'ayant averti de ce qui se passait, il l'expédia vers Théudis pour que ce mauvais roi accourût et vînt s'opposer à l'élection d'Attale. Pendant ce temps, celui-ci ayant pleine confiance dans les avis de Léon Baburrus ou plutôt de Sismond, qui déjà l'avait si habillement servi, se rendit à la porte du

pont. Depuis long-temps il y cherchait des yeux le mendiant déguenillé qu'il avait vu le matin sur la place, lorsqu'un guerrier, de cet âge mûr qui garde la vigueur de la jeunesse, s'approcha de lui et dit :

— La fidélité à tenir sa parole, et la patience pour attendre l'occasion sont deux vertus qui font les hommes forts. Me voilà, Attale, je viens te chercher.

Le prince eut grand' peine à reconnaître Léon Baburrus dans ce guerrier au visage fier et au port majestueux. Mais enfin, lorsqu'il se fut assuré que s'était lui, il le remercia de son amitié et lui demanda ses conseils. Sismond lui demanda de le suivre, et pendant la route il lui raconta comment il s'était dévoué, depuis dix ans, au rôle infâme qu'il jouait pour entretenir secrètement des relations entre tous les sujets de Théudis qui détestaient sa domination.

— Une seule chose, dit-il, m'épouvantait, c'est qu'on n'eût véritablement abruti ton courage par d'infâmes traitemens; mais ma joie a été grande lorsqu'il a éclaté à l'aspect de cette noble épée. Cependant modères-en les transports dans les assemblées où je vais te conduire. Songe, mon fils, que la plupart de ceux qui vont te jurer obéissance, cherchent plutôt un maître à gouverner qu'un maître qui les gouverne. Promets beaucoup à tout le monde; promets surtout aux évêques : le temps nous dira ce qu'il faut tenir.

Attale écouta ces conseils avec attention et se demanda si Sismond n'était pas le premier de ces ambitieux subalternes qui voulaient s'emparer de lui et se servir de sa personne pour régner sous son nom. Il se résolut donc à être prudent; car l'astuce était de toutes les ressources de l'esprit celle qui était la plus commune chez les Visigoths. Bientôt, en effet,

ils arrivèrent dans une assemblée où se trouvaient réunis les principaux d'entre les Visigoths, les Romains et le Suèves. Chacun parut charmé de la soumission d'Attale, et se croyant assuré de le dominer, lui jura obéissance. Dès qu'ils eurent quitté cette assemblée, ils se rendirent chez Déteurie, dont le mari était alors chez Cyrola, et voici ce que Sismond dit à Attale pendant qu'ils gagnaient sa maison :

— Tu as honnêtement joué ton rôle devant tous ces hommes assemblés. Mais tu vas avoir affaire à une femme dont l'œil est plus pénétrant que celui du basilic, et dont le soupçon, comme le bâton du montagnard, sonde le terrain où elle marche à chaque pas qu'elle fait.

— Déteurie a-t-elle aussi l'espérance de régner sur moi, reprit Attale, et pour me servir de ton image, serais-je en sa main le bâton vivant du commandement, avec lequel elle mesure mes populations.

— C'est plus qu'une espérance chez Déteurie, dit Sismond; c'est un projet long-temps médité, et toutes mes ruses n'eussent abouti à rien, si elle n'avait su le secret de ton existence, et cru à l'imbécilité dont tu as aveuglé la surveillance de tes ennemis. C'est elle qui a entraîné tous les Romains dans ta cause; c'est elle qui m'a inspiré la fourberie, qui m'a introduit près de toi, et qui en a rendu le vénérable Grégoire complice à son insu.

— Ainsi, dit Attale en riant, il croit avoir sincèrement opéré un miracle?

— Il le croit, dit Sismond, et le peuple aussi, voilà ce qui est important. Quant à Déteurie, enveloppe-toi d'un triple rempart de sottise et de déraison, si tu ne veux que ses yeux percent jusqu'à ton cœur. Cette femme est Romaine, et le récit de la puissance d'Agrippine, d'Eudoxie, et surtout de Théodora, ces impératrices souveraines, a enivré son esprit

et corrompu son cœur ; malheureusement elle est mariée, sans cela elle aurait pris pour époux, afin de le gouverner, celui dont elle veut faire son gendre dans le même but. Or donc, cache-toi bien, car tu es au moment le plus difficile de ton rôle.

En parlant ainsi, ils arrivèrent jusque dans la demeure de la belle matrone, et furent introduits par un esclave jusque dans son oratoire. Papilia était assise à côté de sa mère ; toutes deux étaient parées des plus riches vêtemens. La jeune fille, honteuse et confuse, paraissait avoir répandu des larmes. Attale entra en se balançant gauchement, et Déteurie attacha sur lui un regard perçant. Attale supporta un moment ce regard avec impassibilité ; puis il se mit à rire grotesquement. Ensuite il dit :

— Femme, sont-ce mes joyaux qui te plaisent ? si tu veux, je te les donnerai ; car ce

collier m'étrangle et ces bracelets me serrent les poignets; je te donnerai aussi mon épée, car elle est lourde et me pèse beaucoup.

— Cependant, dit Déteurie, ce matin, sur la place publique, elle paraissait une plume dans tes mains.

— Oh! dit Attale niaisement, je faisais ce que m'avait conseillé cet homme; car je suis fort quand je veux, et je lutterais contre un bœuf; mais j'aime mieux dormir et chanter, comme je l'ai appris depuis mon enfance.

— Ce n'est pas cela que voulaient dire tes paroles, reprit Déteurie, lorsque tu as parlé au peuple ce matin?

— Je répétais ce que m'a enseigné cet homme, et il me semble que j'ai bien répété, quoiqu'il n'ait passé qu'une nuit à m'apprendre ce que je devais dire.

Sismond haussa les épaules comme un

homme mécontent, et Déteurie sourit presque avec confiance.

— Me trouves-tu beau, dit Attale, et veux-tu mes joyaux pour nous fiancer?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut les offrir, répondit Déteurie, mais à Papilia, ma fille, que voici.

La vierge devint rouge comme une fraise mûre, et Attale, la regardant d'un air niais, se prit à secouer la tête d'un air chagrin, et répondit:

— C'est que je t'aime mieux que cette fille; tu es bien plus belle, et ta robe d'azur est parsemée d'or, tandis que la sienne est toute simple.

Papilia devint triste à ces paroles, et des larmes lui vinrent aux yeux. Alors Sismond, feignant de se montrer mécontent d'Attale, lui dit avec colère:

— Allons, donne tes joyaux à cette jeune fille et obéis à la dame Déteurie.

— Je veux bien, dit Attale en détachant ses bracelets d'un air soumis et comme un enfant qui a peur; mais tu me donneras ce beau cheval que tu m'as promis?

Puis il déposa ses ornemens d'or sur les genoux de Papilia, qui ne les toucha pas, et qui, les yeux baissés, dévorait silencieusement sa honte et sa confusion.

Déteurie ne put s'empêcher de rire, et Attale, la regardant et se prenant à rire aussi, lui dit:

— A la bonne heure, toi, tu es joyeuse et tu as des dents qui brillent comme celles d'un jeune chien.

Sismond parut désolé. Déteurie prit un air de confiance. Peut-être une pensée plus coupable que celle de l'ambition traversa-t-elle son esprit; car elle savait bien qu'il était dit dans l'histoire d'Agrippine que cette impératrice n'était pas fâchée de paraître belle à Né-

ron, et après tout elle pouvait se dire qu'Attale n'étant que son gendre, l'inceste serait moins horrible. Papilia, par un mouvement involontaire, fit tomber de ses genoux les joyaux qui s'y trouvaient. Attale se mit à faire la moue, et dit assez brutalement :

— Ah ! que cette fille est gauche !

— Vraiment, dit Sismond, je ne le croyais pas abruti à ce point ! il faut qu'on ait mêlé quelque boisson maudite à ses alimens ; il m'avait d'abord paru capable d'intelligence.

— C'est ce que nous verrons, dit Déteurie. Ramassez ces joyaux, Sismond, et suivez-moi ; j'ai besoin de votre aide pour les cacher dans le trésor de mon époux. Papilia, ma fille, n'oubliera pas les ordres que je lui ai donnés.

Sismond et Déteurie sortirent ensemble, et Papilia et Attale demeurèrent seuls. Papilia tenait les yeux baissés et Attale les regardait en silence ; enfin Papilia, essayant de remplir

les ordres de sa mère, lui adressa la parole; elle leva les yeux sur Attale et rencontra les siens, où brillait une singulière joie. Elle parut surprise et presque épouvantée, et lui dit:

— Pourquoi me regardes-tu ainsi?

Le regard d'Attale devint incertain; il le promena tout autour de lui d'un air soupçonneux; puis, s'approchant de Papilia rapidement, il lui dit à voix basse:

— Papilia, m'aimes-tu?

La jeune fille se recula avec épouvante, et considéra Attale à son tour avec inquiétude; elle se sentit rougir sous le regard de feu du jeune homme, et lui répondit comme pour sonder l'intelligence qu'elle croyait deviner dans son air:

— Si tu me trouvais belle, m'aimerais-tu?

— Est-ce que la beauté d'un homme est sur son visage? dit Attale; je pourrais t'aimer,

parce que tu es belle, et tu pourrais me haïr, quoiqu'on m'ait dit que j'étais beau.

— Quelle est donc la beauté d'un homme, selon toi ? dit Papilia de plus en plus surprise.

— Sa beauté est dans son courage et dans son adresse, dit Attale; veux-tu que je terrasse un taureau furieux de mes mains : je le puis et je l'oserai.

— Pourquoi, dit Papilia, as-tu pris la parole d'un idiot en parlant à ma mère?

— Parce que ta mère, dit Attale, veut un gendre qu'elle puisse mener comme un esclave.

— Et tu as su la tromper : cela est plus habile que de renverser un taureau ; tu as dompté la lionne.

— Et c'est toi qui m'as dompté, car je t'aime, Papilia; m'aimes-tu ?

La jeune fille allait répondre, lorsque Déceurie rentra. Ellé remarqua le trouble des

deux jeunes gens; mais Papilia, se levant aussitôt, courut vers elle, et se jetant à ses pieds, elle lui dit :

— O ma mère, ma mère, ne me livrez pas à cet homme ! il est plus insensé que vous ne croyez : son esprit est pire que celui d'une mule; j'ai fait ce que vous m'avez dit; je lui ai dit des choses flatteuses, et il m'a répondu comme un idiot..... O ma mère, ma mère, ayez pitié de moi !

Ainsi la jeune fille, se mettant de moitié dans la ruse d'Attale, lui fit un plus sincère aveu de son amour, que si elle le lui avait juré avec de grands sermens. Déteurie, trompée comme elle méritait de l'être, releva sa fille avec sévérité, et dit à Attale :

— Ne crains rien, jeune homme, elle sera ton épouse.

Sismond et Attale se retirèrent : mais celui-ci ne dit pas à son compagnon ce qu'il avait

dit à la jeune fille, car Attale, comme tous ceux de sa nation, savait garder le secret sur ses desseins et sur ses actions. Ils allèrent ensemble passer la nuit chez l'évêque Grégoire, qui, en revoyant Sismond, crut le rencontrer pour la première fois depuis dix ans, ne se doutant nullement que ce fût lui qui était le mendiant Leon Baburrus.

Le jour venu, Sismond et Attale, qui étaient convenus de ce qu'il fallait faire, se rendirent au sénat, composé d'évêques, de Romains et de Visigoths. L'ayant trouvé rassemblé dans une grande salle sous la présidence de Crispus, il prit un air soumis et parla en ces termes :

— Seigneurs, je viens demander justice du sénateur Crispus qui, après m'avoir accordé sa fille en mariage, me la refuse aujourd'hui.

Crispus fut très-étonné, mais il répondit sur-le-champ :

— Cet homme profère d'étranges mensonges, sénateurs; hier, il m'a abordé sur la place publique, il m'a demandé ma fille, et je la lui ai refusée.

— Alors, dit Attale, pourquoi as-tu reçu les arrhes que je t'ai données selon la loi des Visigoths? Pourquoi les as-tu emportées en ta demeure, si ce n'est pour marquer que j'étais le fiancé de ta fille?

— Sénateurs, dit Crispus, je n'ai rien reçu de cet homme et je ne le connais pas. Il se dit Attale, fils d'Alboin; c'est un mensonge comme les autres : je vais ordonner qu'il soit saisi et mis dans une étroite prison.

— Je suis Attale, fils d'Alboin, dit le jeune homme; cela est vrai, et ce qui est encore vrai, c'est que tu as en ta possession les présens que je t'ai faits pour acheter ta fille.

— Sur la Vierge, voilà une grande impu-

dence, sénateurs, et je ne sais que répondre, tant j'en suis anéanti !

— Tu peux, dit un des sénateurs, nous montrer que cet homme a menti en nous ouvrant ton trésor, et en nous faisant voir que les présens n'y sont point.

— J'y consens volontiers, dit Crispus, et pour mieux prouver ce que j'avance, je permets à quelques-uns d'entre vous de se rendre dans ma maison et de la visiter exactement, pendant que nous attendrons ici.

Quatre sénateurs choisis sortirent alors de la maison où le sénat était réuni. Pendant ce temps, Sismond parcourait les rues et excitait le peuple qui s'assemblait en foule autour de la demeure des sénateurs. Bientôt ceux qu'on avait envoyés rentrèrent portant une cassette de fer, fermée de plusieurs serrures. Ils racontèrent qu'ils avaient visité toute la maison, et qu'ils n'avaient rien découvert, mais que, dans

un amas de paille, ils avaient trouvé cette cassette et l'avaient apportée. Crispus se troubla à cet aspect, non pas à cause qu'il craignît qu'on y trouvât les présens d'Attale, mais parce que c'était dans ce coffre qu'il cachait ses richesses, et qu'il craignait de voir mettre au jour ce qu'il avait amassé par les injustices. Mais les sénateurs n'en jugèrent pas ainsi; ils demandèrent à Crispus de leur donner la clé de ce coffre qui ne le quittait jamais.

— Sénateurs, dit Crispus, chaque famille a des secrets qu'elle veut garder en son sein, et ce coffre renferme telles choses qu'il me serait pénible de montrer aux yeux de tous. Mais la preuve que vous me demandez peut s'accorder avec le secret que j'exige. Je vais remettre la clé à ce jeune homme, et s'il trouve dans cette cassette les présens qu'il dit m'avoir faits, je lui donne ma fille.

Cet arrangement parut convenable, et la clé

fut remise à Attale. A peine avait-il ouvert la boîte, qu'il s'en échappa plusieurs joyaux, et parmi ces joyaux les bracelets et le collier qu'il portait la veille; il les prit, et les montrant au sénat, il s'écria :

— N'y a-t-il aucun de vous qui m'ait vu hier avec ces bracelets et ce collier?

Beaucoup de voix répondirent affirmativement, et Crispus, surpris et couvert de honte, ne sut que répondre. Ce premier mouvement passé, Crispus, convaincu de mensonge, fut considéré comme un homme qui voulait retenir le bien d'autrui, et les sénateurs ayant ordonné que la cassette fût vidée, on y trouva beaucoup de joyaux appartenant aux plus considérables de la ville, qui avaient ainsi acheté la justice qu'il rendait au nom du roi Théudis. A cet aspect, de violens murmures éclatèrent contre Crispus, et quelques voix s'étant élevées contre lui, il fut banni du sénat et de la

ville; et c'est en ceci que se montre la justice de Dieu qui atteint le coupable par les voies les plus détournées. Cet homme fut puni des crimes qu'il avait commis pour un crime qu'il n'avait point fait. Après cela, le sénat jugea que Papilia devait être l'épouse d'Attale.

Sismond, ayant appris ce qui s'était passé, mit le peuple en rumeur; il lui fit pousser des cris pour demander qu'Attale fût roi. Les chefs et les évêques visigoths ayant reçu sa promesse la veille de faire ce qu'ils voulaient, et les Romains voyant qu'il accomplissait leurs désirs en épousant une fille de leur nation, joignirent leurs acclamations à celles du peuple, et Attale fut proclamé roi des Visigoths. Déteurie ne fut pas la plus joyeuse de cette nouvelle, et bien qu'elle se réjouît tout haut, tandis que Papilia feignait de pleurer, sa fille ne se sentait pas de joie d'être enfin l'épouse d'un jeune homme dont elle avait souvent admiré la

beauté, dont elle avait appris le courage, et qui lui donnait le nom de reine.

Mais bientôt tout changea de face; la jeune fille devint fière et librement heureuse, et Déteurie, ainsi que les évêques et les sénateurs, montrèrent leur tristesse, car Attale se montra alors ce qu'il était, un roi juste et ferme, un homme sage et résolu. Il refusa à Déteurie l'exil et la mort de ses ennemis, et força les grands et évêques à être justes envers le peuple.

Sur ces entrefaites, Théodebert, fils de Théodoric, roi de Metz, s'avançait en armes du côté d'Arles, et Théudis, averti par Cyrola et Crispus qui s'était retiré près de lui, venait d'Espagne avec une puissante troupe. Ces deux ennemis n'étonnèrent pas le courage d'Attale; il fit des préparatifs de guerre, entoura la ville de remparts solides et de fossés profonds, arma les chariots de guerre et rassembla une multitude d'hommes armés. Plusieurs mois

se passèrent ainsi. Déteurie avait cependant caché sa colère sous une feinte tendresse, et lorsque les ennemis d'Attale furent en campagne, elle lui dit :

—Va, Attale, va combattre le tyran Théudis, pendant que Sismond restera dans la ville pour la défendre contre le barbare Théodebert ; la prudence de ce vieux guerrier suffira pour résister à l'effort de ce jeune lion derrière nos murs épais. Mais il ne faut pas moins que ta valeur pour combattre et vaincre le terrible Théudis.

Attale n'avait point besoin d'un pareil avis pour désirer combattre celui qui lui avait ravi le trône, et dès le lendemain il partit avec une armée puissante en hommes et en chevaux, et marcha intrépidement jusqu'aux Pyrénées à la rencontre de Théudis. A peine fut-il parti que Déteurie médita de se venger. Elle avait appris que Théodebert était un homme brave,

mais épris des plaisirs, et que les femmes avaient pour lui un grand attrait. Elle attendit impatiemment qu'il fût arrivé aux portes de Béziers, et pour donner plus de confiance en elle aux habitans, elle présida aux préparatifs de défense, et même, la première fois que les soldats de Théodebert tentèrent un assaut, elle se mit à la tête des troupes portant une épée et un javelot, et repoussa l'attaque avec le courage d'un homme. Le peuple la voyant ainsi combattre s'écriait :

— Cette femme est digne d'être la mère du roi Attale.

Mais le peuple était loin de se douter par quel calcul perfide cette femme avait montré ce courage. En effet, un soir que tout dormait dans la ville et dans le camp, Déteurie sortit de Béziers par une porte dont elle avait les clés ; parée d'habits somptueux, plus belle qu'elle n'avait jamais été, elle se rendit voilée au camp

de Théodebert, et se fit conduire dans sa tente. Celui-ci était parmi ses officiers, s'entretenant de la résistance de la ville et de la valeur d'une femme qui commandait les troupes. Dès que Déteurie fut en sa présence, il lui demanda ce qu'elle voulait; mais elle refusa de répondre devant un si grand nombre de témoins. Théodebert fit éloigner tout le monde. Alors Déteurie, demeurée seule avec lui, se dévoila et se montra dans toute sa beauté. Théodebert en fut ébloui, mais il fut bien plus séduit encore par les paroles de cette femme astucieuse que par les agrémens de sa personne, car elle lui dit:

— Je suis Déteurie, la belle-mère du roi de ces contrées. J'ai combattu contre toi que je croyais un barbare; mais lorsque je t'ai vu à l'assaut de nos murailles si vaillant et si beau, j'ai senti mon courage s'abattre et mes yeux se troubler. Il n'est point douteux que tu n'em-

portes la ville par ta valeur, et que tes soldats n'égorgent ses habitans. Je suis donc venue vers toi pour te prier et te dire que je suis prête à te livrer la ville, à condition que tu respecteras ses habitans, et alors je te livrerai la seule personne sur laquelle je te prie de jeter toute ta colère.

— Quelle est cette personne? dit Théodebert.

— C'est moi, dit Déteurie en mettant un genou à terre et en courbant son beau front sur le sol.

Théodebert ne savait ce qu'il devait le plus admirer du courage, du dévoûment ou de la beauté de cette femme, et quelques heures n'étaient pas écoulées qu'ivre d'amour dans ses bras, il lui disait :

— Tu mérites mieux que le destin ne t'a donné, ô Déteurie; tu seras épouse d'un roi, au lieu d'en être la belle-mère, car mon père

touche à ses derniers jours, et tu régneras sur la grande et fière race des Francs, au lieu d'obéir au tyran des lâches visigoths.

Le lendemain, la trahison introduisit les Francs de Théodebert dans la ville de Béziers, et ce roi, plus obéissant qu'Attale, livra à Déteurie ceux de ses ennemis que son gendre lui avait refusé. Elle ne put atteindre Sismond qui, grâce à son art dans les déguisemens, parvint à s'échapper de la ville pour se rendre vers Attale. Pendant le peu de temps qu'il mit pour atteindre l'armée triomphante de son roi, Déteurie établit si bien son empire sur Théodebert, que l'un et l'autre, au mépris des engagemens les plus saints, s'unirent en mariage. En effet, si Déteurie était mariée, Théodebert était fiancé avec Wingarde, fille du roi des Lombards. Dès ce moment, la tyrannie la plus odieuse régna sur les Visigoths, et les Francs les traitèrent comme des esclaves. Dé-

teurie, abandonnant même ceux de sa nation, condamna à la servitude les principaux d'entre les Romains, et bientôt il ne manqua plus rien au triomphe de cette femme, car Théodoric étant mort, son fils Théodebert prit sa place, et donna enfin à Déteurie ce titre de reine qu'il lui avait promis. Cependant, malgré sa soumission aux volontés de sa femme, Théodebert ne voulut jamais consentir à l'exil de sa fille Papilia. Théodebert était un homme qui aimait le plaisir, mais sur lequel les vertus des autres avaient encore quelque empire, et il était touché de la noble douleur et de la pieuse résignation de Papilia, dont il avait détrôné l'époux. Déteurie crut même s'apercevoir que cette pitié devenait plus tendre qu'il ne convenait à un beau-père; alors elle forma un dessein dont elle atteignit perfidement l'exécution. Elle apprit bientôt qu'Attale avait complètement battu le roi Théudis, depuis

plusieurs mois qu'il tenait la campagne contre lui; et elle lui fit dire qu'elle se repentait de ce qu'elle avait fait, et lui offrait de lui rendre la ville de Béziers. Voici quel moyen elle devait employer pour cela :

A un jour convenu, elle ferait sortir par la porte du pont de nombreux chariots attelés de bœufs et de taureaux; lorsqu'ils dépasseraient la porte, il fallait qu'un homme courageux et déterminé se plaçât sur leur passage, vêtu d'une robe pourpre, et excitât la fureur de ces animaux. Il en résulterait sans doute un tumulte auquel se mêleraient probablement les gardes de la porte surpris et désarmés. Pendant ce temps-là, les soldats d'Attale, cachés dans les environs, s'élanceraient sur les Francs ainsi troublés, et se rendraient maîtres de la citadelle du pont. Elle envoya en même temps au roi, son gendre, un manteau de pourpre, ne doutant pas que son courage ne

lui fit lui-même tenter cette aventure. Le jour convenu étant arrivé, Déteurie, qui avait feint d'être malade depuis quelques jours, dit à Théodebert qu'elle voulait aller avec sa fille en pèlerinage à une chapelle située à une lieue de la ville, et où reposaient les os de saint Eugène. Théodebert s'offrit à les accompagner, et dès le matin, le cortége se mit en marche. En tête des chariots marchait une basterne traînée par deux taureaux à peine domptés ; une femme, seule et voilée, était assise sur le char avec le conducteur du chariot ; plusieurs autres suivaient, et enfin venait le char du roi et de la reine, traîné par des chevaux, ce qui était la coutume des Romains, car Théodebert s'affranchissait pour Déteurie des usages des Francs, qui ne soumettaient pas les nobles coursiers à traîner des chars.

Le jour paraissait à peine lorsque le cortége arriva sur le pont, au milieu duquel était la

double tour qui le défendait; mais à peine le premier chariot avait-il dépassé la porte, qu'un homme caché s'élance au devant des taureaux. Cet homme, vêtu de pourpre, épouvante les animaux, qui frappent du pied, mugissent, n'écoutent plus la voix du conducteur, et se jettent de côté. Mais l'étranger les excite, et leur fureur devient si grande, qu'ils font passer la roue sur le revers du pont. La femme qui était sur le char tombe alors en poussant un grand cri, et les taureaux, reculant avec effroi devant leur ennemi qui s'avance, la foulent aux pieds. A ce mouvement, le trouble se met parmi les chariots qui suivent, et le guerrier qui a excité ce tumulte, dépouillant soudainement son manteau sanglant, tire sa longue épée et court en avant en appelant les siens : mais au moment où il va s'élancer vers la porte où Déteurie et Théodebert sont encore éloignés, une voix plaintive l'arrête, et il

se retourne entendant dire douloureusement :

— Attale, cher Attale !...

Il regarde et reconnaît Papilia, sanglante et brisée sur la terre. Alors il se jette vers elle et remplit l'air de ses gémissemens. Les siens ne voyant pas qu'il continue son attaque, s'arrêtent à l'entrée du pont. Cependant Attale veut relever Papilia et l'entoure de ses bras, lui parlant avec des cris et des larmes; mais elle demeure immobile et retombe à terre. Attale, prosterné à ses côtés, se laisse aller à ses lamentations et ne voit plus rien de ce qui se passe autour de lui ; il pose la tête de Papilia sur son genou, et, le front penché sur elle, il lui parle doucement, mêlant de terribles malédictions contre Déteurie à ses plaintes déchirantes. Pendant ce temps, Théodebert, surpris de ce bruit et de ce trouble, était accouru suivi de Déteurie; il s'informe de ce qui s'est passé, et un soldat le lui raconte en lui montrant le

manteau et la malheureuse Papilia. Alors Déteurie désignant Attale de la main, avant que celui-ci ait pu revenir de sa douleur et se faire reconnaître, cria avec désespoir et colère :

— Théodebert, Théodebert, voilà l'assassin de ma fille !

A ce cri, Attale releva la tête, l'œil enflammé d'une terrible colère ; mais Théodebert, irrité par la mort de Papilia étendue sanglante à ses pieds, s'élance sur Attale, et d'un coup de francisque il lui fend la tête et le jette mort à côté de sa jeune épouse.

Cette histoire, où l'on peut voir combien de perfidie et de cruautés se mêlaient alors dans les actions des hommes, montrera peut-être que ce n'est point dans les peuples barbares que vivent ces fières vertus dont quelques écrivains ont fait honneur aux sociétés naissantes et plongées dans l'ignorance, pour

en déshériter leurs successeurs plus éclairés, disant que le mensonge, la lâcheté et la corruption sont les fruits de la civilisation. Ainsi ce fut par le mensonge, l'adultère et l'assassinat que Déteurie devint reine; et si plus tard elle perdit ce titre, ce fut parce que Léon Baburrus, à qui Attale avait confié les secrets de son attaque sur Béziers, ayant découvert la machination de Déteurie par son résultat, en fit confidence à quelques chefs francs, qui obligèrent Théodebert à répudier cette femme.

UNE BOHÉMIENNE

AU XVe SIÈCLE.

UNE BOHÉMIENNE AU XVe SIÈCLE.

C'était en 1427, dans ce siècle où tous les fléaux semblaient s'abattre avec fureur sur notre malheureuse France; c'était pendant que les Anglais la dévastaient, et que la guerre civile achevait de la ruiner, qu'il arriva à Paris

une sorte de plaie inconnue qui a long-temps rongé nos campagnes, et qu'on a à peine extirpée de notre sol depuis quelques années. C'était à l'époque du Landit, la plus ancienne foire de Paris, et que les chroniques disent avoir été fondée par Dagobert. Elle se tenait dans la plaine qui s'étend entre la Chapelle et Saint-Denis. Là, s'élevait soudainement une ville tout entière, faite de planches et de toile. Elle avait ses rues, ses carrefours, ses fontaines; une population nombreuse et étrangère venait habiter cette citée volante, aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Elle se composait de marchands accourus non-seulement de tous les points de la France, mais encore des extrémités de l'Europe. Ils venaient même de l'Asie, ils venaient de l'Afrique.

C'est une chose qu'il n'est pas inutile de remarquer, comment les relations les plus lointaines de peuple à peuple s'étaient établies,

alors, au moyen du commerce. Au moment où nous écrivons, les rapports suivis, que les gouvernemens tentent de renouer avec l'Égypte et les côtes de l'Afrique, nous semblent un progrès de la civilisation. Au temps dont nous parlons, et surtout bien antérieurement, ces relations étaient fréquentes et habituelles, comme aujourd'hui peuvent être celles de l'Angleterre et du Portugal.

D'une part, l'invasion de tout l'Orient par les Turcs n'avait pas encore apporté d'obstacle aux transactions commerciales, par la dissidence de religion. D'une autre part, la découverte de l'Amérique n'avait pas encore dirigé tous les efforts de l'Europe vers une nouvelle région. On voyait donc à cette époque, dans ces immenses marchés qui s'ouvraient à jours fixes, des négocians que nous serions aujourd'hui fort étonnés de rencontrer dans notre capitale. Ils arrivaient à travers des pays sans

chemins, infestés de brigands. Ils marchaient par compagnies et armés comme des hommes de guerre. Ils entreprenaient des voyages qui étonneraient aujourd'hui nos plus intrépides négocians, malgré nos routes de postes et nos chemins de fer.

Aussi n'était-ce pas une chose extraordinaire que de voir à la foire du Landit des tentes bariolées de toutes couleurs, des marchands coiffés du turban, et, à côté de ces tentes, les chameaux qui avaient apporté leurs marchandises à travers les marais fangeux de nos provinces. Sans doute les croisades n'avaient pas peu contribué à maintenir ces relations; toutefois, à l'époque dont nous parlons, la présence de ces étrangers devenait de plus en plus rare, et ce fut un étonnement général, lorsqu'on vit arriver soudainement au bourg de La Chapelle deux cents individus dont le costume et le visage étaient également étranges.

Ils étaient vêtus de tuniques, portaient de petits bonnets assez semblables à ce que nous appelons des calottes grecques, et des manteaux d'un tissu de cordes de laine attachés sur l'épaule; ils avaient la peau d'une couleur jaune foncé, leurs cheveux étaient noirs et crépus, et à leurs oreilles percées pendaient d'énormes anneaux d'argent.

Ce fut la première apparition en France de cette race d'hommes que nous avons appelés bohémiens, qui ont si long-temps infesté l'Angleterre, qu'on trouve dans les montagnes de l'Espagne, et dont quelques rejetons exploitent encore la crédulité de nos provinces méridionales.

Si l'on en croit un docteur en théologie qui les a visités, c'étaient des habitans de la basse Egypte qui avaient été forcés par les Sarrasins d'abjurer la religion chrétienne. Reconquis une seconde fois par les chrétiens, ils furent

contraints de se rendre à Rome, afin d'y obtenir l'absolution de leur apostasie. Le pape les confessa, et leur donna pour pénitence d'aller sept ans de suite errans par le monde sans jamais coucher dans un lit. Toutefois, pour qu'ils ne mourussent pas de faim, il leur fit expédier des bulles, ordonnant à tous évêques ou archevêques qu'ils rencontreraient dans leur chemin, de leur remettre dix livres tournois à titre d'aumône. Quant au nom de bohémiens, il leur fut donné long-temps après leur apparition, et parce que, disait-on, ils arrivaient de Bohême; car selon les historiens, ils en étaient à la cinquième année de leur pénitence, et ils avaient déjà parcouru presque toute l'Europe. Mais à l'époque où ils parurent, on les appelait *penenciers*, mot qui n'est autre que *pénitenciers*.

Ce qu'on découvre encore de leur histoire, dans les auteurs qui ont parlé de ce peuple,

consiste à nous apprendre qu'après avoir séjourné quelque temps dans le village de La Chapelle, où ils commirent force vols, ils furent excommuniés par l'évêque de Paris et forcés de se retirer.

Quoiqu'ils fussent dans la plus profonde misère, ceux qu'ils appelaient leurs ducs et leurs comtes, voyageaient à cheval, et ils parlaient souvent de leur roi et de leur reine, qui, disaient-ils, étaient morts en chemin. Les femmes disaient la bonne aventure, et il y eut chez elles grande affluence jusqu'à l'excommunication prononcée par l'archevêque, et qui atteignait également ceux qui devinaient l'avenir et ceux qui voulaient l'apprendre.

On trouve même, dans les comptes de la prévôté de Paris, le détail du supplice d'une jeune fille qui avait consulté une bohémienne sur l'heure probable de la mort de son père; et la prédiction s'était trop bien accomplie,

pour qu'on n'eût pas soupçonné que la jeune fille n'y eût aidé.

C'est à peu près tout ce que l'on sait de l'histoire des bohémiens et de leur origine, et certes ces renseignemens sont bien loin d'être suffisans, lorsqu'on pense qu'en peu d'années, des bandes nombreuses de cette espèce de mendians parurent sur tous les points de la France et de l'Angleterre. Toute cette population vagabonde ne pouvait certainement venir de ces deux cents individus qui, après l'excommunication de l'archevêque, disparurent sans qu'on pût suivre leurs traces. Peut-être n'en saurions-nous point davantage si, dernièrement, un jeune savant n'avait découvert parmi des vieux parchemins entassés dans nos bibliothèques, un jugement daté de 1445 et condamnant deux bohémiens et une bohémienne à être brûlés pour fait de sorcellerie, et pour avoir enseigné au nommé *Gilles Mal-*

detour la composition d'un breuvage qui donnait l'apparence de la mort à ceux qui le prenaient. Il semble résulter des faits qui ont provoqué ce jugement, que ces bohémiens étaient tout simplement une colonie de voleurs merveilleusement organisés, ayant des intelligences d'un bout du royaume à l'autre; quant à l'histoire de leur pénitence et de leur conversion au christianisme, c'était une fable qui leur servit à pénétrer en France, et qui les protégea, jusqu'à ce que leurs actes fussent venus dire plus clairement ce qu'ils étaient.

Qu'on nous permette de raconter les faits qui ont donné lieu à ce jugement.

Aux environs de Poitiers, proche le bourg de Lusignan où sont encore les ruines du château des seigneurs de ce nom; dans ce lieu que la crédulité publique désigne encore comme ayant été l'habitation de la fée Mélusine, vivait une bande de bohémiens. Ils s'étaient cachés

au milieu d'une épaisse forêt, et depuis qu'ils y habitaient, on ne parlait plus que d'enfans volés, de bestiaux dérobés et de personnes qui mouraient soudainement comme si elles avaient été frappées par une main invisible. Dans ce bourg demeurait une jeune fille qui portait le nom de Pasquette Launay. Elle était orpheline, et tenait de ses parens la possession d'un champ qui relevait d'une abbaye voisine. Ce peu de bien qu'elle possédait et sa beauté merveilleuse l'avaient rendue l'objet des poursuites de quelques vassaux, de plusieurs gentilshommes, et particulièrement du frère quêteur de l'abbaye, moine fort gros, fort gras, fort réjoui. Cependant Pasquette avait refusé toutes ses propositions amoureuses; et lorsque le moine quêteur, qu'on appelait Barthomé, s'arrêtait dans la maison, qui était située sur la lisière de la forêt, elle ne répondait à ses avances qu'en remplissant sa besace de blé et

de légumes, et en lui parlant toujours de son profond respect pour la sainte mission des serviteurs de Dieu.

Il y avait trop de malice dans le regard de Pasquette pour que Bartholomé pût croire que ce fût par niaiserie qu'elle ne comprenait point ses discours. Cependant, tout en soupçonnant son esprit de plus d'intelligence qu'elle n'en montrait, il n'osait l'accuser, car personne ne pouvait dire que Pasquette écoutât les propos d'aucun des nombreux galans qui l'entouraient.

La passion de Bartholomé, quoique ardente, ne se montrait pas avec trop de violence; il est rare que l'amour ne soit point patient quand la jalousie ne vient pas l'exciter. Cependant, un soir qu'il passait devant la porte fermée de la maison de Pasquette, il crut entendre une voix d'homme; et quoiqu'il ne pût distinguer ce qu'on disait, il jugea que

cette voix était jeune, et que l'accent suppliant qu'elle avait ne pouvait être que celui d'un amant.

La colère qui saisit Bartholomé à cette découverte allait le pousser à frapper à la porte, et peut-être l'eût-il brisée si l'on eût refusé de la lui ouvrir, lorsqu'il vit dans l'ombre deux hommes qui paraissaient l'observer. Soit qu'il craignît de compromettre son caractère semi-religieux, soit qu'il éprouvât une véritable frayeur à l'aspect de ces inconnus dont le costume avait quelque chose d'extraordinaire, il s'assit sur le banc de pierre de la maison comme un homme fatigué, qui prend un moment de repos.

Cependant il entendait toujours derrière lui le murmure de cette voix qui parlait dans l'intérieur de la maison, et il voyait devant lui ces deux étranges figures qui ne bougeaient point de leur place. Bartholomé espérait qu'il

passerait quelque paysan avec lequel il pourrait se retirer et qui l'accompagnerait à l'abbaye, et il se croyait assuré que tant qu'il demeurerait assis auprès de cette porte, on n'oserait point l'attaquer, car il n'avait qu'à pousser un cri pour faire sortir de la maison un secours nécessaire à sa défense. L'heure se passait, la voix murmurait toujours, et les deux hommes demeuraient toujours immobiles à leur place.

Bientôt la frayeur, la fatigue, le sommeil, luttant ensemble dans le corps du pauvre Bartholomé, tous les objets qui l'entouraient lui devinrent un sujet d'effroi; il lui semblait que les arbres de la forêt dansaient en rond autour de lui, et que ces deux hommes, dont la présence l'épouvantait, grandissaient peu à peu et touchaient au faîte de ces arbres. Une terreur si puissante le prit, qu'il frappa à la porte de la maison, et qu'à sa grande surprise,

cette porte s'ouvrit dès qu'il la poussa. La faible lumière d'une chandelle de résine attachée au manteau de la cheminée ne permit pas à Bartholomé de voir tout de suite ce qui se passait dans cette chambre, il entendit seulement une voix qui lui dit : « L'œuvre est accomplie ; vous pouvez emporter la jeune fille ; » et s'étant approché de l'endroit d'où était partie cette voix, il aperçut un homme qu'il reconnut pour être un bohémien, à son visage jaune et à ses cheveux crépus. Il était debout, près du lit de Pasquette, et Pasquette était sur son lit, morte ou endormie d'un sommeil si profond, qu'elle ne s'éveilla point au cri que poussa le moine à l'aspect de ce corps inanimé.

L'homme qui avait parlé, reconnaissant qu'il ne s'était pas adressé à celui que sans doute il attendait, s'élança sur Bartholomé, et le frappa d'un coup de poignard sous le-

quel il tomba. Bien qu'il n'eût été que dangereusement blessé, Bartholomé demeura par terre sans murmurer, et un moment après il vit entrer dans la chaumière les deux hommes qu'il avait aperçus sur la lisière de la forêt. L'un d'eux était encore un bohémien; l'autre était un baron du voisinage connu sous le nom du seigneur de Maldétour. Celui-ci s'approcha de la jeune fille, et lui ayant posé la main sur le front et sur le cœur, il s'écria avec désespoir:

— Vous m'avez trompé; elle est morte, elle est froide et glacée, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Ce que je vous avais promis, je l'ai tenu, répondit le bohémien; elle est froide et glacée, mais elle n'est point morte; et dans deux jours, quand elle s'éveillera de ce sommeil léthargique, elle sera aussi belle et aussi fraîche qu'elle l'était il y a une heure. C'est

vous qui ne m'avez pas tenu la parole que vous m'aviez donnée; vous m'aviez assuré que vous ne permettriez à personne d'approcher de cette maison durant l'accomplissement du charme, et voilà que vous avez laissé pénétrer cet homme, qu'il m'a fallu frapper pour prévenir le danger d'une délation.

— En effet, dit le seigneur de Maldétour, je l'ai vu s'asseoir sur la pierre de cette porte, comme un homme qui ne veut que se reposer un moment, et lorsqu'il s'est levé et que j'ai cru qu'il allait continuer sa route, il est entré avant que nous ayons pu l'arrêter, et nous sommes accourus au cri qu'il a poussé lorsque tu l'as frappé.

— C'est comme il vous plaira, dit le bohémien; mais il n'en est pas moins vrai que voilà un crime dont on recherchera les auteurs, et assurément nous ne serons pas les derniers à être accusés. Le moindre malheur

qui puisse nous arriver, sera de quitter le pays.

Le sire de Maldétour réfléchit un moment, et ajouta :

— Ce que tu appelles un malheur nous sert à merveille. Écoute : demain, en pénétrant dans cette chaumière, personne ne se fût expliqué la mort de cette jeune fille, et peut-être avant de la transporter au cimetière eût-on attendu assez long-temps pour qu'elle s'éveillât. Le désir de découvrir les causes de sa mort eût peut-être retardé l'inhumation, et peut-être Pasquette eût-elle été perdue pour moi. Mais voici un expédient qui nous assure à la fois le succès de notre ruse. Laisse dans la main de la jeune fille le poignard dont tu as frappé Bartholomé.

— A quoi bon? dit le bohémien.

— Le voici. On sait dans le village que le frère Bartholomé était amoureux de Pasquette.

Demain, en le voyant ainsi étendu mort, on supposera qu'il s'est introduit dans cette maison par la violence, et que cette jeune fille l'a frappé en se défendant. Quant à elle, on comprendra aisément qu'elle ait pu succomber à l'émotion qu'elle a éprouvée, à la frayeur d'avoir tué un homme de l'Église. L'abbé aura intérêt à assoupir cette affaire; on enlèvera tout aussitôt le cadavre de Pasquette; on le déposera en terre, et la nuit prochaine nous pourrons l'exhumer et le transporter dans mon château, où elle reviendra à la vie. Il faudra bien ensuite qu'elle soit à moi de force ou de gré.

—Mais pourquoi ne pas l'enlever sur l'heure? dit le bohémien, mal satisfait de cet expédient.

— Ne te l'ais-je pas déjà dit? reprit le sire de Maldétour; Pasquette relève de l'abbaye à titre de Serve, et moi, j'en suis vassal de même à titre de vidame. L'abbé, et il en a donné

plusieurs fois la preuve, est sans pitié pour les méfaits qui se commettent dans sa juridiction. Si cette jeune fille disparaissait, il ferait fouiller nos châteaux jusques dans leurs souterrains, et finirait par la découvrir. Je sais trop ce qu'il pourrait m'en coûter. Obéis, et donnons à cette chambre un aspect qui fasse naître plus facilement la supposition que nous voulons exciter.

Aussitôt ils arrangèrent un désordre qui semblait dire qu'une lutte violente s'était engagée dans la chaumière; ils renversèrent quelques meubles, défirent le lit, déchirèrent les vêtemens de la jeune fille, et les souillèrent du sang qui coulait de la blessure de Bartholomé. Ils déposèrent le corps de Pasquette sur le sol, puis, quand tout fut achevé, ils s'éloignèrent, en laissant la porte entr'ouverte.

Le lendemain, tout semblait devoir se passer comme ils l'avaient imaginé. Le sire de

Maldétour, qui traversa le village comme par hasard, donna à l'étonnement des paysans l'explication qu'il avait arrangée, comme étant chose toute naturelle, et elle commençait à prendre créance, lorsqu'un des assistans fit la réflexion suivante :

Il n'est pas douteux que Pasquette n'ait été obligée de tuer Bartholomé pour sa défense ; mais elle n'est plus là pour l'affirmer, tandis que Bartholomé certifie qu'il a été frappé sans provocation.

— Comment ! s'écria le sire de Maldétour, en pâlissant d'effroi, Bartholomé n'est point mort ?

— Non certes, et bien que la perte de son sang l'ait affaibli au point qu'il peut à peine parler, il respire encore.

A cette nouvelle, le sire de Maldétour se sentit perdu. Probablement le moine avait entendu tout ce qui s'était dit, et avait vu tout ce

qui s'était passé dans la chaumière; il allait le révéler à l'abbé, et nul doute que celui-ci ne punît cruellement le coupable, non-seulement de l'attentat commis sur la jeune Pasquette, mais encore de l'assassinat de Bartholomé. Dans cette position critique, il ne restait au sire de Maldétour que deux chances de salut, la fuite, ou une résistance armée à la puissance de l'abbé. Ce dernier moyen n'était point praticable; le château de Maldétour ne consistait que dans un corps de logis crénelé, à la vérité, mais sans fossés, et qui n'eût pas résisté longtemps aux nombreux hommes d'armes que l'abbé pourrait envoyer pour s'en emparer.

Ces réflexions faites, le sire de Maldétour résolut de se cacher, et s'apprêta à s'enfuir, dans le cas où les dépositions du frère quêteur le compromettraient : toutefois il garda l'espérance que Bartholomé avait pu être évanoui pendant l'explication qui avait eu lieu avec le bohé-

mien. Pour exécuter son projet avec plus de facilité, le châtelain se rendit dans la forêt où étaient réfugiés ses complices, et leur raconta ce qui venait de se passer : ceux-ci n'eurent pas plus tôt appris le danger qui les menaçait, qu'ils se préparèrent à abandonner le pays. Ils étaient nombreux, et cependant les préparatifs de leur départ ne durèrent qu'un moment. Les femmes, les vieillards et les petits enfans disparurent bientôt dans les détours de la forêt; et avec cette sagacité que le romancier Cooper nous a fait, depuis, admirer dans les *Mohicans*, ils effacèrent derrière eux les traces de leur fuite; deux hommes seulement des plus robustes et des plus agiles demeurèrent dans les environs pour voir la tournure que prendrait cette affaire.

Ce ne fut point du tout celle qu'ils avaient prévue. Avant qu'on ne le transportât à l'abbaye, Bartholomé avait chargé quelques pay-

sans d'aller au château de Maldétour pour en demander le maître, et de se rendre au camp des bohémiens pour leur acheter les remèdes qu'ils possédaient contre les blessures.

On était à peine au milieu du jour que les messagers avaient rapporté que, d'un côté, le sire de Maldétour avait quitté son château en enlevant les objets les plus précieux, et que, d'un autre côté, le camp des bohémiens était désert.

Une fois assuré de cette nouvelle, Bartholomé arrangea, selon ses nouveaux projets, la révélation qu'il avait à faire. Interrogé par l'abbé, il raconta qu'ayant entendu des cris dans la chaumière de Pasquette, il y avait pénétré, et qu'à l'instant même il y avait été frappé par un bohémien accompagné d'un seigneur qu'il n'osait soupçonner être le seigneur de Maldétour; mais il ne parla point du breuvage qui avait été donné à Pasquette, ni

de sa résurrection probable. Il espéra pouvoir profiter du crime qui avait été commis, et laissa déposer le corps de Pasquette dans le cimetière qui avoisinait l'abbaye, et dans lequel on pénétrait par une des portes du monastère.

L'absence du sire de Maldétour et la disparition des bohémiens avaient trop bien confirmé la déposition du frère quêteur, pour que l'abbé soupçonnât que le crime se fût passé autrement que Bartholomé ne l'avait raconté. L'inhumation de Pasquette se fit donc dans la journée, et Bartholomé, transporté dans sa cellule, puisa, dans l'espérance qu'il avait conçue, une force que sa blessure semblait devoir lui enlever. Cependant il ne put quitter la cellule dans la première nuit qui suivit le crime, car, malgré ses protestations de bonne santé, l'abbé exigea qu'un moine passât la nuit à côté de lui.

Ce fut une nuit cruelle pour Bartholomé; au moindre bruit, il croyait entendre le travail des fossoyeurs qui venaient dans le cimetière enlever Pasquette de sa tombe. Cependant il se rassura lorsqu'il apprit que l'abbé avait fait battre la forêt toute la journée pour y découvrir les coupables, et, supposant qu'ils s'étaient tout-à-fait éloignés du pays, il se persuada qu'ils ignoraient que le corps de Pasquette fût dans la tombe.

Le lendemain se passa de même, et Bartholomé fit si bien que le soir il resta seul dans sa cellule. La nuit venue, il s'en échappa furtivement, descendit dans le jardin du couvent, y prit les instrumens nécessaires à son projet, et entra dans le cimetière.

Il ne manque pas d'exemples de ce qu'une violente passion peut donner de forces physiques à un homme, pour faire comprendre l'audace de cette entreprise : Bartholomé blessé se

sentait le pouvoir d'arracher Pasquette de sa tombe, de la transporter dans une retraite cachée qu'il possédait à quelque distance du couvent, dans laquelle il déposait les provisions surabondantes qu'il recevait dans ses quêtes, et de prendre la fuite le lendemain pendant la nuit avec Pasquette.

Déjà il approchait de la tombe de la jeune fille, lorsqu'il aperçut un homme, comme lui, porteur d'une pioche et d'une pelle, et qui s'avançait de même vers cette tombe. Ces deux hommes se reconnurent à l'instant même; Bartholomé reconnut le sire de Maldétour, et celui-ci reconnut Bartholomé. De la même pensée ils comprirent tous deux ce qui les appelait en ce lieu, et du même désir ils résolurent, chacun à part soi, de se défaire à la fois d'un témoin et d'un rival.

Cependant ni l'un ni l'autre ne voulut employer la violence. Le bruit d'un combat eût

pu éveiller quelques moines du monastère, les appeler sur le lieu de la lutte. Ils se décidèrent donc à se servir d'abord l'un de l'autre pour aider à l'exhumation, chacun calculant comment il pourrait ensuite remplir d'un nouveau cadavre la tombe qu'ils auraient faite vide.

— Vous venez donc chercher votre victime? dit Bartholomé, s'arrêtant à quelque distance du sire de Maldétour.

— Assurément, répondit celui-ci; je viens comme Bartholomé, pour ne pas laisser périr cette jeune fille dans les angoisses d'une mort affreuse.

— Puisqu'un but si charitable nous conduit tous deux ici, répondit Bartholomé, peut-être y arriverons-nous mieux en unissant nos efforts; acceptez donc l'appui que je vous offre, et donnez-moi celui dont je pourrais avoir besoin.

—Volontiers, répliqua le sire de Maldétour, et pour première preuve de cette bonne intelligence qui va régner entre nous, hâtons-nous de nous mettre à l'œuvre.

Aussitôt chacun d'eux prit la bêche et se mit à creuser la fosse, méditant à la fois sur le précieux trésor qu'il allait enfin posséder, et sur la manière dont il s'en assurerait la possession. Cela semblait difficile, car ils s'étaient placés en face l'un de l'autre, un à la tête et l'autre au pied de la tombe. Ils se suivaient de l'œil avec soupçon, et autant pour se défendre que pour s'attaquer. Le travail avançait, et déjà le bois de la bière avait plusieurs fois retenti sourdement, lorsque le sire de Maldétour, jugeant l'instant favorable pour se défaire du moine, voulut lui porter un coup de bêche à la tête; mais Bartholomé avait prévu le coup, il s'esquiva, et ayant frappé lui-même Maldétour à la poitrine, il le

renversa. Plus prudent que le gentilhomme, et sachant le danger de ne pas faire complètement les choses, il allait achever celui-ci, lorsque Maldétour lui dit :

— Écoute Bartholomé ; nous avons même désir dans le cœur, un seul de nous peut être satisfait ; mais est-il nécessaire que ce soit aux dépens de la vie de l'autre ? Arrachons cette jeune fille de son cercueil, puis, je te jure, foi de gentilhomme, de t'aider à l'enlever si le sort te la donne.

Bartholomé, dont les forces faiblissaient à chaque instant, et qui ne se sentait plus le pouvoir d'achever seul son œuvre, accepta la proposition de Maldétour. Ils se remirent donc à l'ouvrage ; bientôt ils eurent débarrassé la bierre de la terre qui la recouvrait, et ils se mirent en devoir d'en briser les planches ; mais leur surprise fut grande lorsqu'ils virent ces planches céder à leur premier effort, et

lorsqu'ils reconnurent que la bière était vide

Leur première pensée fut de désespoir et de colère; la seconde fut de chercher quels pouvaient être les ravisseurs de Pasquette, et la supposition la plus naturelle fut que ce devait être les bohémiens. Eux seuls en effet connaissent le secret de la léthargie de la jeune fille; mais était-ce pitié ou tout autre sentiment qui les avait conduits à la sauver?

Il est difficile que des hommes amoureux supposent à d'autres un autre intérêt que l'amour, pour les pousser à faire une action qu'ils voulaient faire eux-mêmes. Ils ne doutèrent donc pas qu'un des bohémiens employés à faire le charme qui avait endormi Pasquette, ne se fût épris de la beauté de cette jeune fille, et n'eût résolu de l'enlever pour son propre compte. Mais les bohémiens avaient disparu, et sans doute ils l'avaient emportée dans leur fuite. Elle était donc perdue à la fois

pour le moine quêteur et pour le gentilhomme; et, pour comble de malheur, le gentilhomme se trouvait proscrit pour un crime dont il n'avait point recueilli les fruits. Ils se consultèrent long-temps pour savoir ce qu'ils devaient faire, et enfin, tous deux, sur cette tombe vide, ils se firent réciproquement le serment de chercher à découvrir Pasquette, et de la ramener dans le pays. Ils refermèrent donc la fosse, et la nuit étant déjà très-avancée, ils se retirèrent, l'un dans un des asiles qui lui avaient été donnés par les bohémiens, l'autre dans sa cellule. Le sire de Maldétour avait résolu de suivre les bohémiens à la piste, et Bartholomé avait imaginé de s'imposer un pèlerinage qui lui permît également de s'éloigner du pays, et d'aller à travers la France à la recherche de la jeune fille. Chacun d'eux comptait exécuter son projet dès le lendemain; mais tous deux en furent empêchés par un

événement qui jeta le bourg de Lusignan dans une grande consternation.

Quelques paysans passaient devant la porte fermée de la maison de Pasquette; ils crurent y entendre du bruit. Ils approchèrent, imaginant que ce pouvait être quelque animal domestique qu'on y avait oublié, et leur curiosité se changea en terreur lorsqu'ils reconnurent distinctement la voix de Pasquette. La pensée que c'était son âme qui revenait les prit tout d'abord. Ils entourèrent la maison, en se tenant à une distance respectueuse, et déjà ils parlaient de la brûler, lorsque le plus sage de la troupe pensa qu'il valait mieux aller prévenir l'abbé de ce qui se passait.

A cette nouvelle, le couvent fut mis en rumeur, et Bartholomé, qui fut un des premiers à apprendre cet événement, s'alarma des suites que pouvaient avoir cette affaire. Sans doute il était innocent du crime tenté sur Pas-

quette, mais il en était devenu complice en ne le révélant pas. Il ne lui était plus possible d'expliquer à l'abbé comment s'était passé le miracle qui épouvantait le village, et Bartholomé savait parfaitement qu'en pareille circonstance on ne donnerait que deux explications à une si étrange merveille : c'est que Pasquette était une sainte fille destinée à renouveler sur la terre les miracles qui en disparaissaient peu à peu, et que dans ce cas l'abbé la placerait, de force ou de gré, dans un couvent de femmes; la seconde explication, c'est que Pasquette était une sorcière, et qu'il fallait l'envoyer au bûcher. Religieuse ou brûlée, telle était à peu près l'avenir de cette pauvre fille. Voilà sur quoi Bartholomé réfléchissait, pendant que la communauté se rendait processionnellement vers la maison de Pasquette, l'abbé en tête, l'aspersoir à la main, et tandis que les frères portaient dans une

châsse d'or les reliques de sainte Radégonde, qu'on voit encore dans la ville de Poitiers.

La procession étant arrivée devant la maison possédée, on ne douta plus de la présence de quelque mauvais esprit dans cette maison, car le bruit redoubla comme si le démon eût déjà été tourmenté par la seule approche des châsses saintes que les moines portaient avec eux. On entendait distinctement les meubles remuer, et traînés d'un bout de la cabane à l'autre; il semblait même qu'on reconnût la voix de Pasquette qui s'étonnait du désordre où se trouvait la cabane, et enfin, quand l'abbé prononça la conjuration et s'avança le goupillon à la main vers la porte de la chaumière, ce fut un moment d'horreur et d'effroi parmi tous les assistans, lorsqu'on vit la jolie figure de Pasquette se montrer gracieusement à cette porte et sourire à M. l'abbé en lui faisant une grave révérence. Tout le

monde tomba à genoux, l'abbé demeura seul debout, le goupillon levé et l'œil en feu. Il allait prononcer sur la pauvre fille quelque terrible anathème, lorsqu'elle se mit à genoux devant lui en faisant le signe de la croix. Elle se sentit aspergée d'eau bénite qui, loin de la brûler ou de lui faire pousser des hurlemens affreux, lui parut agréable, car Pasquette était sincèrement dévote, et la sainte joie qui brilla sur son visage en se voyant ainsi en présence de l'abbé, ne permit pas de croire plus long-temps que ce beau corps fût la possession de quelque impur démon.

Toutefois il n'y avait pas de milieu ; du moment que Pasquette n'était pas une sorcière, ce devait être une sainte ou tout au moins une fille prédestinée à de grandes choses. L'abbé comprit d'un coup-d'œil combien cela pourrait être plus avantageux pour son couvent, et il entraîna l'opinion et les doutes de tous ceux

qui l'entouraient, en se mettant à son tour à genoux devant Pasquette, en lui adressant une pieuse prière. La pauvre fille demeura toute surprise; le long sommeil qu'elle avait subi et dont elle s'était débarrassée à grand'peine; le linceul dans lequel elle s'était trouvée enveloppée dans son lit; le désordre de sa cabane au moment où elle s'était éveillée, toutes ces choses, et plus encore l'action de l'abbé, lui firent douter de la réalité de ce qu'elle voyait; mais celui-ci, étant entré dans la cabane et s'y étant enfermé seul avec Pasquette, l'étonna bien davantage en lui apprenant comme quoi elle avait été trouvée morte sur le lit, comme quoi elle avait été enterrée, et comme quoi elle avait été retrouvée vivante chez elle, après une résurrection miraculeuse. Pasquette eut d'abord envie de rire au nez de l'abbé, mais le regard sévère dont celui-ci accompagnait ce récit prouva à Pasquette que le seul parti qu'il

y eût à prendre était de feindre de croire à ce qu'on lui disait. Elle s'humilia donc devant l'abbé, et remercia le ciel de l'avoir élue pour accomplir sur la terre les prodiges qui devaient raffermir la foi chancelante.

Si on se rappelle que nous avons dit comment Pasquette se moquait des tendres propos de Bartholomé, comment elle avait refusé les hommages de beaucoup de gentilshommes; si on remarque en ce moment avec quelle facilité elle se prêta aux désirs de l'abbé, en se réservant d'approfondir ce mystère, on comprendra que Pasquette était une fille d'un esprit délié et subtil, et qui avait déjà quelque expérience des choses et des hommes.

Si nos lecteurs ont deviné cela, ils ont été plus adroits que tous les habitans du bourg de Lusignan, car aucun d'eux n'avait encore découvert que l'indifférence de Pasquette pour tout le monde n'était qu'une préférence pour

un seul. Il y avait à Poitiers, dans l'armée anglaise qui l'occupait alors, un beau gentilhomme du Cumberland, qui depuis long-temps eût pu faire arrêter Bartholomé à la porte de la jeune fille, pour entendre ce qui s'y disait, s'il n'avait pris l'habitude d'y parler très-bas. Une excursion à faire aux environs de Poitiers l'avait empêché de venir à Lusignan depuis quelques jours, et ce fut pour lui une grande surprise, lorsqu'il s'y rendit la nuit suivante, de trouver la maison déserte.

Il erra toute la nuit dans les environs, et le matin, ayant rencontré quelques paysans qui semblaient se rendre à une fête, il apprit l'histoire de sa fiancée comme ils la savaient eux-mêmes, c'est-à-dire comme un miracle, pour lequel on allait préparer une grande cérémonie. Le capitaine anglais ne comprit pas plus que Pasquette tout ce que cela voulait dire; mais il suivit les paysans dans la chapelle de

l'abbaye, et il ne fut pas peu étonné d'y voir Pasquette présentée au peuple comme une fille inspirée de Dieu et destinée à seconder dans son œuvre de libération la vierge de Vaucouleurs, Jeanne d'Orléans.

Cette mission ne convenait guère au capitaine anglais : ce fut avec impatience qu'il attendit la fin de la cérémonie pour s'en expliquer avec Pasquette ; mais il n'en trouva point l'occasion durant toute la journée, car dès qu'elle fut de retour dans sa maison, il s'y fit une telle procession de paysans qui venaient pour que la jeune fille bénît leurs instrumens aratoires, et des femmes qui lui présentaient leurs petits enfans, que ce ne fut que dans la nuit qu'il put y pénétrer à son tour. Il trouva Pasquette aussi ignorante que lui de tout ce qui s'était passé, et peut-être le mystère de cette aventure ne se fût jamais découvert, si le frère Bartholomé, qui comptait faire tour-

ner à son profit le prétendu secours qu'il disait avoir apporté à Pasquette, n'était venu le lui expliquer.

En effet, celle-ci ayant entendu frapper à sa porte au milieu de la nuit, ouvrit sur l'avis du capitaine qui se cacha derrière un tas de fagots; Bartholomé se croyant seul avec la jeune fille, lui raconta la vérité, et lui fit enfin comprendre comment, si elle voulait l'écouter, elle serait toute-puissante dans le pays, et seulement il lui mentit en ce point, qu'il se vanta de l'avoir arrachée à sa tombe, et de l'avoir pieusement rapportée dans sa cabane.

Le capitaine anglais écoutait Bartholomé, lorsqu'un autre coup frappé à la porte annonça un nouveau-venu. Pasquette, en fille intelligente, fit cacher le moine, à son tour, dans un autre coin de la chaumière; elle ouvrit la porte, et le sire de Maldétour entra. Il fit le même récit que Bartholomé, avoua son

crime et mentit comme Bartholomé, en prétendant avoir arraché Pasquette de son tombeau. Ses propositions furent les mêmes, seulement il ajouta que si elle refusait d'être à lui comme sainte, il saurait bien obtenir par la force ce qu'il avait déjà tenté de conquérir par la ruse. Mais il fut fort étonné lorsque Pasquette lui dit qu'il en avait menti en se vantant de l'avoir sauvée, et qu'elle appela Bartholomé en preuve de ce démenti. Celui-ci, en apparaissant tout-à-coup, acheva de confondre le sire de Maldétour déjà tout interdit de voir son mensonge ainsi découvert; mais il rendit au moine le mauvais service qu'il en avait reçu en prouvant à Pasquette que ce n'était pas non plus Bartholomé qui l'avait arrachée à son tombeau. Ce fut à ce moment que tous deux commencèrent à douter que ce fussent les bohémiens qui eussent exhumé Pasquette pour la rapporter tout simplement

dans sa cabane. L'idée qu'un véritable miracle s'était en effet accompli les saisit à la fois, et Pasquette elle-même commençait à croire à l'intervention divine, et s'imaginait que c'était à Dieu qu'elle devait son salut; déjà même elle doutait de ce qui lui restait à faire vis-à-vis du capitaine anglais, et se demandait si son amour pour lui ne deviendrait pas un sacrilége après un si étrange événement. Ses idées se troublaient, et en voyant la crainte respectueuse qui s'était emparée de Bartholomé et du gentilhomme, elle allait prendre foi en sa propre puissance, lorsqu'un nouveau bruit se fit entendre à la porte. Il semblait que ce fût un rendez-vous général de tous ceux qui avaient coopéré à cette œuvre miraculeuse; elle s'en convainquit en voyant entrer les deux bohémiens complices du sire de Maldétour.

Avant leur entrée, Bartholomé et le gentil-

homme avaient été enfermés dans une pièce voisine où ils s'étaient retirés.

En peu de paroles les bohémiens éclaircirent l'affaire : c'étaient eux qui, dans la première nuit de l'inhumation de Pasquette, l'avaient enlevée de sa bière et rapportée dans sa cabane ; ils l'avaient fait non par un simple sentiment de pitié, mais par calcul : ils venaient demander le prix de cette pitié ; ils désiraient que Pasquette profitât de la sainteté qu'elle avait acquise, grâce à eux, pour les protéger et permettre qu'ils vinssent de nouveau établir leur domicile dans le pays. Pasquette, redescendue tout-à-coup de son rang de prédestinée à celui d'une jeune fille qui n'avait trompé personne, retrouva sa présence d'esprit, et promit aux bohémiens ce qu'ils demandaient. Dès qu'ils furent retirés, elle rendit la liberté à Bartholomé et au gentilhomme, en leur laissant leur incertitude

sur l'intervention qui l'avait sauvée, et elle demeura seule avec son capitaine.

C'était une belle occasion de devenir célèbre et d'acquérir une grande puissance, et peut-être Pasquette eût-elle succombé à la tentation de jouer un pareil rôle, si elle n'avait eu dans le cœur un sentiment qui allait mieux à sa jeunesse.

Ce fut la raison qui fit découvrir toute cette intrigue; car le capitaine anglais, étant résolu à épouser Pasquette, n'aurait osé y prétendre si elle avait gardé l'auréole miraculeuse qui l'entourait. Il se résolut donc à dépouiller la belle jeune fille de ce prestige menteur devant lequel on était prêt à s'incliner, et le surlendemain, à la tête d'une compagnie de lances, il se saisit du sire de Maldétour, de Bartholomé et des deux bohémiens, les emmena à Poitiers, et les ayant traduits devant le tribunal ecclé-

siastique de cette ville, il les y fit condamner, il refit de Pasquette une simple jolie fille, et l'épousa en sûreté de conscience, après avoir fait brûler les bohémiens qui avaient failli en faire une sainte.

LES DEUX AVEUGLES DE 1525.

LES DEUX AVEUGLES DE 1525.

Déjà l'hospice des Quinze-Vingts n'était plus ce qu'il avait été. Lorsque Saint-Louis le fonda, ce fut plutôt pour acquitter une dette que pour créer un établissement de bienfaisance. Les premiers aveugles que reçut l'hospice des

Quinze-Vingts furent trois cents chevaliers laissés en ôtage au soudan d'Egypte, et que le soudan renvoya au roi de France, après leur avoir fait crever les yeux. C'est une chose digne de remarque que cet hôpital ouvert aujourd'hui à la misère des gens du peuple, ait reçu d'abord trois cents habitans nobles; que cette maison dont l'œuvre de charité se renferme parmi la population pauvre de Paris, doive son origine à la guerre que nous avions portée sur la côte d'Afrique, et à des malheurs qui avaient frappé si loin et si haut. Les Quinze-Vingts furent, à vrai dire, les Invalides de saint Louis.

Trois siècles n'étaient pas écoulés que la trace de cette origine était complètement effacée, et que les Quinze-Vingts étaient un hospice où on était reçu pour cause d'infirmité. Bien qu'il dût renfermer trois cents frères ou sœurs, il n'y avait déjà plus trois cents aveu-

gles. La population des Quinze-Vingts se composait de cent cinquante-deux frères aveugles et de soixante frères voyants, pour les aider, les mener et les conduire; plus, de quatre-vingt-huit femmes tant aveugles que voyantes. Chacun était obligé d'y apporter une espèce de dot, et de faire abandon de ses biens en entrant dans la communauté. Toutefois, il y avait des frères et des sœurs qui pouvaient posséder en dehors quelques propriétés mobilières ou immobilières, et de même il existait des frères ou sœurs qui avaient seulement été admis par charité et sans rien apporter à la communauté. Parmi ceux-ci, nous trouvons Jean Desmasures, fils de Robert Desmasures, pionier, mort en vidant les terres des douves des fossés de la ville, et Pierrette Lenoir, orpheline, tous deux aveugles. A cette époque, il y avait dans cette maison un portier voyant, ainsi que l'exigeaient les réglemens, et appele

Mathurin Seguin; il y avait de même une sœur voyante nommée Nicole Petitpied, employée au raccommodage et bonne tenue du linge de la maison.

Or, c'était un samedi du mois de juillet 1525, Nicole et Pierrette travaillaient dans une grande chambre où elles reprisaient les chemises qui devaient être distribuées le lendemain aux frères. Quoique aveugle, Pierrette était fort adroite, et quand son aiguille avait passé sur un accroc ou sur un trou, l'œil le plus exercé eût découvert difficilement la reprise qu'elle y avait faite. Aussi était-elle spécialement chargée du linge des jurés et administrateurs de la maison.

Le soir était venu, le jour était tout-à-fait tombé, Nicole avait renvoyé les sœurs voyantes qui travaillaient avec elle, mais au moment où Pierrette allait les suivre, Nicole l'avait retenue en lui disant :

— Tiens, raccommode-moi encore cette chemise.

— Mais le jour est fini, dit Pierrette.

— C'est pour cela que je ne puis le faire moi-même, dit Nicole, au lieu que pour toi le jour ne finit jamais.

— Oui dà, répondit Pierrette, parce qu'il ne commence jamais, n'est-ce pas, mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'ui, toutes nos sœurs sont à se promener et à jouer sous les ormes de la grande cour, je veux aller avec elles.

— Je t'en prie, continua Nicole, cela ne sera pas bien long et tu me feras grand plaisir.

— Mais à qui donc est cette chemise, dit Pierrette, elle est de plus fine toile que celles même des jurés et administrateurs.

En parlant ainsi, elle cherchait au col la marque distinctive du linge de chaque frère, puis lorsqu'elle l'eut trouvée, elle se mit à sourire doucement et dit à Nicole :

— C'est donc pour lui, j'ai reconnu sa lettre?

— Oui, repartit Nicole, c'est pour Jean Desmasures, c'est le linge qui lui vient de son oncle, le marchand de ferrailles, et comme tout le monde est jaloux ici de le voir plus pimpant et mieux vêtu que les autres, on laisse toujours son linge le dernier, de façon qu'il est obligé de mettre les grosses chemises de l'hospice, et Jean en est tout chagrin.

— Et toi, tu l'aimes tant, reprit Pierrette, que tu me ferais travailler toute la nuit pour que Jean Desmasures ne soit pas chagriné.

— Tu sais bien que je travaillerais moi-même, si on nous permettait d'avoir de la lumière quand le jour est fini. Tu es bien heureuse, toi, de n'avoir pas besoin d'y voir clair. Si tu l'aimais, tu pourrais travailler pour lui tant que tu voudrais. Oh! souvent j'aurais désiré être comme toi, si les règlemens ne dé-

fendaient pas à une sœur aveugle d'épouser un frère aveugle.

— Tu comptes donc l'épouser? dit Pierrette.

— Oui vraiment, dès qu'il aura fini sa première année, car il n'y a que trois mois qu'il est dans la maison, et il faut que j'attende que son noviciat soit achevé.

— Il est singulier que je ne l'aie jamais rencontré.

— Oh! si tu l'avais rencontré, tu l'aurais remarqué tout de suite, tant il est beau et brave.

— Allons! allons! dit Pierrette avec une grâce naïve, je verrai bien s'il est beau, au mal que m'en diront les frères voyants. Mais, tiens, voilà la chemise raccommodée, nous pouvons descendre dans la cour. Et maintenant, dis-moi, Mathurin Seguin est-il beau, lui?

Mathurin, dit Nicole en riant, c'est le plus vilain louchon que j'ai jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est que ça un louchon? dit Pierrette.

— C'est un homme qui a les yeux de travers.

— Hélas! fit doucement Pierrette, ça vaut encore mieux que de ne pas en avoir du tout.

Les deux sœurs descendirent, et allèrent continuer leur conversation dans la cour plantée d'ormes qui servait de promenade commune. A un certain moment, elles passèrent devant la grande porte fermée d'une double grille selon l'ordonnance, et Nicole serra vivement le bras de Pierrette en lui disant :

— Le voilà... comme si l'aveugle avait pu voir celui qu'elle lui désignait ainsi. Le même mouvement eut lieu sur le banc de pierre où Jean Desmasures était assis près de Mathurin Seguin, et celui-ci dit de même en voyant passer les deux jeunes sœurs :

— La voilà.

— Qui ça? dit Jean.

— Et pardieu, Pierrette qui est si jolie et si gracieuse.

— Tu me parles toujours d'elle.

— C'est que je l'aime comme un fou, elle a une taille si droite, un teint si blanc et si frais, de si beaux cheveux blonds, et lorsqu'elle marche et qu'elle tend son pied ou sa main pour tâter l'endroit où elle se trouve, cette main est si blanche et si potelée, ce pied est si mièvre et si petit que j'ai envie de les prendre et de les embrasser.

A cette brûlante déclaration de Mathurin, Jean se prit à rire, et le portier reprit avec humeur :

— C'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer, toi.

— Ma foi, si je voulais écouter la sœur Nicole, je le saurais bien vite, car elle me dit sans cesse, quand elle me rencontre par hasard, que je suis en âge de me marier.

— Oh! le petit laideron, dit Mathurin, elle a bien fait de venir dans une maison d'aveugles, pour attraper un mari, car jamais elle n'en rencontrera un parmi les hommes qui ont de bons yeux.

— Elle est donc bien laide?

— Elle est jaune comme un citron et elle a des cheveux rouge.

— Mais on dit que le rouge est une si belle couleur : les cardinaux sont en rouge, messieurs du parlement sont en rouge.

— C'est bon pour une robe, le rouge, mais pour des cheveux, c'est autre chose.

— Et c'est là tout ce que tu as à me dire? Non pas, il faut que tu me rendes un service.

— Et lequel?

— Il faut que tu parles à Pierrette pour moi, tu es mon ami, toi, et tu lui diras que je suis un brave et beau garçon.

— Mais, où pourrais-je la trouver?

— Ici, à l'heure de la promenade.

— Mais je ne pourrais pas la reconnaître, je n'ai jamais entendu sa voix.

— C'est demain dimanche, monseigneur l'archevêque doit venir visiter la maison, il y aura un sermon, et après le sermon un grand dîner, pendant lequel on chantera des cantiques, Pierrette chantera du côté des femmes et tu la distingueras facilement, à sa douce petite voix. D'ailleurs, je ferai en sorte de me faire remplacer à la porte, je me mettrai à côté de toi et je t'avertirai quand elle chantera.

Après ces paroles, chacun se retira, et il est probable que la conversation de Pierrette et de Nicole avait eu le même but que celle de Jean et de Mathurin, car la jeune sœur aveugle dit à la lingère en la quittant :

— Eh bien, soit! demain je lui parlerai.

Le lendemain venu, ce fut grande fête dans la maison, car monseigneur l'archevêque ap-

portait le pardon de toutes les fautes commises. Comme représentant de Dieu, il amenait l'indulgence avec lui : et c'est la plus belle part de royauté que les prêtres aient jamais possédée sur la terre. Le sermon de ce dimanche fut meilleur et plus long que celui de tous les autres dimanches : beaucoup de personnages d'importance assistaient à la cérémonie, et monseigneur l'archevêque désira faire quelque chose qui leur fût agréable. Il fit donc appeler près de lui un des six gouverneurs de la maison, notable bourgeois, selon le vœu de l'ordonnance de 1522, et lui dit qu'il serait bien aise que le pain bénit fût présenté par les deux plus jeunes aveugles homme et femme de l'établissement; il se trouva que c'était à Jean et à Pierrette que revenait ce soin, et deux jurés allèrent les chercher séparément chacun à leur banc, et on leur remit une belle corbeille couronnée de fleurs, qu'ils allèrent présen-

ter à tous les endroits qu'on leur avait désignés. Ni Jean ni Pierrette n'avaient prononcé une parole durant ce service, et comme on leur avait dit tout simplement : Faites ceci, faites cela; ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient deux aveugles portant le pain bénit. Mais lorsqu'en allant à travers l'église pour arriver aux premiers bancs, ils entendirent le murmure flatteur qu'ils excitaient, ils furent tout surpris. Leur oreille habituée à percevoir les paroles les plus fugitives, déroba par-ci, par-là, au bruit sourd et discret de cette admiration, des mots comme ceux-ci : Qu'ils sont beaux tous deux! — qu'ils sont intéressans! — quel malheur qu'ils ne puissent se voir, ils s'aimeraient!

A cette dernière exclamation le panier qu'ils portaient tressaillit entre eux, car chacun l'avait doucement agité par un mouvement involontaire.

Ce fut un trouble encore bien plus grand quand ils arrivèrent aux siéges des dames et des seigneurs qui s'étaient rendus à l'invitation de monseigneur l'archevêque.

— Mais voyez donc quel charmant visage a ce jeune homme, dit une voix de femme... et une voix d'homme répondit :

— J'aime mieux garder mon admiration pour cette belle fille!

— Quels cheveux noirs admirablement bouclés !

— Quels cheveux blonds, doux à voir et sans doute à toucher!

— Qu'il a l'air charmant!

— Qu'elle a l'air gracieux!

Et tous deux confus et rouges de pudeur et de joie continuèrent, en portant haut le front, leur embarras et leur modestie, car un aveugle qui rougit ne baisse point les yeux et ne détourne point la tête. Puis, quand tous deux

eurent fini leur service et allèrent déposer le panier dans la sacristie, ils se dirent tout-à-coup :

— Vous êtes Pierrette, n'est-ce pas ?

— Et vous Jean Desmasures ?

— Pierrette, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, Jean.

Le dîner arriva à son tour, et chacun d'eux se trouva assis à côté de son ami. Pierrette près de Nicole, Jean près de Mathurin. Toutefois, par une retenue que rien n'explique que ce qui est inexplicable, c'est-à-dire l'instinct du cœur, cette perception suave qui fait parler l'âme à l'âme en un langage qui n'a pas besoin de paroles pour être entendu, par cette retenue merveilleuse des gens qui se font un secret à deux, sans s'avertir de se taire, ni Jean ni Pierrette ne dirent à Mathurin et à Nicole qu'ils se connaissaient déjà. Mais lorsque Jean

se mit à chanter, Pierrette dit tout bas à Nicole :

— Le voilà, n'est-ce pas?

Et de même, quand Pierrette chanta, Jean dit à Mathurin :

— La voilà !

Tous deux avaient maintenant les yeux de l'oreille pour se reconnaître. Puis les chants cessèrent et ils ne se virent plus. Le silence, c'était leur nuit.

La promenade vint enfin, et Nicole et Mathurin conduisirent chacun leur confident l'un vers l'autre. Ils n'étaient point gens à remarquer que tous deux se taisaient. Oh ! que Pierrette se serait bien gardée de parler, quoique souvent elle s'en allât en chantant gaîment. Avertir ainsi Jean de sa présence, eût été l'appeler. Et quelle jeune fille ose faire un signe d'intelligence à l'homme qui, pour la première fois, la trouble dans son âme, et qui

lui fait mettre la main sur son cœur, en disant :

— C'est singulier, je suis toute oppressée.

De son côté, Jean eût craint de manquer de respect à Pierrette, en lui montrant qu'il l'attendait ; car le respect est le premier hommage d'un amour jeune.

Heureusement pour eux, Jean et Nicole étaient là pour les réunir. Le portier et la lingère s'abordèrent pour se parler, et la première fois de leur vie ils se trouvèrent d'accord pour laisser Pierrette et Jean ensemble.

Les pauvres enfans furent d'abord bien embarrassés de ce qu'ils avaient à se dire. La commission dont on les avait chargés était loin d'eux. Leur cœur leur en avait donné une bien plus importante et bien plus pressée. Cependant il fallut y revenir. Ces deux pauvres existences, frappées de la même douleur, comprirent qu'elles ne pouvaient s'appuyer l'une sur

l'autre, et les pauvres aveugles pensèrent qu'il valait mieux qu'elles fussent confiées à des mains amies qui pourraient les soutenir. D'ailleurs ils ne seraient pas tout-à-fait séparés; Nicole parlerait de Jean à Pierrette, et Jean entendrait l'éloge de Pierrette dans la bouche de Mathurin.

Cependant ce fut Jean qui commença.

— Ma sœur, dit-il, tout le monde vous aime dans la maison, et il y a quelqu'un qui vous aime plus que tout le monde.

Pierrette devint toute tremblante, et eut à peine la force de demander qui l'aimait ainsi?

— C'est Mathurin Seguin, répondit Jean, et il est bien heureux de vous aimer, car il dit que vous êtes si belle et si bonne...

— Ah! dit Pierrette, c'est Mathurin qui m'aime ainsi.

Et son visage prit un air de tristesse que Jean ne vit pas.

— Oui, continua-t-il, Mathurin vous aime, et il veut vous épouser.

— Et il vous a chargé de me le dire? reprit Pierrette d'un ton piqué. Eh bien! on m'a chargé aussi de vous dire la même chose : Nicole vous aime, et serait bien aise de vous épouser.

— Nicole! reprit Jean; c'est votre amie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors elle doit être bien bonne et bien belle.

— Dame, je ne l'ai pas vue, et je ne puis pas en répondre plus que vous de Mathurin.

Ils se turent un moment; puis, après ce silence, Jean reprit tout-à-coup :

— Mathurin m'a dit que Nicole était bien laide.

— Nicole m'a dit que Mathurin n'était pas beau.

— Qu'il est heureux d'avoir des yeux pour vous voir.

— Elle est bien heureuse aussi.

Ils cessèrent encore de parler, et Jean reprit après un assez long temps :

— Est-ce que vous aimez Mathurin ?

— Est-ce que vous aimez Nicole?

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Nouveau silence interrompu encore par Jean.

— Eh bien ! que faut-il que je réponde à Mathurin?

— Eh bien ! que dirai-je à Nicole?

— Dites-lui que je vous aime, répondit Jean, comme si cette parole lui eût échappé du cœur.

— Oh mon Dieu ! taisez-vous, s'écria doucement Pierrette en s'approchant de Jean ; je les entends qui nous suivent ; s'ils nous avaient entendus ils nous empêcheraient de nous reparler, et...

La cloche sonna, et les deux jeunes aveugles furent forcés de se séparer.

Ils s'entendaient déjà si bien, que tous deux mentirent chacun de son côté, en disant l'un à Mathurin, l'autre à Nicole :

—Il faut que je lui parle encore : on ne peut pas tout dire le premier jour; mais je serai plus à mon aise demain.

Et comme Nicole et Mathurin parlaient sans relâche de celui et de celle qu'ils aimaient, les deux jeunes aveugles les écoutaient avec une attention merveilleuse. Ils faisaient des questions pour se faire répondre, et ne pouvant se voir, ils se regardaient par les yeux de leurs confidens.

Cela dura ainsi plusieurs mois, et lorsque Mathurin et Nicole s'impatientaient de ne pas voir leurs affaires plus avancées malgré les entretiens fréquens qu'ils procuraient à leurs jeunes confidens; il y avait long-temps qu'il

n'était plus question d'eux dans ces entretiens et que Pierrette et Jean s'étaient juré de s'aimer toute la vie.

Il arriva enfin une circonstance qui fit tout découvrir. Un jour, le sieur Des Haudry vint visiter la maison des Quinze-Vingts ; c'était un homme libéral, et qui, voulant laisser des traces de sa visite dans l'hospice royal, annonça qu'il donnerait une dot à un frère aveugle et une autre dot à une sœur aveugle pour que le premier épousât une sœur voyante, et la seconde un frère voyant.

Il se fit présenter tous les aveugles de la maison, et son choix tomba sur Pierrette et sur Jean.

Le lendemain, le premier des six gouverneurs fit appeler les deux jeunes gens, et leur apprit le bonheur qui leur était arrivé, en les engageant à faire un choix et en leur désignant Nicole à Jean, Mathurin à Pierrette ; car lors-

que le portier et la lingère avaient appris cette bonne fortune, ils s'étaient empressés de se mettre sur les rangs.

La manière brusque dont cette nouvelle fut annoncée aux jeunes aveugles, ne leur permit pas de répondre : mais lorsqu'ils se trouvèrent seuls, ils marchèrent silencieusement l'un près de l'autre, craignant de s'interroger. Enfin, arrivées au bout du couloir où ils devaient se quitter, Jean arrêta Pierrette.

— Vous n'avez donc rien à me dire ?

— Ni vous non plus ?

— Oh moi ! vous savez bien que je n'épouserai pas Nicole.

— Vous croyez donc que je veux épouser Mathurin ?

— Non, je ne le croyais pas, mais j'attendais que vous me l'eussiez dit.

— Vous refuserez donc ?

— Oui, mais que deviendrons-nous ?

— Eh bien! reprit la jeune fille, nous resterons frère et sœur.

— Nous nous aimons pourtant assez pour qu'on nous marie?

— Vous savez bien que le règlement défend de marier deux aveugles.

— Oui, mais cela ne les empêche pas de se marier s'ils le veulent.

— A condition qu'ils quitteront la maison.

— Ne pouvons-nous pas vivre ailleurs?

— Nous, pauvres gens aveugles, nous nous perdrions hors de cette maison.

— Est-ce qu'on se perd quand on reste toujours ensemble?

— C'est impossible, dit Pierrette, jamais, je n'oserai jamais.

Elle s'éloigna rapidement, et Jean se trouva seul avec Mathurin, qui s'était mis sur leur passage pour apprendre le résultat de leur conférence avec l'administrateur. Mathu-

rin fit une rude querelle à Jean et courut sur-le-champ dénoncer cet amour au chapitre de la communauté. Cela fit grand tapage, car la donation du sieur Des Haudry était subordonnée aux mariages des deux aveugles, et la communauté s'appauvrissait d'autant par leur refus. On tenta tous les moyens pour décider les deux amans, on leur remontra qu'ils ne pouvaient être mariés, ils répondaient : Nous nous aimerons. On leur disait qu'ils étaient à charge à la communauté, et qu'il était indigne à eux de la priver d'un bien si considérable, ils répondaient : Nous nous en irons. Alors on espéra vaincre leur obstination en les séparant. Jamais ils ne se rencontraient plus dans les cours ni au réfectoire. Il n'y avait qu'à l'église où ils étaient ensemble, mais loin, bien loin l'un de l'autre, et cependant ils s'entendaient. Ce n'était plus à Dieu que leur voix envoyait le serment d'une foi éternelle, c'était à eux-

mêmes, et tous deux, en sortant de l'église, se sentaient plus forts et plus joyeux.

Cependant un dimanche vint où Pierrette n'alla pas à l'église. La pauvre enfant était malade. Mais on ne le dit point à Jean et on lui donna plutôt à entendre qu'elle était décidée à épouser Mathurin, et qu'il ferait bien d'imiter son exemple. Le désespoir de Jean fut horrible, car il eut la faiblesse de croire ce qu'on lui disait. Pourtant, avant de prendre un parti, il se résolut d'attendre le dimanche suivant pour voir si on annoncerait au prône le mariage de Pierrette Lenoir. Helas! c'est ce qui arriva.

Mathurin avait soufflé cette infâme ruse au premier administrateur, qui trompa le curé. Mathurin disait que Jean épouserait Nicole s'il était sûr de l'abandon de Pierrette, et il prétendait qu'ensuite la jeune fille ferait de même. Pour mieux assurer le succès de ce

complot, on employa le même moyen contre Pierrette que contre Jean; on l'éloigna de l'église, et le dimanche suivant on annonça devant Pierrette le mariage de Jean et de Nicole. On fut obligé d'emporter la jeune fille. Tous deux se croyant trahis, se résolurent à céder aux instances des administrateurs. Le troisième dimanche, ils étaient tous deux à l'église; ils se reconnurent à leurs chants, mais leurs chants ne se parlaient plus.

On publia les derniers bans, et tous deux entendirent que ni l'un ni l'autre ne démentait ce qui était annoncé. Le sieur Des Haudry ayant appris que ses protégés avaient accepté les dots qu'il leur avait données voulut assister à la cérémonie, et demanda qu'elles s'accomplissent le même jour. Les administrateurs prirent leurs précautions pour que tout se passât à leur gré; et durant tous les préparatifs, les deux jeunes gens furent tenus éloignés l'un

de l'autre. Mais le moment vint où les quatre fiancés s'approchèrent ensemble de l'autel, et Pierrette et Jean se sentirent marcher l'un près de l'autre. Si tous deux avaient pu voir leur démarche chancelante et leur figure pâle, ils auraient compris qu'on les avait trompés; mais les malheureux ne voyaient point et n'osaient parler.

Ils étaient déjà agenouillés, n'ayant plus ni force ni courage. Le prêtre demanda à Mathurin Seguin s'il voulait épouser Pierrette Lenoir et Mathurin répondit : Oui. Il demanda ensuite à Pierrette Lenoir si elle voulait épouser Mathurin Seguin; elle ne répondit pas, et comme le prêtre, étonné de son silence, allait renouveler sa question, Jean, emporté par sa douleur et sa colère, s'écria :

— Réponds donc, Pierrette, veux-tu épouser Mathurin?

—Puisque tu le veux, dit Pierrette, en éclatant en sanglots.

— Moi! s'écria Jean.

Et, guidé par son amour, il s'élança vers Pierrette, en criant :

— Non, je ne le veux pas, et je ne veux pas épouser Nicole.... C'est toi que je veux épouser.

On s'imagine facilement le scandale que causa une telle scène dans l'église. On entraîna les quatre mariés dans la sacristie, et là on les accabla des plus vifs reproches. Mais Pierrette et Jean étaient ensemble, ils étaient forts l'un de l'autre, et ils déclarèrent fermement qu'ils ne consentiraient point à se séparer.

— Sortez donc de cette maison, leur dit l'administrateur, vous êtes indignes de ses bienfaits.

Et tout aussitôt, sans leur permettre de rentrer dans l'hospice, on les chassa honteuse-

ment. Ils traversèrent ainsi toute l'église la main dans la main, au milieu des murmures et des blâmes qu'on leur jetait de tous côtés. Ce n'était pas ainsi qu'ils y avaient marché ensemble la première fois. Ils s'en allaient pleurant et s'humiliant, car ils n'avaient espérance en personne, ni en eux-mêmes; pauvres aveugles qu'allaient-ils devenir! Heureusement Dieu inspira au sieur Des Haudry de réparer le mal qu'il avait fait. Il apprit la vérité, et quand il sortit de l'église, il trouva les deux enfans debout sous le portail ne sachant où aller, inaccoutumés à implorer la charité publique, et se tenant par la main sans oser même se parler devant une foule de mendians qui les insultaient.

— Place! place! cria le sieur Des Haudry en arrivant; suivez-moi en mon hôtel, mes enfans, je vous ferai un si bel asile que tous

ceux qui ont voulu vous faire du mal envieront votre place.

Il se mit à marcher fièrement devant eux, pour imposer à la multitude assemblée, et les deux aveugles le suivirent au bruit de ses éperons qui résonnaient à chaque pas, car le sieur Des Haudry était un noble chevalier; et bien qu'il eût plusieurs valets à sa suite, Pierrette ni Jean n'eurent point besoin de leurs secours et ne s'éloignèrent point de leur protecteur jusqu'à ce qu'ils fussent dans son hôtel.

Huit jours après, le sieur Des Haudry les maria magnifiquement, et ce fut à l'occasion de cette aventure, qu'il fonda dans sa maison un nouvel hospice d'aveugles qui subsista près de deux siècles dans la rue qui porte encore le nom de rue des Vieilles-Haudriettes.

CHRISTINE A FONTAINEBLEAU.

CHRISTINE A FONTAINEBLEAU.

I.

Un soir, il était dix heures, deux gardes furent placés à la porte qui conduisait de l'intérieur de la galerie de Diane aux appartemens de la reine Christine. Quelques rares flambeaux éclairaient cette immense galerie

au bout de laquelle se trouve un salon ouvert qui semblait, illuminé par un grand nombre de bougies, le centre ardent d'une longue comète qui traîne à sa suite une queue brumeuse et terne. A peine ces hommes eurent-ils pris leur poste, qu'ils s'assurèrent que la reine, les seigneurs et les dames de sa cour étaient fort occupés dans ce salon à une de ces conversations où Christine aimait à faire parade de cet esprit de femme et de cette érudition d'homme qui en eurent fait une reine si renommée. Lorsqu'ils avaient entendu le murmure animé de cette conversation, certains qu'ils ne pouvaient être vus, et assurés qu'ils ne pouvaient être surpris, ils déposèrent, près de la porte, l'arquebuse dont ils étaient armés, et pénétrèrent dans une antichambre qui séparait la galerie de l'appartement de la reine.

La figure de ces deux hommes, leur teint bilieux, leurs cheveux noirs attestaient qu'ils

étaient de ces Italiens que le marquis de Monaldeschi avait attachés au service de la reine Christine. En effet, depuis son voyage à Rome, cette reine, éprise d'un fol amour pour Monaldeschi, avait vu s'éloigner d'elle tous les gentilshommes suédois qui, dans un moment d'enthousiasme pour sa fastueuse abdication, s'étaient attachés à sa fortune.

Un seul avait résisté à la désillusion qui avait éloigné tous les autres : c'était le comte Suénon de la Gardie, fils de ce Magnus de la Gardie que la faveur de Christine avait élevé si haut, quelques années avant qu'elle quittât le trône, qu'on supposait qu'il devait sa fortune à l'amour de la femme plutôt qu'à l'estime de la reine. Les bruits vagues qui avaient alors circulé à la cour de Christine se turent tout-à-coup; car à la suite d'un souper où Magnus s'était laissé trop légèrement féliciter sur son bonheur, il mourut en proie à des con-

vulsions telles, qu'on parla d'empoisonnement. La grandeur de Christine, plus encore que son titre de reine, la mirent à l'abri du soupçon d'avoir voulu punir un indiscret; et ce soupçon, fût-il entré dans quelques esprits, il eût été détruit par la douleur que montra la reine et la protection éclatante qu'elle continua au fils après la mort du père. Cependant ce n'était pas la reconnaissance seule qui avait fait persévérer Suénon dans son dévouement à Christine; une passion insensée, violente, s'était emparée de ce jeune homme : passion aveugle qui ne voulait point voir ce qui se passait dans cette cour ambulante, de peur d'être obligé de mépriser l'idole qu'il ne pouvait s'empêcher d'adorer.

Comme nous l'avons dit, Suénon était le seul gentilhomme suédois qui fût demeuré près de Christine, et ce n'était même que par hasard qu'au milieu de la France même, deux

gentilshommes français se trouvaient parmi les vingt ou trente seigneurs italiens qui formaient la maison royale de l'ex-reine de Suède.

Le premier de ces gentilshommes était M. de Guise, petit-fils du Balafré, appelé le chevalier de Guise, et que Louis XIV avait chargé de recevoir la reine Christine et de lui faire les honneurs de Fontainebleau. C'était lui qui, à Naples, avait secondé le mouvement de Mazaniello contre les Espagnols, et qui tenta, un moment, de livrer ce royaume à la France, en le poussant à la révolte pour conquérir son indépendance nationale.

Le second était le vicomte de Charnacé, fameux par ses duels, ses chansons et ses folies. Condamné à mort pour avoir fait de la fausse monnaie, condamné à mort pour avoir violé la clôture d'un couvent et enlevé la fille d'un président du parlement de Rennes, il

avait obtenu deux fois sa grâce. Enfin, condamné une troisième fois à mort pour avoir, après une orgie, fait le pari d'aller arrêter sur la grande route les voyageurs attardés, il était venu se réfugier auprès de la reine de Suède, en attendant qu'une troisième grâce lui permît de se livrer à de nouveaux méfaits. Christine accueillit favorablement Charnacé, son nom était une recommandation très-puissante près de cette reine. En effet, il était le fils de l'ambassadeur français Charnacé qui, pendant un séjour de quinze ans en Suède, avait rendu à la reine les plus éminens services.

Ce soir là, toute cette cour était réunie dans le grand salon de Diane, tandis que les deux gardes dont nous avons parlé pénétraient dans l'antichambre. A les examiner soigneusement, on eût pu remarquer que ni l'un ni l'autre n'étaient accoutumés à l'habit qu'ils portaient. Le plus jeune pouvait avoir trente ans.

Malgré son air résolu, l'accoutrement militaire qu'il avait revêtu semblait le gêner.

L'œil et l'oreille tendus, il portait involontairement, au plus léger bruit, sa main à son poignard, plutôt qu'à son épée ou à son arquebuse. En effet, c'était un de ces bandits italiens qui se mettent à la solde de quiconque les paie bien, et Monaldeschi l'avait pris à la sienne; mais, par une précaution qui ne pouvait tenir qu'à des projets longuement médités, il l'avait toujours tenu éloigné de la reine. Jamais Merula, c'était son nom, n'habitait le palais, quel qu'il fût, où Monaldeschi demeurait avec Christine. Il se logeait presque toujours dans quelque maison voisine, et ne se présentait au marquis que sous des déguisemens assez variés pour que personne ne pût soupçonner l'existence de cet agent secret.

Autant cet homme avait l'air farouche et résolu, autant celui qui l'accompagnait avait

un air tremblant; l'arme qu'il portait ne l'embarrassait pas, elle lui faisait peur. Cependant cet homme était, comme l'autre, un agent de mort; mais ce que Merula accomplissait par le poignard, Landini l'exécutait par le poison. Attaché depuis long-temps à Christine en qualité d'alchimiste, ce n'était pas seulement à la recherche de la pierre philosophale qu'il aidait sa maîtresse; et ceux en qui la douleur de Christine et sa faveur pour Suénon n'avaient pu arracher leurs soupçons prétendaient que Landini n'avait pas été étranger à la mort du comte Magnus. Écoutons un moment le dialogue de ces deux hommes, il nous instruira du motif qui leur avait fait prendre ce déguisement pour entrer dans cette partie du château, et nous fera connaître les autres personnages qui doivent jouer un rôle dans ce récit.

— Maintenant que nous voilà arrivés, dit

Merula, accomplis la part que tu as choisie dans cette expédition. Voyons, reconnaissons bien les localités, pour ne pas nous égarer dans ce château, plus difficile à débrouiller que les sentiers les plus inconnus des Apennins. D'abord, quelle est cette porte ?

— Celle-ci, dit Landini, c'est celle qui mène par un escalier étroit à l'appartement du marquis.

— Je comprends, c'est par ici qu'il entre et qu'il sort, quand personne ne devrait plus entrer ni sortir. Et cette autre porte, quelle est-elle?

— C'est la porte de l'appartement de la reine.

— Bien, c'est là que tu as affaire; entre.

L'alchimiste s'arrêta, et, secouant la tête d'un air piteux, il reprit tristement :

— Merula, nous jouons un jeu à nous faire pendre.

— Et, si tu n'entres pas, tu vas jouer un jeu à te faire poignarder.

— C'est que tu ne sais pas, repartit Landini sans s'alarmer de cette menace de Merula, c'est que tu ne sais pas ce que renferme d'abominable le libelle que le marquis veut que j'aille déposer sur le chevet du lit de la reine.

— Je sais que, plus il sera abominable, plus il servira les projets du marquis. Ne l'as-tu pas compris, lorsqu'il nous a expliqué les voies par où il compte arriver à son but?

— Ce que j'ai compris surtout, c'est que, si nous sommes découverts, nous serons pendus.

— Et c'est le plus grand bonheur qui puisse t'arriver, misérable; car, si tu n'es point pendu pour ce fait, tu seras assurément brûlé pour tes infernales sorcelleries. C'est un choix à faire entre la corde et le fagot.

— Écoute, Merula, répondit l'alchimiste, crois-moi, il en est temps encore, quittons cette cour, nous avons mes poisons et ton poignard pour nous assurer une honnête existence, associons-nous et allons ailleurs exercer pour notre compte.

— Trembleras-tu ailleurs moins qu'ici? Tu recules pour la chose du monde la plus aisée, cacher des papiers dans le lit d'une femme; si je ne craignais de me perdre dans ce labyrinthe de portes et de corridors, il y aurait longtemps que ce serait fait.

— Bah! bah! bah! murmura sourdement Landini, c'est que ce n'est pas tout; il faut encore enlever...

— Enlever un enfant, une fille de quinze ans! Mais tu n'as donc de courage, damné sorcier, que pour aller, la nuit comme un chacal, déterrer des morts, afin de les dissé-

quer et d'étudier sur leurs cadavres les horribles secrets de ta science?

— Les nobles secrets de la nature! reprit Landini avec un soudain sentiment de fierté et en élevant la voix.

— Silence donc, dit Merula; quand on te parle de cela, tu te redresses comme une vipère sur qui l'on marche. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, voyons, comment ferons-nous pour enlever Marianne?

— Est-ce que nous l'enleverons?

— Aussi vrai que je suis bon chrétien, reprit Merula, en mettant la main sur son poignard; aussi vrai que j'ai tué en plein jour, sur les marches de Saint-Pierre, un officier du pape qui m'avait trahi, après m'avoir commandé la mort de son ennemi, nous enleverons Marianne.

— Hé, là, là! reprit l'alchimiste en baissant la tête, nous l'enleverons. Mais écoute-moi

bien. Marianne est en ce moment avec les filles de la reine, à l'autre extrémité de son appartement; là-bas, de l'autre côté de la cour ovale. Tu peux voir, à travers la fenêtre, la lumière de la salle où elles sont rassemblées. Quand le coucher de la reine sera fini, les autres femmes de service rentreront chez elles dans cette partie du château; Marianne seule reviendra par ici, car elle n'habite pas avec ses compagnes. Elle demeure avec son père, le vieux Clairet, qui est logé dans la cour des cuisines, tout là-bas, à l'extrémité de la galerie de Diane. Il faudra donc que Marianne repasse par ici.

— Suffit. Tu as le bâillon et le masque?

— Oui.

— Tu as la clé de la porte qui mène chez le marquis?

— La voilà.

— Va donc faire ce qui devrait être fini de-

puis long-temps. Écoute! Là-bas le bruit de la conversation s'affaiblit. L'esprit manque, à ce qu'il paraît. La reine va rentrer. Allons hâte-toi.

Landini hésita encore, et répéta tout bas :

— Nous nous ferons pendre.

Merula vit l'alchimiste si effrayé, qu'il jugea à propos de le guérir par le système des semblables, comme on apaise la douleur d'une brûlure en l'approchant du feu. Il tira son poignard, et lui dit :

— Tout à l'heure je te donnais à choisir entre la corde et le fagot; maintenant choisis entre la corde et le poignard.

— Saint Chrysostôme, ayez pitié de moi! dit Landini en soupirant.

Et il entra chez la reine Christine.

Il était temps. Presque aussitôt on entendit le bruit des siéges qui se remuaient au bout de la galerie. Merula regarda, et vit des domes-

tiques s'emparer des flambeaux pour précéder la reine. Un d'eux s'approcha d'une des fenêtres de la galerie, l'ouvrit et agita la torche. Il sembla que ce fût un signe, car la lumière qui brillait dans la chambre des femmes de service s'agita de même, et Merula, placé à un des angles de la cour ovale, put voir s'avancer, à travers les vitres, vers l'antichambre où il était, la lumière qui précédait la reine, tandis que la lumière des femmes de service avançait rapidement de fenêtre en fenêtre vers la chambre de Christine.

— Il n'aura pas le temps, murmurait-il tout bas, en suivant avec anxiété ce double mouvement.

Comme il prononçait ces paroles, Landini rentra pâle et tremblant, en disant :

— C'est fait.

— A notre poste donc! dit Merula.

Et tous deux rentrèrent dans la galerie de

Diane, et se rangèrent de chaque côté de la porte, en ayant soin de s'abriter, le plus possible, derrière les énormes piliers qui en soutenaient le fronton. La reine passa rapidement devant eux, et entra dans l'antichambre. Elle était radieuse et presque belle, tant le bonheur est une séduisante parure. Elle parlait avec une volubilité qui semblait dire que son cœur, trop plein, avait besoin de s'épancher. Guise, Charnacé, Monaldeschi, Suénon, Doria, dix autres officiers et quelques femmes parmi lesquelles la comtesse de Palma, la suivaient en l'écoutant. Arrivée à la porte qui conduisait chez elle, elle s'arrêta, et s'adressant successivement aux personnes qui l'entouraient, elle leur dit à chacune un mot aimable puis parlant à Guise, elle continua ainsi :

— Quant à vous, M. de Guise, puisque vous partez demain pour Paris, je vous remet-

trai une lettre pour obtenir la grâce de ce mauvais sujet de Charnacé.

— Que votre masjesté ne se fatigue pas de ce soin, dit le marquis en s'approchant humblement. J'écrirai moi-même au cardinal, et je pense que mon intervention suffira...

— J'écrirai au roi, Monsieur, dit la reine avec hauteur, et je pense que cette intervention vaudra la vôtre.

— A quelle heure faudra-t-il me présenter chez votre majesté pour écrire sous sa dictée? reprit Monaldeschi sans paraître ému de l'air froid de la reine.

— Vous avez trop de soin de mon repos, pour que je n'aie pas souci du vôtre, reprit Christine. Je prierai le comte de la Gardie de me servir de secrétaire.

Monaldeschi, qui s'était approché de la reine, s'inclina sans se retirer et ajouta avec persévérance :

— En ce cas, et puisque je n'aurai pas l'honneur de voir sa majesté avant le départ de M. le duc, je dois lui remettre une dépêche du cardinal, qui exigera peut-être une réponse dont M. le duc pourra se charger.

— C'est ce que je déciderai, dit la reine en prenant la dépêche; puis elle salua tout le monde de la main, et Suénon du regard. Monaldeschi remarqua ce coup-d'œil; mais sa figure expressive d'Italien garda son indifférence, et la reine rentra chez elle.

A peine fut-elle retirée que Charnacé s'écria :

— C'est, parbleu! une maison de reclus que ce palais; il est à peine dix heures et demie du soir, et la nuit y commence. Est-ce qu'il n'y a ici ni cartes ni dés pour la rendre moins longue et célébrer ma bien-venue?

— Cartes, dés et bons vins, reprit un des officiers, et nous sommes à vos ordres.

— Eh bien, dit Charnacé, voici une salle

admirable pour une si joyeuse orgie. Qui en est?

— Moi, moi, moi, dirent toutes les voix.

— Mais pas ici, s'écria vivement Monaldeschi.

— Pourquoi donc? dit Charnacé.

— Si près des appartemens de la reine, cela ne serait pas convenable, reprit le marquis.

— Et ce serait surtout gênant pour ceux qui y passent après le couvre-feu royal, dit Charnacé à demi-voix à ceux qui étaient auprès de lui.

Aucun des Italiens qui entendirent le propos ne fit semblant de le comprendre, et Charnacé, stupétait de cette couardise de cour si nouvelle pour un homme qui avait été un des plus hardis frondeurs de l'époque, reprit en donnant à sa voix un ton sépulcral :

— Allons boire, Messieurs, cela ne tourne que la tête et ne la compromet point.

On sortit en tumulte et l'on regagna le salon de Diane situé à l'extrémité de la galerie ; les dames se retirèrent, et les gentilshommes, parmi lesquels Monaldeschi, s'établirent au jeu. A peine étaient-ils en place que Merula rouvrit la porte de l'antichambre en appelant Landini. Celui-ci le suivit, mais plus tremblant que jamais.

— Nous serons pendus, répétait-il d'une voix plaintive, nous serons pendus.

— Assez, s'écria brutalement Merula, tu as failli déjà nous faire surprendre ; allons, n'oublie pas qu'une maladresse peut nous perdre si nous ne réussissons pas.

— Ce qui nous perdra, c'est de réussir. Enlever une fille, et la fille de Clairet !

— Ah ! voilà donc le grand mot lâché !...

Clairet.... Clairet.... cet homme te fait donc bien peur?

— C'est que tu ne connais pas ce damné barbier. C'est un Gascon qui ne sait ni lire ni écrire, et qui cependant menait Gustave-Adolphe par le bout du nez.

— Quand il lui faisait la barbe, sans doute?

— Toujours. C'est la ruse et la méchanceté en personne que ce misérable vieillard. Je crois que si on cachait une aiguille dans un sac de farine, il l'y trouverait en une minute. Il servait d'espion au père, et sert d'espion à la fille. Christine ne fait rien sans le consulter.

— Et c'est pour qu'elle ne le consulte pas, reprit Merula, que Monaldeschi fait enlever sa fille. Le bonhomme va s'amuser à courir après elle à Paris, où il ne la découvrira de long-temps; et cela, pour la raison toute simple qu'elle n'y sera pas. En vérité, tu trembles si fort, que j'ai peur que tu n'aies oublié l'or-

dre et la marche de l'enlèvement. Je vais te la répéter de façon à ce que tu ne t'égares pas.

Écoute bien, une fois la fille enlevée, nous l'emporterons dans la voiture qui est à la grille de la cour du Cheval-Blanc. Cette voiture a dû être remarquée.

— Il y a trois heures qu'elle est là; et elle a été assez remarquée.

— Il faut qu'elle le soit davantage. Mais une fois que la jeune fille y sera, et que les chevaux seront partis, laisse-lui la liberté de crier si cela lui convient, pour qu'on soit bien assuré qu'une femme a été enlevée et conduite sur la route de Paris. Le vieux Clairet sera pris à la piste, car la voiture continuera sa route jusqu'à la capitale. Quant à toi, tu descendras à la hauteur de la route qui mène à l'ermitage de Franchard, et tu y conduiras Marianne à pied. J'y serai.

— Mais ce chemin est plein de brigands.

— Je te dis que j'y serai. Il faut que je prépare l'ermite à cette visite, et que je lui demande poliment un asile. Tranquillise-toi. Je serai arrivé avant vous.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent marcher dans le premier salon de la reine, et éteignirent les flambeaux de l'antichambre, après avoir allumé une lanterne sourde. Marianne entra; elle parut surprise de se trouver, avec la seule lumière qu'elle tenait à la main, dans cette pièce, ordinairement éclairée, et se hâta de gagner la porte de la galerie. Au moment où elle allait la franchir, un masque lui fut jeté sur le visage, et un mouchoir le noua fortement. Il n'y eut pas un cri de poussé dans ce premier moment. Landini avait saisi la jeune fille par les deux mains, tandis que Merula allait ouvrir la porte de l'escalier secret. Landini, qui avait la clé de cette porte à sa ceinture , lâcha une des mains

de Marianne pour prendre la clé et la donner à Merula. Marianne, qui se débattait vainement, profita de cette liberté, et arracha le bandeau qui tenait son masque, et poussa un cri terrible de désespoir.

Tous les gentilshommes qui buvaient et jouaient au bout de la galerie, se levèrent soudainement ; mais ils n'entendirent rien que le bruit d'une porte qui s'ouvrait à côté d'eux, et ils virent le vieux Clairet, qui s'arrêta en voyant l'air d'attention et de surprise qu'ils avaient tous.

— Qu'avez-vous donc, Messieurs? leur dit-il d'un air insolent et railleur; on dirait que l'apparition d'un vieillard vous fait peur?

— Je veux être pendu, dit Charnacé, si je n'ai pas entendu...

— C'est le bruit de cette porte qui, répété par les voûtes de cette galerie, vous a étonnés, dit brusquement Monaldeschi.

— Une porte qui dit : *Au secours !* reprit Charnacé, me semble extraordinaire.

— Au secours? dit Clairet dont l'œil brilla d'un sauvage éclat. On a crié au secours au bout de cette galerie ?...

Puis il compta rapidement les gentilshommes présens, et reprit, en haussant les épaules :

— Ils y sont tous.

Puis il s'approcha de la fenêtre, et reprit, toujours en se parlant à lui-même, mais assez haut pour qu'on l'entendît.

— D'ailleurs il y a encore de la lumière chez la reine. Marianne n'est point sortie.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Marianne? dit Charnacé en buvant un verre de vin.

— C'est ma fille, monsieur le vicomte, dit Clairet avec insolence, et toute fille qu'elle est d'un valet, si aucun des gentilshommes ici

présens avait osé l'insulter, il me l'aurait payé cher.

— Combien vaut la fille, pour savoir le prix de l'injure? dit Charnacé en se penchant dans son fauteuil.

— Si peu qu'elle vaille, reprit Clairet d'un ton goguenard, elle est toujours au-dessus de la fortune de ceux qui paient en fausse monnaie.

— Insolent! dit Monaldeschi.

— Laissez, dit Charnacé, cet homme s'acquitte fort bien de son métier de bouffon.

Clairet ne répondit point à cette injure; mais il lança à Monaldeschi un regard de haine : celui-ci, qui n'était pas le maître de son trouble, voulut le cacher sous un air de hauteur, et dit à Clairet :

— Qui vous appelle, à cette heure, dans cette partie du château?

— Monseigneur, reprit Clairet avec une humilité affectée et un air de raillerie, Marianne

devait passer par ici pour rentrer chez moi. Marianne est jeune et indiscrète, elle aurait pu vous déranger de vos graves occupations, et j'ai voulu prévenir ce désagrément.

— Va donc, dit Charnacé...

Clairet s'éloigna lentement, et l'on n'entendit plus que les pas pesans du vieillard le long de l'immense galerie. Monaldeschi écoutait d'un air inquiet, lorsque tout-à-coup de nouveaux cris se firent entendre. Monaldeschi se sentit défaillir. Les autres gentilshommes s'emparèrent de torches et coururent à l'extrémité de la galerie. Quand ils arrivèrent à l'antichambre, elle était déserte, et toutes les portes étaient fermées, et tout était rentré dans le silence. La lumière brillait encore dans l'appartement de la reine, et Clairet avait disparu.

II.

Il est nécessaire d'expliquer maintenant d'où venaient les cris qui avaient été entendus par les officiers de Christine, et qui les avaient attirés dans l'antichambre où s'était passée une partie des scènes que nous venons de rapporter. Pour cela, il faut pénétrer dans l'appartement de cette reine. Elle venait d'y rentrer joyeuse et fière : la galanterie de Guise, qui lui avait prodigué ces hommages élégans qui semblent toujours prêts à arriver à la passion; l'amour triste et dévoué de Suénon, dont le silence était une admirable flatterie, car il at-

testait à Christine un respect qu'elle savait ne pas mériter ; ce triomphe obtenu sur deux cœurs si haut placés l'avait charmée. La présence de Monaldeschi seule avait troublé ce bonheur. Cet homme à qui elle s'était donnée avec une folle passion, et qu'elle n'aimait plus, lui était un désenchantement perpétuel d'elle-même. Sa basse flatterie, qu'elle avait prise pour de l'amour, tant qu'il n'avait pas été son amant, lui répugnait, maintenant qu'il avait le droit de parler en homme à la femme qui lui appartenait. Elle l'eût peut-être aimé encore, s'il avait osé se montrer exigeant et tyranique; mais il était resté trop soumis pour ne pas lui faire sentir qu'elle s'était livrée à un valet. La jalousie et les emportemens de Suénon, lorsqu'elle recherchait l'hommage d'un étranger, lui plaisaient mille fois mieux que l'obséquieuse complaisance avec laquelle le marquis semblait ne pas voir ses attentions pour un autre.

Si donc quelque chose avait mêlé de l'amertume à sa joie de cette soirée, ç'avait été d'abord la présence de Monaldeschi, ensuite la manière dont il s'était approché d'elle et lui avait parlé; l'impassibilité de son visage, le calme de sa parole lorsqu'elle l'insultait par la dureté de ses réponses, l'avaient irritée. En effet, la chaîne qu'impose à une reine l'homme qu'aucun tort ne peut assez blesser pour le pousser à une rupture est la plus lourde de toutes. Il y avait encore trop de femme dans celle qui s'était fait appeler le roi Christine, pour chasser son amant comme un laquais qui ennuie.

Tous ces sentimens, soulevés un moment dans son cœur, se calmèrent cependant bien vite, et ce soir-là elle reçut les soins de ses femmes avec une affabilité qui ne lui était pas ordinaire. Elle les renvoya toutes avec bienveillance et dit qu'elle désirait être seule pour travailler. Elle les trompait ou se trompait

elle-même, car, dès qu'elle fut seule, la pensée de Suénon lui revint avec une persévérance dont elle-même s'étonna. C'est que, ce soir-là, Suénon, excité par la galanterie de Guise, avait laissé éclater, malgré lui, la passion qui l'occupait. Ç'avait été entre le courtisan consommé et le jeune officier une lutte de paroles, que la présence et l'habilité de Christine avait seule empêché d'aller jusqu'à une querelle. Plus Suénon avait laissé percer d'impatience et d'audace, plus Christine avait pris plaisir à lancer et à retenir tour à tour cette fougue irréfléchie, comme un habile écuyer qui tourmente son cheval de l'éperon pour lui mieux faire sentir la bride. En ce moment, Christine aimait la Gardie, non pour son amour, mais pour lui avoir donné lieu d'exercer son pouvoir de femme.

Christine n'était pas de ces âmes à se repaître d'un amour idéal; en sa pensée, elle con-

duisit bien vite celui-ci à sa conclusion probable, et la possibilité de se donner un nouvel amant lui déplut : ce pouvait être un nouveau Monaldeschi. Elle secoua donc tout d'un coup ses pensées, et, pour les mieux détacher de son esprit, elle lui chercha une autre occupation; elle aperçut la lettre de Mazarin sur une table où elle l'avait jetée, et prévoyant qu'elle y trouverait quelques nouvelles d'une haute importance, elle l'ouvrit. Voici ce qu'elle lut :

« Madame,

» Il est temps de vous décider; les États de » Suède sont tout prêts à replacer sur votre tête » une couronne que le successeur que vous » vous êtes donné ne peut plus soutenir; mais il » faut que cette affaire amène à sa suite l'allian» ce de la France avec la Suède; vous savez à » quel prix sera cette alliance. Il est nécessaire

» que vous fassiez un choix et preniez un mari » qui ne puisse alarmer sa susceptibilité. Quant » à moi, vous n'ignorez pas quel choix je vous » conseillerai, et qui je soutiendrai de tous mes » efforts. »

A ce moment Christine s'arrêta, et murmura entre ses dents :

— Italien et Italien, toujours Italien...

Puis elle continua de lire.

« Quoi qu'il en puisse être, il faut vous dé- » cider. On distribue à la cour un libelle infâ- » me contre votre majesté. Vos projets de re- » prendre le sceptre de Suède y sont dévoilés » et combattus dans des termes que je dois » vous taire. »

Christine laissa tomber la lettre. Cette liberté de la vie privée, qu'elle avait appelée avec tant de faste en abdiquant la couronne,

commençait à lui peser. Cette activité d'esprit qui n'arrivait plus à l'application de ses théories, mais à de vaines discussions, ce besoin de s'occuper que les voyages les plus actifs n'avaient pu satisfaire, tout cela lui avait souvent fait regretter son métier de reine, comme elle l'appelait. En même temps, et en suivant les actes du gouvernement de Charles-Gustave, elle éprouvait l'impatience d'un joueur qui a cédé sa partie à un autre et qui, lui voyant faire des fautes grossières, est toujours tenté de lui arracher les cartes des mains. Ces cartes, pour Christine, c'était le pouvoir suprême ; et, de quelque manière qu'on les joue, la partie rapporte toujours assez à celui qui les tient pour qu'il ne la cède pas aisément.

Christine avait prévu qu'il faudrait une révolution en Suède pour qu'elle y rentrât ; mais la difficulté de l'entreprise ne l'avait rendue que plus séduisante aux yeux de cette femme.

Elle avait, par conséquent, profité de sa présence en France pour nouer une intrigue avec Mazarin, se réservant de pousser les choses ou de les arrêter, selon le caprice qui dominerait au moment de l'exécution. Du reste, l'obligation de choisir un époux lui avait été imposée par les membres des États de Suède, qui s'étaient offerts à seconder sa cause. Voulaient-ils prévenir le retour des intrigues que fait naître à la cour l'existence d'une reine non mariée, ou espéraient-ils qu'un d'eux pourrait se faire roi en refaisant une reine. C'est ce qu'il est impossible de dire ; mais ce qui est certain, c'est que Monaldeschi avait trouvé dans Mazarin un allié puissant qui lui promettait toute son influence sur la reine de Suède, à la condition, par lui, d'assurer plus tard à la France toute son influence sur le royaume de Suède. Christine n'avait pas besoin de cette lettre pour comprendre par quelle intrigue

on comptait la forcer à un mariage dont elle avait autrefois flatté Monaldeschi. Depuis longtemps, elle avait résolu d'échapper à cette double obsession et au marché que lui proposait Mazarin. Pour cela, elle avait fait demander à Cromwell la permission de passer en Angleterre, espérant trouver en lui, sans condition, un appui que Mazarin lui vendait si cher. Mais, malgré toutes les flatteries dont la reine avait chatouillé la vanité du protecteur, Cromwell avait refusé, et la nouvelle en était arrivée à Christine.

Un moment de succès de femme avait distrait la reine de ses préoccupations politiques, lorsque cette lettre vint l'y replonger. Dans son impatience d'être dérangée de la joie à laquelle elle s'était laissée aller un moment, elle rejeta cette lettre avec colère, s'avança vers son lit pour y monter et le découvrit. Elle fut frappée de surprise en y voyant un petit cahier de papier avec

une couverture jaune, et, par un pressentiment singulier, cette femme, si résolue, le prit avec l'effroi qu'on sent à toucher un serpent. Elle jeta les yeux sur le titre, et lut : *Advis aux peuples de Suède, touchant l'ex-reine Christine.*

Christine tourna la page avec une terreur indicible, et, d'un regard dévorant, elle parcourut les premières lignes de cet abominable écrit. Ce qu'elle y lut devait être bien horrible, car elle s'émut peu à peu, devint tour à tour pâle de colère, rouge d'indignation, et finit par porter la main à sa tête, en poussant un cri de rage : alors, courant comme une insensée dans son appartement, elle tomba dans un de ces accès de fureur qui, plus tard, devinrent, dit-on, de l'épilepsie. Ses femmes accoururent à ses cris; une d'elles alla à tout hasard du côté de l'antichambre, pour appeler du secours, tandis qu'une autre se rendait dans l'appartement de Landini, qui, à sa

qualité d'alchimiste, joignait celle de médecin. La première rencontra Clairet, qui devait à son premier état de barbier quelques connaissances chirurgicales; il suivit cette femme dans l'appartement de la reine, qui, en proie à une colère sans raison, laissait échapper les exclamations les plus insensées. Lorsqu'elle aperçut Clairet, elle laissa échapper un cri de joie, et, s'élançant vers lui, elle le traîna jusque près de la table, et lui dit :

— Tiens, lis.

Le vieillard baissa la tête d'un air confus et mécontent, tandis que Christine, appuyant son doigt sur la page, lui répétait :

— Là... là.., Magnus... Shumlack... et toi aussi... Ils savent tout.

— Sortez, reprit le vieillard d'un ton violent, en s'adressant aux femmes qui étaient restées dans la chambre, et sans s'apercevoir que Marianne n'était pas avec elles.

Elles se retirèrent, et Christine, frappant du pied, reprit avec plus de rage :

— Les infâmes! les infâmes! et j'étais reine... j'avais des juges, j'avais des bourreaux, et j'ai perdu tout cela! Folle! folle! folle!

— Et tout cela se retrouve, dit Clairet, quand on en a besoin.

— Besoin, s'écria Christine avec une rage amère... vois si j'en ai besoin, lis.

— Eh! vous savez bien, dit le vieillard, que je ne sais pas...

— Que venez-vous donc faire ici? lui dit la reine... qui vous a appelé... qui vous a permis d'entrer?

— On a appelé au secours, repartit Clairet avec humeur, et je suis venu. Je comprends que c'est un tort.

A ce mot, et après tant de secousses violentes, les larmes de Christine se firent jour et

calmèrent l'exaltation de ses idées, mais non point la violence de sa douleur.

— M'abandonnes-tu donc aussi ? s'écrie-t-elle à travers ses sanglots, ne suis-je entourée que de traîtres et d'ennemis?... Clairet... Clairet... tu ne peux m'en vouloir... ils m'ont trop fait de mal...

— Mais enfin, que renferme donc ce papier, ce libelle.

— D'horribles secrets. Ecoute... ou c'est Satan qui a dévoilé à son auteur tout ce qu'il renferme dans les premiers mots que j'ai lus... ou c'est un...

Elle s'arrêta.

— Ou c'est un homme que vous avez assez aimé pour lui dire tout.

— Ta haine pour Monaldeschi t'égare. Il ne sait pas tout, lui.

— Qui donc est si bien instruit?

— C'est à toi que je pourrais le demander, car il y a un mot qui t'accuse.

— Moi.

— Toi; lis et tu me répondras.

— Donnez, dit Clairet, je me ferai lire cela par mon filleul.

— Te le faire lire par un autre!... Initier un autre à ces horribles révélations!

— Alors, lisez-le vous-même.

Christine regarda autour d'elle, comme si elle eût eu honte d'être vue dans ce qu'elle allait faire, et reprit à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue dans ce qu'elle allait dire, et répondit :

— Clairet, tu as des ruses d'enfer pour découvrir les secrets les plus impénétrables : il est peu d'hommes, parmi ceux qui m'entourent, dont tu ne m'aies dit les trahisons. Je t'ai payé cher tes révélations, et tu dois être content : eh bien, dis-moi le nom de l'homme

qui a fait ce libelle, et je te le paie du prix que je t'ai refusé jusqu'à présent : je t'anoblis; je te fais baron; je te ferai comte si tu veux.

— Vous me ferez comte, s'écria Clairet en se redressant.

— Je te ferai comte; mais si tu ne peux m'en nommer l'auteur, c'est toi que j'accuse et que je punis.

— Pour vous satisfaire, il me faudrait connaître cet écrit.

— Je vais te le lire.

— Soit. Je vous écoute, répondit Clairet.

Christine s'assit près de la table, Clairet à côté d'elle. Elle s'empara du libelle, et lut d'une voix dabord résolue :

« Christine veut remonter sur le trône de » Suède. Pense-t-elle donc que les souvenirs » qu'elle a laissés en Suède soient entièrement » effacés; pense-t-elle que tous les témoins de

» ses débauches nocturnes soient morts par le » poison, comme Magnus de la Gardie. »

Christine s'arrêta, et dit :

— C'est toi qui le lui as servi, Clairet.

— C'est Landini qui l'a préparé, madame.

— Qui m'a trahie de vous deux?

— Ni l'un ni l'autre, peut-être. L'accusation a couru depuis long-temps... Continuez.

Christine reprit le papier.

« Lequel de ses nombreux amans Christine » compte-t-elle choisir pour commander l'ar- » mée qui doit la ramener à Stockholm? Sera-ce » le Norwégien Bellinder, le Suédois Shumlack, » le Russe Teskisheff, les Italiens Bellamonte » ou Monaldeschi? »

— Vous lisez trop bas, je ne puis entendre, dit Clairet en se rapprochant.

— Ah! ne me regarde pas, s'écria Christine en cachant sa tête dans ses mains

— Ne sais-je pas tout cela, dit le vieillard d'un ton négligent; allons, courage, continuez.

— Ecoute donc ceci, Clairet, et écoute bien.

Et elle reprit d'une voix ferme :

« Paiera-t-elle son armée avec ce million de » piastres qu'elle a empruntées, il y a trois mois, » à Rotterdam, au juif Winter, et pour lesquel- » les elle a donné en nantissement de faux dia- » mans. »

— Eh bien, dit Christine en regardant Clairet en face.

— Eh bien, dit Clairet en regardant à son tour la reine, les diamans livrés à Winter étaient-ils faux? vous devez le savoir.

— Ces diamans étaient-ils faux quand je te les ai remis pour les garder?

— Je ne sais pas quels sont ceux que vous avez livrés au juif Winter : vous me les avez

redemandés huit jours avant le marché.

— Ils sont restés chez moi tout ce temps.

— Personne n'a-t-il le droit d'entrer chez vous quand vous n'y êtes pas?

— Personne.

— Personne n'y est-il entré quand vous veilliez, et n'en est-il sorti pendant votre sommeil?

— Monaldeschi.

— Qu'en pensez-vous ?

— Oh! c'est impossible... impossible... un vol... un vol honteux... non, cela ne se peut pas.

— Il n'y a pourtant que celui qui l'a fait qui puisse en parler.

— Ce serait donc lui...

— C'est lui, s'écria Clairet en se levant avec une joie féroce, et je m'engage à vous en donner la preuve.

— Toi... pense bien à cette accusation;

pense bien que tu joues ta tête contre une haine qui est égale à la tienne.

— Enfin, enfin, s'écria Clairet, sans répondre directement à la reine, je vous tiens, M. le marquis... Mais, madame, il ne faut pas qu'il se doute de nos soupçons, il peut nous échapper... Il peut...

— Mais la preuve....

— La preuve, la voici...

Clairet allait continuer, lorsqu'un bruit tumultueux se fit entendre à la porte de la reine; on s'agitait, on appelait.

Clairet alla ouvrir la porte en demandant ce qu'il y avait.

— M. Clairet, M. Clairet, reprit une des femmes de service; votre fille est enlevée...

— Enlevée, Marianne!...

— Effrayée de l'indisposition de la reine, j'étais allée chercher le médecin, il signor Landini; je traversais la cour du Cheval-Blanc,

lorsque j'aperçus, dans l'obscurité, un corps emporté par deux hommes ; je me signai, car je m'imaginai que c'était un de ces morts que ce mécréant de Landini introduit dans son laboratoire pour ses expériences; mais ils se dirigèrent du côté de la grille. Je les suivis; ils placèrent ce corps dans une voiture; mais, à peine y étaient-ils placés tous trois, que j'entendis des cris : au secours! et que je reconnus la voix de Marianne.

— C'est impossible, c'est impossible, dit la reine... ; courez, courez.

Toutes les femmes sortirent : Clairet était resté immobile.

— Elle a raison..., elle a raison, reprit Clairet; c'est Marianne... Je me rappelle maintenant, les gardes manquaient quand je suis passé à la porte de la galerie; les lumières étaient éteintes, et, en me dirigeant à tâtons,

j'ai rencontré cette clé sur une porte... Je vous la rapportais.

— Cette clé, dit Christine en devenant rouge de honte.

— Vous savez à qui elle appartient, reprit Clairet...

— Oh! c'est sourtout maintenant que je veux la preuve de son crime...

— Pourquoi faire?

— Pour le punir.

— De quel supplice?

— De la mort...

— De la mort, n'est-ce pas?

— De la mort, je te le jure.

— J'y compte... Comptez aussi sur la preuve que je vous ai promise.

III.

C'était toujours durant la même nuit, une heure après l'entrevue de Clairet et de Christine. Landini et Marianne marchaient à pied à travers la forêt. C'est qu'à peu de distance du château, la voiture que Merula venait de quitter s'était brisée. D'abord Landini avait voulu forcer Marianne à le suivre jusqu'à la grotte de Franchard; mais la jeune fille s'y était refusée avec une violence qui avait fait trembler l'alchimiste. Empoisonneur décidé, il n'eût fait qu'un lâche assassin et n'était pas homme à obtenir par des menaces de mort

immédiate l'obéissance que Merula eût imposée, en quelques mots, à la tremblante Marianne. Il était donc entré en composition avec elle, et s'était offert à la reconduire au château. La jeune fille s'étonna de cette proposition, et sembla craindre de tomber dans un nouveau piége : elle voulut s'en assurer, et lui dit, tout en marchant vers Fontainebleau :

— Ainsi vous allez me reconduire jusqu'à la grille de la grande cour; et, sur mon honneur, je vous jure que je déclarerai à mon père et à la reine ne pas connaître les hommes par qui j'ai été enlevée.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, repartit Landini : je vous remettrai aux mains de votre père en personne.

— Vous?

— Moi.

— Vous ne craignez donc pas sa vengeance?

— Je lui offrirai une si belle proie à ma place, qu'il me remerciera, j'en suis sûr.

— Que voulez-vous dire, Landini?

— Vous êtes belle comme une sainte vierge, Marianne. Mais vous devez bien comprendre que ce n'est pas par amour pour vous que je vous ai enlevée, moi qui n'ai d'autre passion que celle de mon laboratoire et de mes fourneaux.

— Où vous ne trouvez pas sans doute l'or que vous y cherchez; ce qui fait que vous voulez celui dont on paie un crime. Et quel est celui que vous voulez trahir pour son forfait, après l'avoir aidé à l'accomplir?

— Un homme que Clairet déteste peut-être plus qu'il ne vous aime.

— Le marquis? repartit Marianne en s'arrêtant.

— Le marquis, dit Landini.

— C'est Monaldeschi qui m'a fait enlever!

s'écria encore Marianne avec une expression d'étonnement telle, qu'elle surprit Landini.

— N'êtes-vous pas assez jolie pour que le marquis, tout grand seigneur qu'il est, désire une maîtresse comme vous?

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! que veut dire tout cela? murmura sourdement Marianne.

— Vous ne comprenez pas les secrets de cour, dit Landini... Vous ne savez pas...

— Vous me trompez, Landini, s'écria Marianne, ce n'est pas le marquis qui m'a fait enlever, ce ne peut être lui... Non, non... ce n'est pas lui.

— Et pourquoi n'est-ce pas lui? dit l'alchimiste.

— Parce que...

Marianne s'arrêta; mais si la nuit n'eût pas été si profonde, Landini eût pu comprendre, en voyant la rougeur de Marianne, pourquoi elle avait le droit de supposer que

le marquis ne l'avait pas fait enlever. Cependant, après un moment de silence, elle reprit :

— Eh bien, si c'est le marquis qui m'a fait enlever, conduisez-moi vers lui. Je veux le voir... je veux lui parler...

— Ce n'est pas là mon affaire, répondit l'alchimiste. On peut vous découvrir dans le château, et alors...

— Sur mon âme et ma foi, je te jure, dit Marianne, de te sauver, si tu me conduis vers Monaldeschi... Ce sera une trahison que je te sauverai.

Landini réfléchit long-temps, et répondit enfin :

— Eh bien, soit : dans un quart d'heure, nous serons à Fontainebleau, dans un quart d'heure vous aurez vu Monaldeschi... Ne vous occupez pas de moi, je me sauverai bien moi-même...

En effet, après ce temps, ils arrivèrent au pied du château, du côté où la galerie de Diane et la galerie des Cerfs s'étendaient jusqu'aux fossés dont il était entouré à cette époque. En y descendant, Landini et Marianne purent entendre les cris joyeux de l'orgie qui continuait dans le salon de Diane. Une fois arrivés au pied du château, Landini ouvrit une porte basse, et introduisit Marianne par un long corridor souterrain. Ils étaient dans la plus profonde obscurité. Enfin, ils arrivèrent à une seconde porte que Landini ouvrit encore, et ils se trouvèrent dans une chambre faiblement éclairée par une lampe.

— Restez là, dit Landini à la jeune fille, je vais prévenir le marquis de votre arrivée.

Aussitôt il disparut par une autre porte et laissa Marianne seule dans cette singulière chambre. Malgré ses préoccupations, la jeune fille examina l'endroit où on l'avait amenée

et reconnut qu'elle était dans le laboratoire de l'alchimiste. Elle s'aperçut alors que, si la porte par laquelle il était sorti était comme toutes les portes ordinaires, celle par laquelle ils étaient entrés était cachée de manière qu'il fallait en connaître l'existence pour la découvrir. Elle la chercha par une précaution dont elle ne se rendit pas bien compte.

Par une crainte instinctive, elle supposa un moment qu'elle aurait besoin de fuir et s'en assura le moyen. En effet, elle était enfermée dans une prison souterraine où l'homme qui l'avait amenée pouvait ensevelir son crime avec elle. Puis elle examina plus en détail l'appartement où elle se trouvait : c'était un mélange de livres, de cornues, de creusets, de fourneaux, de manuscrits, de tableaux constellés; des animaux empaillés, des sphères occupaient les tablettes et se mêlaient à des fioles de toutes formes. Lorsque ses yeux

se furent accoutumés à la faible lueur que répandait la lampe, elle s'assit sur une escabelle et se mit à réfléchir.

Cependant, ce n'était pas la préoccupation d'une jeune fille exposée seulement à un danger présent : il y avait, dans les réflexions qui l'agitaient, un combat où sa conscience prenait part; c'est que Marianne était coupable; c'est que, lorsqu'elle s'était si vivement étonnée de ce que Monaldeschi l'avait fait enlever, elle avait pu se demander pourquoi, car Monaldeschi n'avait rien à obtenir d'un enlèvement, depuis un mois elle lui avait tout donné.

Nous n'avons pas à expliquer cet amour de la fille pour un homme à qui son père portait une haine si profonde. Nous ne voulons pas montrer comment cet amour naquit précisément de cette haine; comment il se fit que Marianne regarda plus attentivement cet

homme que son père accusait sans cesse; il faudrait reconnaître qu'il se mêla à cette passion quelque chose de cet esprit des femmes qui s'attache souvent aux personnes et aux choses qu'on veut exclure de leurs affections. Peut-être l'amour de Juliette pour Romeo n'eût-il pas été si soudain et si violent, s'il ne se fût pas appelé Montaigu et elle Capulet. Peut-être aussi la rivalité d'une reine, au lieu d'épouvanter cette jeune fille, n'avait-elle fait que l'exciter davantage. D'ailleurs, Monaldeschi était un de ces hommes qui plaisent aisément aux femmes. Il avait une beauté passionnée qui prêtait un charme remarquable à l'adulation toujours amoureuse de ses moindres paroles. Il faisait état d'aimer et d'être aimé, et Marianne l'aimait avec cette passion insensée qui est le partage du premier amour et du dernier amour.

Déjà un assez long-temps s'était écoulé de-

puis que Marianne était seule, cherchant à découvrir le motif de la conduite de Monaldeschi. Pourquoi la faisait-il enlever? Pour fuir ensemble? Mais il savait bien qu'elle l'aurait suivi au bout du monde. Elle se perdait dans ses réflexions, lorsque le bruit d'une horloge qui sonna vint l'avertir que l'heure se passait sans que personne vînt. Peu à peu la peur la gagna, surtout lorsqu'elle eut reconnu que la porte par où Landini avait quitté le laboratoire était fermée. S'était-elle trop confiée à lui? Était-il véritablement l'agent de Monaldeschi, ou bien avait-il suivi son premier projet, et avait-il été dire son retour à son père et dénoncer le marquis? Elle était dans cette horrible anxiété, lorsque tout-à-coup elle entendit un léger bruit dans le corridor par où Landini s'était éloigné. Peut-être, un moment avant, se fût-elle élancée vers l'endroit d'où partait ce bruit; mais, par un

mouvement instinctif d'effroi, elle s'éloigna à mesure que ce bruit s'approchait, et lorsqu'elle entendit tourner la clé dans la serrure, elle se cacha derrière le panneau tournant par lequel elle était entrée. Sa surprise fut grande, lorsqu'elle entendit la voix de la reine et celle de son père. Marianne ne pouvait voir ce qu'ils faisaient, mais la boiserie qui la séparait d'eux était assez légère pour qu'elle pût entendre leurs moindres paroles. Elle s'arrêta; et les premiers mots prononcés par son père la firent tressaillir. Celui-ci disait à Christine :

— C'est ici, madame, c'est ici que nous trouverons la preuve de son crime.

— Ici, dit la reine, dans le laboratoire?

— Landini, madame, n'en connaît pas tous les secrets; il ignore que là, sous les joints de cette boiserie, est cachée une porte.

A ces mots, Marianne se sentit prête à dé-

faillir; s'imaginant que son père allait ouvrir celle derrière laquelle elle s'était cachée, elle fit un mouvement pour s'enfuir; mais un nouveau bruit qu'elle entendit de l'autre côté du laboratoire l'arrêta; elle écouta encore.

— En effet, disait Christine, dont la voix lui sembla plus étouffée, sans doute parce qu'elle s'était avancée vers la porte qu'on lui avait désignée... Oui, voilà une armoire trop secrète pour ne pas enfermer des choses coupables. Regarde, Clairet... regarde ce qu'elle contient...

Il se fit un moment de silence, et, un moment après, Marianne entendit ces mots de Christine :

— Une cassette pleine d'or!... ce n'est pas cela... Il est avare, ce fastueux marquis... je le sais... c'est un vice; mais c'est un crime que je cherche...

On se tut encore, puis tout-à-coup la voix

perçante et cassée de Clairet reprit avec une joie cruelle :

— Les voici... les voici...

— Donne, dit Christine.

Marianne entendit le choc d'une cassette de fer qu'on venait de poser sur une table, puis ces mots étouffés de Christine :

— C'est vrai... c'est vrai... voleur !... voleur !... Monaldeschi un voleur !... Cette cassette est à lui... elle porte ses armes. Il a un blason, ce misérable.

Marianne, à cette étrange accusation contre un homme comme le marquis, écouta plus attentivement.

— Eh bien! reprit Clairet...

— Oh! ce n'est pas là son plus grand crime.

— Attendez, attendez, dit Clairet, je n'ai pas tout vu encore.

Marianne entendit remuer divers objets avec vivacité.

— Arrête, s'écria Christine...

— Je vous l'avais bien dit... que vous auriez pitié de lui, repartit Clairet d'une voix colère.

— Non, non, Clairet... dit tout bas Christine... J'ai honte de moi s'il est coupable, honte de moi s'il est innocent. Non, ce n'est pas possible, car enfin, ce n'est pas chez lui que sont ces diamans... et d'ailleurs, comment sais-tu qu'ils étaient dans ses mains?

— Oh! reprit Clairet, c'est un soupçon qui m'est venu il n'y a pas long-temps... Ces diamans, je les connais... Cette couronne... remarquez-la bien, il y manque une pierre.

— C'est vrai...

— Cette pierre, je la connaissais, car elle a un défaut qui a souvent fait dire aux joail-

liers à qui je l'ai montrée qu'elle déparait ce magnifique diadème.

— Eh bien, cette pierre? dit Christine.

— Il y a quelques jours, je l'ai vue au doigt d'une femme.

— D'une femme? dit la reine.

— D'une femme! murmura Marianne sourdement.

— Et maintenant que je suis sûr que votre vengeance ne peut l'épargner... je puis vous dire quelle est cette femme.... C'est ma fille...

— Ta fille?

— Oui, ma fille... innocente encore, je l'espère... Ma fille que l'infâme a fait enlever.. j'en suis sûr... Ma fille!

— Clairet... Clairet, reprit Christine, mais cet homme est abominable.

— Non, il est adroit. Il s'est assuré par un vol une fortune de roi. Il s'est assuré par un

enlèvement une femme qu'aucune n'égale en beauté et en grâces.

— Tu trouves, Clairet? repartit la reine d'une voix aigre.

— Madame, je parle de ma fille...

— Tu as raison... tu es son père... Elle doit être belle à tes yeux... elle l'a été aux siens.

— N'est-ce pas un crime qui mérite la mort?

— Pour toi peut-être, dit la reine d'un ton dédaigneux; mais crois-tu que Christine soit assez femme pour punir une infidélité par la mort?... La crois-tu assez avare pour punir un vol d'un tel châtiment? Le mépris pour les deux crimes, voilà tout ce que mérite Monaldeschi.

— Ce n'est pas là ce que vous m'avez promis, madame.

— Mais ce n'est pas là non plus le crime dont tu m'as promis la preuve.

— Attendez... attendez... nous trouverons, dit Clairet avec confiance.

Il se fit un nouveau silence, et bientôt Marianne entendit le bruit de papiers qu'on agitait, puis la reine disant de moment en moment :

— Ce n'est pas cela... ce n'est pa cela.

Puis, un moment après, elle reprit :

— Des lettres de Mazarin..., encore..., encore... Écoute..., écoute... (elle lut).

« Soyez assuré qu'il ne tiendra pas à moi que votre plan ne réussisse. Il faut assez alarmer la reine sur sa réputation pour la forcer à remonter sur le trône, et, une fois qu'elle aura pris ce parti, fiez-vous à moi du soin de diriger son choix. »

— Eh bien, reprit Clairet, découvrez-vous

enfin toute l'intrigue? Reconnaissez-vous maintenant la main d'où part le libelle?

— Mais alors pourquoi cet enlèvement, s'il voulait arriver jusqu'à moi?... Devines-tu, Clairet?...

Le vieillard ne répondit pas, car un horrible soupçon était entré dans son âme.

— Est-ce donc une maîtresse jalouse qu'il a voulu éloigner? Et ta fille...

— Oh! répondit Clairet, que Dieu le protége si ce soupçon est vrai, car lui fissiez-vous grâce, je ne lui pardonnerai pas, moi!

— Ni moi, s'écria soudainement Christine qui avait continué à parcourir les papiers de Monaldeschi; la voilà cette preuve, voilà écrit de sa main ce libelle qu'il a osé faire imprimer... Maintenant, maintenant, Clairet, je te jure sa mort!

Comme elle prononçait ces paroles avec

éclat, Clairet l'interrompit et reprit à voix basse :

— Silence, on vient... Écoutez, c'est lui...

— Enfin ! Il faut qu'ici même il apprenne...

— Silence, madame, silence, dit Clairet, vous ne connaissez pas cette race d'Italiens. Le cerf aux abois est souvent plus redoutable que le sanglier. Songez que nous sommes seuls dans un souterrain d'où on n'entendrait ni mes cris ni vos ordres. Landini, que, depuis long-temps, je soupçonne d'être devenu son complice, Landini l'accompagne. Ils sont armés tous deux ; tous deux doivent s'estimer perdus s'ils se voient découverts : cachez ces papiers, ces diamans ; et qu'il ne soupçonne rien, si vous voulez que votre vengeance ne nous échappe pas.

— Tu as raison, dit Christine, je veux qu'elle soit juste... Je veux qu'il prononce lui-même sa sentence.

Marianne reconnut, au mouvement qui s'opéra dans le laboratoire, que son père avait rejeté dans la secrète armoire tout ce qu'il y avait découvert. Un moment après, elle entendit la voix de Landini et celle de Monaldeschi; ils entrèrent et tous deux laissèrent échapper un cri de surprise. Mais presque aussitôt Christine, qui ne voulait pas leur laisser le temps de prendre un soupçon, s'adressant au marquis, et lui dit d'un ton plein de douceur :

— Vous ne pensiez pas nous trouver ici, marquis, et moi-même je ne comptais pas vous y voir. J'étais venue chercher ce mécréant de Landini; et déjà je l'accusais de paresse, car il se vante sans cesse à nous de passer ses nuits au travail. Mais j'ai trouvé ses fourneaux éteints.

— Je venais pour les rallumer, et j'avais

prié le marquis de m'accompagner pour être témoin d'une expérience toute nouvelle.

— Vous ne la ferez pas cette nuit, reprit Christine, ou Landini la fera seul. Marquis, vous allez me suivre, j'ai à vous parler.

— Je suis à vos ordres, répondit Monaldeschi d'une voix que toute son hypocrisie ne put rendre calme. Je vous suis, madame...

— Et vous aussi, Landini, venez; allumez un flambeau à cette lampe, et marchez devant nous. J'ai besoin de vous consulter tous deux sur une affaire de la plus haute importance. Clairet, allez, et puisque les officiers de notre maison ne sont pas retirés, faites-les avertir que je les attend tous dans le grand salon de mon appartement, où j'ai à leur communiquer d'importantes nouvelles.

— D'importantes nouvelles! dit le marquis...

— Oui, reprit-elle en tendant la main à

Monaldeschi et en lui souriant, j'ai reçu une lettre de Mazarin qui me décide tout-à-fait. Oui, je veux remonter sur mon trône. Vous me connaissez, j'y suis résolue à cette heure; mais demain, je puis balancer encore. Je veux annoncer sur-le-champ ma résolution à tous mes officiers pour me lier moi-même sans retour.

— C'est un parti bien rapidement pris.

— Ne vous en plaignez pas, dit Christine de ce ton avec lequel les femmes font les aveux les plus doux ou les perfidies les plus infâmes.

Ils sortirent, et durant tout le chemin qu'ils eurent à parcourir jusqu'à l'appartement de Christine, elle fut pour Monaldeschi d'une obligeance si gracieuse, qu'il pensa avoir enfin atteint un des buts de ses intrigues. En effet, Monaldeschi, amant d'une reine, avait voulu être roi; mais, à défaut de ce titre, il n'avait

pas voulu subir la destinée de ses pareils, être rejeté dans la foule des courtisans obscurs. Pour cela, il avait voulu s'assurer une fortune royale, et c'est dans ce jour, dont nous racontons l'histoire, qu'il avait jeté les dés de son imprudente partie. Au moment où il sortit, avec Christine, du laboratoire de Landini, elle était perdue. Le hasard qui devait la perdre tout-à-fait la fit remettre.

En effet, dès que Christine fut arrivée dans son appartement, toutes les personnes qui composaient sa maison s'y rendirent. Dès qu'elles furent toutes réunies, Christine, qui n'avait pas quitté son air de bonheur, fit signe à chacun de prendre place, et dit, d'un ton calme qui peu à peu prit l'accent de la raillerie, puis du sarcasme, de la colère, et enfin de la menace :

— Il m'a plu de vous réunir pour une chose bien frivole. C'est pour que vous prononciez

sur une question que je désire vous soumettre. Que pensez-vous que mérite l'amant qui trahit sa maîtresse ?

— Tous les supplices imaginables, dit Charnacé en riant : celui de ne plus boire et celui de ne plus jouer.

— Il mérite d'être trahi, dit Guise.

— Et vous, messieurs, reprit Christine en s'adressant aux gentilshommes italiens, qu'en pensez-vous ?

— Il n'y a qu'une femme qui puisse répondre, dit Doria. Si elle aime encore, elle sera implacable; si elle n'aime plus, elle peut pardonner.

— Bonne réponse d'Italien... Et vous, Monaldeschi, qu'en dites-vous?

— Je crois le crime impossible.

— C'est mieux... Doria, voilà votre maître ; je continue. Que mérite, selon vous, messieurs, le valet qui vole son maître.

— Le fouet, dit Charnacé.

— La corde, reprit Guise.

— Le mépris, repartit Suénon.

— Votre avis, marquis? dit Christine.

Monaldeschi était pâle et chancelant, cependant il répondit d'une voix mal assurée?

— J'ignore comment on traite les valets, madame...

— Mais vous savez peut-être, dit Christine, quel châtiment a mérité le sujet qui a trahi son roi... celui qui a vendu les secrets qui lui ont été confiés.

Monaldeschi interrogé si directement se remit, espérant que son audace serait la meilleure justification, et il répondit :

— Celui-là, madame, celui-là mérite la mort.

— Je le pense comme vous, et suis ravie que vous soyez de mon avis. Marquis de Monal-

deschi, rendez votre épée, il y a ici quelqu'un qui vous accuse de tous ces crimes.

— De tous? dit Charnacé.

— De vol et de trahison, dit Clairet qui avait compris la question de Charnacé.

— Et c'est moi, dit Monaldeschi, qu'on expose aux infâmes dénonciations d'un tel homme!

— Et la preuve de ces dénonciations ne sera pas difficile à donner, repartit Clairet.

— Écoutez, messieurs, dit Christine, écoutez ce que cet homme a osé écrire contre moi.

Et, sans rougir, repoussant la vérité des accusations par l'audace même qu'elle mettait à les révéler, elle lut tout haut les premières pages de ce libelle qui avait été glissé dans son lit, puis elle reprit :

— Et ces diamans, messieurs, sont en

possession du marquis... Ce libelle, il a été écrit par le marquis.

— En avez-vous la preuve? dit Suénon.

— Suivez-moi tous, dit Christine emportée par sa colère; je vais vous la donner. Amenez le coupable, pour qu'il soit confondu en votre présence.

Pour la seconde fois, elle prit le chemin du laboratoire. Il fut rapidement envahi par tous les officiers, et Christine, que la rage égarait jusqu'à rendre publics des scandales qu'une autre aurait enfouis dans un profond silence, s'écria en montrant l'armoire secrète :

— Là, messieurs, regardez.

— Cette armoire ne m'appartient pas, dit Monaldeschi, qui essaya une défense quelconque.

— Le manuscrit de ce libelle vous appartient, puisqu'il est de votre main... Ouvre, Clairet, ouvre.

Le vieillard s'avança vers l'armoire, en jetant un regard de triomphe sur Monaldeschi. Il ouvrit l'armoire... elle était vide.

IV.

Tout ce que nous venons de raconter s'était passé dans la nuit du 9 au 10 novembre 1657. Le jour commençait à luire, et, à travers les arbres de la forêt de Fontainebleau, marchait péniblement une jeune fille portant avec effort le poids d'une lourde cassette. C'etait Marianne. De temps en temps, elle s'arrêtait, écoutant si elle n'entendait pas quelque bruit autour d'elle; mais l'attention qu'elle prêtait au silence n'était pas craintive, comme si elle eût redouté une rencontre dangereuse; on eût dit, au contraire, que ce bruit eût dû lui ap-

porter une espérance. Mais elle n'entendit rien, et s'arrêta haletante et brisée, et posa devant elle la cassette, sur laquelle elle fixa un regard morne et désespéré. Un moment après, elle tira de son sein un flacon de cristal, dans lequel étaient quelques gouttes d'une liqueur claire et limpide, et laissa échapper un triste et vague sourire. Peu à peu son visage prit une expression plus fatale ; la rougeur que lui avaient donnée et le froid et la fatigue fit place à une pâleur livide, et elle approcha le flacon de ses lèvres ; mais elle s'arrêta soudainement, et murmura, comme si elle eût parlé à quelqu'un : Pas encore ! pas encore !

Aussitôt elle se leva, cacha le flaçon dans son sein, ramassa la cassette et reprit sa marche avec une rapidité qui attestait une résolution bien forte dans un corps si frêle. Ce fut à travers les rocs aigus de la forêt, à travers les ronces, que cette jeune fille vêtue de soie marcha

près d'une heure encore, gravissant des sentiers escarpés et anguleux, traversant des fourrés où elle déchirait indifféremment ses vêtemens et ses blanches mains. Cependant la force morale qui soutenait cette enfant semblait prête à céder à la lassitude de son corps, lorsqu'elle aperçut, au-dessus des branches dépouillées des chênes et des bouleaux, une croix qui les dominait. Un éclair de joie brilla dans les yeux de Marianne; elle touchait enfin au but de son pénible voyage. Ses forces revinrent avec cette assurance, et bientôt elle arriva à la porte de l'ermitage de Franchard.

Cette porte était ouverte, et personne ne parut à la rencontre de Marianne qui entra avec précipitation. Elle parcourut du regard la chapelle dans laquelle elle se trouvait, et, la voyant déserte, elle poussa une porte délabrée et vit une espèce de cellule au fond de laquelle elle aperçut un homme à genoux. Le bruit que

fit Marianne arracha l'ermite à ses méditations; mais il ne changea point de posture.

— Grâce au ciel, je suis arrivée, dit Marianne en posant la cassette à terre, et en s'asseyant sur une escabelle.

— Qui que tu sois, répondit l'ermite, tu ne te féliciterais pas de ta venue en ce lieu si tu savais qui tu peux y rencontrer.

— Un homme, n'est-ce pas, qui porte le costume des gardes de la reine Christine?

— Oui, mais ce costume cache un de ces misérables bandits dont cette forêt est peuplée et que n'arrêta pas toujours la sainteté de ce lieu.

— Cet homme, où est-il ?

— Je l'ignore. Il avait l'air d'attendre quelqu'un; mais, comme personne n'est venu, il y a une heure à peu près qu'il a quitté cet ermitage.

— Ne pourriez-vous me dire où il est?

— Tu le connais donc, s'écria l'ermite ; tu es sa complice peut-être ; c'est toi qu'il attendait ?

— C'était moi, mon père, reprit Marianne tristement ; mais ce n'était pas sa complice, c'était sa victime qu'il attendait.

— Et tu es venue?...

— Je suis venue, parce qu'il y a un homme qui eût péri si je n'étais pas venue, et la vie de cet homme sera en danger tant qu'il ne saura pas que je suis ici.

— Quel est cet homme?

— Il est illustre par le rang et la naissance, dit Marianne ; et cependant..... Mais qu'importe? J'ai voulu le sauver, je le sauverai. Cet homme habite le château de Fontainebleau, et il faut que, ce matin, il reçoive un message de moi. Connaissez-vous le marquis de Monaldeschi?

— Je le connais ; il est venu souvent faire

ses dévotions à cet ermitage, et il y a toujours laissé des marques de sa libéralité.

— Eh bien, mon père, c'est lui qu'il faut sauver. Vous sentez-vous assez de reconnaissance pour m'aider dans cette œuvre de charité?... Oh! oui, reprit-elle à voix basse, de charité, car je ne l'aime plus.

— Et que faut-il faire pour le sauver?

— Me donner de quoi lui écrire une lettre, et lui porter cette lettre. Le voulez-vous?

— Demande-moi si je le peux. Ne vois-tu pas que je ne puis sortir de la place où je suis?

— Quoi! si faible, mon père? dit Marianne...

— Non, enfant; mais lié ici par ce brigand que tu comptais trouver.

— Oh! si ce n'est que cela, s'écria Marianne avec joie, je vous rendrai votre liberté... Attendez, attendez...

Aussitôt elle se mit à genoux près du vieillard, et avec ses mains déchirées, en s'aidant

de ses dents, elle parvint à défaire les nœuds de la corde dont Merula avait attaché le malheureux ermite.

Dès qu'il fut libre, il donna à Marianne ce qu'elle lui avait demandé, et la jeune fille se mit à écrire rapidement. Elle essuyait ses larmes à chaque phrase, et semblait redouter les pensées qu'elle exprimait. Comme l'ermite l'observait, elle s'arrêta, et lui dit :

— Ne pourriez-vous pas m'enseigner un endroit où je puisse cacher cette cassette qui lui appartient, et où il puisse la retrouver quand il viendra?

— Ne l'attendras-tu pas pour la lui remettre?

— Non, non, mon père! dit Marianne. Quand il arrivera, il ne me trouvera plus... ; ou s'il me trouve encore!...

— Tu pleures, enfant; tu pleures...

— Hélas! dit Marianne, peut-être ne pleurera-t-il pas, lui... Mais n'importe, n'importe.

Je veux le sauver, je le veux... Vous aussi n'est-ce pas, mon père, vous le voulez?

— Oui, ma fille, car il m'a paru un homme pieux et fervent.

Marianne sourit amèrement, et répondit :

— Il est malheureux, bien malheureux!... C'est aussi un titre sacré aux yeux des serviteurs de Dieu. Dites-moi où je pourrai cacher cette cassette, et allez, allez vite.

L'ermite indiqua à la jeune fille une excavation pratiquée dans le rocher, et cachée par un prie-dieu en chêne, grossièrement sculpté. Aidée du vieillard, elle y traîna péniblement la cassette qu'elle avait portée durant un long chemin; car, maintenant que sa tâche de dévouement était achevée, la jeune fille était redevenue faible. Puis, lorsque tout eut repris l'aspect accoutumé, elle remit sa lettre à l'ermite; celui-ci s'éloigna en prenant un sentier plus facile que celui par lequel elle était venue,

et Marianne demeura seule dans l'ermitage.

Alors elle resta plongée dans une sombre et longue méditation. Ses yeux fixes semblaient regarder devant elle un objet qui l'attirait et l'épouvantait à la fois. Ses dents claquaient, son corps tremblait, et elle finit par tomber à genoux, en s'écriant :

— Mourir! mon Dieu, mourir!

La terreur l'avait emporté un moment, le désespoir l'emporta à son tour : elle se releva comme si elle eût été poussée par une force surhumaine, arracha rapidement le flacon de son sein, but la liqueur qu'il contenait, le jeta loin d'elle, et s'écria avec une joie égarée :

— C'est fait!... c'est fait!...

Alors elle devint plus tranquille, et par un sentiment inouï, et que nous ne chercherons pas à expliquer, elle se regarda attentivement. Autant qu'elle le pût, elle répara le désordre de sa parure, elle renoua sur sa tête ses che-

veux défaits; s'apercevant qu'elle avait du sang sur les mains, elle voulut l'effacer, mais elle ne trouva point d'eau dans la cellule. Elle se rappela, en ce moment, qu'à quelques pas de là, elle en trouverait peut-être. Elle sortit donc, et si on l'eût rencontrée alors, portant devant elle des regards assurés et joyeux, on eût pu croire qu'un bonheur ineffable inondait son âme. Elle alla aussi vers ce rocher qu'on admire encore près des ruines de cet ermitage et qui laisse couler, goutte à goutte, une eau rare et limpide; elle s'arrêta devant la roche qui pleure; elle plongea dans le petit bassin de grès, qui reçoit les larmes de ce roc, ses mains teintes de sang. Puis elle s'assit sur le sable blanc dont il est entouré, et se mit à regarder cette eau qui tombe sans cesse et toujours de même, comme pleurerait la douleur éternelle et profonde d'un damné qui souffre depuis si long-temps, que son désespoir n'a plus de

convulsion. Et, peu à peu, cette roche qui pleure fit pleurer cette jeune fille; à chaque goutte d'eau qui tombait de la pierre insensible, une larme tombait de ce cœur brisé, et bientôt d'étranges pensées l'occupèrent.

— Oh! c'est là que je voudrais reposer! se dit-elle. Malheureuse enfant qui vais mourir, sans doute oubliée bientôt par lui et maudite par mon père, je n'aurai pas une larme sur ma tombe. Eh bien, que cette pierre qui pleure, pleure sur moi.

Et cette idée entra si profondément dans son esprit, qu'elle s'y attacha comme à une espérance, et qu'elle se dit: — Je demanderai cette grâce aux pieux ermite qui va revenir, et j'espère qu'il me l'accordera; il ensevelira mon corps sous ce sable, sous ce sable où coulent les larmes d'un rocher. Des larmes..... j'aurai des larmes...

Et, comme elle se parlait ainsi en sa pensée,

elle se frappa le front avec violence, et s'écria à haute voix :

— Oh ! mon Dieu ! je deviens folle...

Puis elle se leva, et regagna rapidement l'ermitage. Comme elle allait en franchir la porte, elle entendit une voix crier derrière elle :

— La voilà ! la voilà !

Elle se retourna et reconnut Landini accompagné de Merula. Elle s'enfuit en poussant un cri, et, se précipitant vers la cellule, elle alla tomber à genoux sur le prie-dieu. L'alchimiste et le bandit arrivèrent presque aussitôt qu'elle. Leur arrivée n'avait cependant rien de surprenant. Merula, fatigué d'attendre Landini, était allé du côté du château, et avait rencontré l'alchimiste. Celui-ci lui avait raconté l'accident qui l'avait forcé à ramener Marianne au château, puis la scène qui s'y était passée, l'accusation de Clairet et le désappointement de la reine quand elle avait trouvé vide

l'armoire où étaient enfermées les preuves de la trahison et du vol de Monaldeschi.

Landini seul eût pu expliquer au marquis le hasard qui l'avait sauvé, mais il s'en garda bien. Il avait appris que la cassette qui devait perdre le marquis renfermait plus de richesses qu'il n'en avait jamais rêvé; il savait que Marianne seule avait pu l'enlever, et, profitant du tumulte de la scène où Monaldeschi semblait avoir été injustement accusé, il était demeuré seul dans son laboratoire et avait cherché Marianne dans le corridor souterrain qui aboutissait au fossé. Ne l'y ayant pas trouvée, il s'était mis à sa poursuite, et durant toute la nuit il avait battu les environs du château, comme un loup en quête du gibier dont il veut faire sa proie. Ce n'était qu'au matin qu'il avait rencontré Merula, et que, tremblant devant les questions du hardi brigand, il s'était décidé à partager avec lui le trésor qu'il avait compté

posséder seul. Tous deux avaient alors recommencé leurs actives recherches, et déjà la moitié du jour s'était écoulée, lorsqu'ils se retrouvèrent à la porte de l'ermitage où ils s'étaient donné rendez-vous.

A l'aspect de Marianne ils s'élancèrent à sa poursuite comme deux chiens cerviers qui viennent d'apercevoir une biche timide, et, comme nous l'avons dit, ils arrivèrent presque aussitôt qu'elle. A l'effroi qu'ils virent dans les regards de Marianne, ils reconnurent que la violence avec laquelle ils avaient cherché à l'atteindre l'avait, pour ainsi dire, avertie de leur projet. Tous deux, par un même mouvement, jetèrent un regard rapide dans la cellule, et ne voyant pas sans doute ce qu'ils y cherchaient, se firent un léger signe d'intelligence. Ce fut Landini qui s'avança le premier.

— Grâces vous soient rendues, Marianne,

lui dit-il d'une voix doucereuse ; le marquis est sauvé.

— Sauvé ? répondit-elle.

— Oui, et c'est lui qui m'envoie pour vous prévenir qu'aussitôt la nuit arrivée, il sera ici près de vous.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit Marianne, il m'y trouvera. A-t-il donc déjà reçu la lettre que je lui ai écrite par le vénérable ermite que j'ai trouvé ici ?

— Quoi ! s'écria Merula avec violence, vous avez écrit au marquis que vous étiez ici, vous lui avez dit sans doute que son trésor était dans vos mains ?

— Elle a bien fait, dit Landini avec son hypocrisie pateline.

— Elle a si bien fait, reprit Merula avec violence, qu'il va venir sur l'heure, et que nous n'aurons pas le temps de fuir. Allons, trêve à toutes ces simagrées. Où as-tu mis ces dia-

mans, jeune fille?... il nous les faut sur l'heure.

— Qu'en voulez-vous faire? dit Marianne.

— Cela ne te regarde pas; donne-les.

— Je ne les ai plus.

— Tu mens! s'écria Merula..... tu mens! Parle, si tu veux revoir encore celui pour qui tu t'es dévouée.

— Frappe, dit Marianne avec mépris..... frappe vite; ce sont des douleurs que tu m'épargneras, car je sens déjà le poison qui me dévore et qui me brûle.

— Que dit-elle? s'écria Merula.

— Oui, reprit Landini, en lui montrant le flacon qu'il venait de ramasser, elle a pris ce poison dans mon laboratoire.

— Et tu l'as bu? dit Merula à la jeune fille.

— Je l'ai bu.

A ce mot, le brigand jeta son poignard à terre avec un mouvement de rage; car à quoi lui pouvait servir cette arme de mort contre la

mort que cette jeune fille portait en elle, et qui la rendait si forte?

Elle lança un regard de mépris sur les deux brigands, et s'assit sur le dégré du prie-dieu en cachant sa tête dans ses mains. Pendant ce temps Landini s'approcha de Merula et lui dit tout bas :

— Laisse-moi faire, Merula. Je connais ce poison, c'est moi qui l'ai préparé. La mort qu'il donne est douce et sereine, car elle est pleine de rêves d'avenir... Donne-lui le temps d'agir, et bientôt je saurai tous les secrets de cette femme.

— Mais le temps presse, dit Merula; le marquis peut venir.

— Mais le poison est rapide, dit Landini, et à supposer que le marquis arrivât... il arrivera seul.

— C'est probable, dit Merula.

Et il ramassa son poignard.

Comme ils s'entretenaient ainsi dans un coin de la cellule, ils virent Marianne relever lentement sa tête penchée. Une joie céleste illuminait son regard, et elle murmurait doucement :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas, Monaldeschi, tu m'aimes et tu sera mon époux?

— Écoute, dit Merula, elle rêve d'amour.

— Je me souviens que Magnus parlait de gloire, répondit l'empoisonneur.

Puis Marianne continua :

— N'est-ce pas que le jour est venu où tu vas me conduire à l'église? Viens, je me suis parée pour te plaire... Vois, la reine n'est pas plus richement vêtue que moi.

— Mais la reine porte une couronne et des diamans, dit Landini après avoir fait signe à Merula de le laisser parler; n'en as-tu pas aussi, Marianne? Une couronne et des diamans char-

meront ton époux... Il t'aimera ainsi, et t'aimera mieux que Christine la reine.

Marianne regarda Landini; un reste de raison, ou plutôt d'effroi, sembla lutter en elle contre le délire qui l'emportait; mais le poison fut le plus fort, et elle répondit avec la voix joyeuse d'un enfant fier de sa beauté et de sa parure :

— Oui, tu as raison. Oui, j'ai de beaux diamans.

—Eh bien, il faut t'en parer... Où sont-ils?

— Là... là... derrière ce prie-dieu.

— Là, s'écria Merula, en bondissant comme un tigre du coin de la cellule jusqu'à l'endroit désigné.

D'un coup de pied il renversa le meuble qui cachait l'excavation, tandis que Landini, les yeux fixés sur Marianne, s'étonnait de l'épouvante qui tout-à-coup avait fait tomber cette joie de la folie. En effet, Marianne, l'œil

fixé sur la porte, était demeurée immobile; puis elle leva lentement son bras qui tremblait convulsivement, un éclair de raison parut briller dans ses yeux, et elle s'écria d'une voix déchirante :

— Mon père!

Les deux Italiens se retournèrent, et virent Clairet debout près de la porte, Merula voulut s'élancer vers lui; mais il trébucha sur le corps de Marianne qui était tombée en prononçant sa dernière parole. Avant qu'il pût se relever, Clairet lui dit :

— Prenez garde tous deux : cet ermitage est entouré. Trente hommes m'accompagnent. Si c'est de l'or que vous voulez, en voici.

Il traversa la cellule sans regarder le corps de sa fille, et prit quelques poignées d'or.

— Pour cela, dit-il, je vous demande un service; vous creuserez une tombe et vous y déposerez ce cadavre.

— C'est ta fille, dit Merula.

— Celle qui a aimé Monaldeschi n'est pas ma fille : prenez-là, et que la malédiction...

— Tais-toi, lui dit le brigand ; malheur au père qui maudit son enfant vivant ! malédiction sur le père qui maudit son enfant mort !

— Allez donc ! dit Clairet.

Tous deux sortirent, et le vieillard resta seul en présence du cadavre de sa fille. Il ne pleura pas, il ne maudit pas ; il demeura immobile et muet. Puis les deux brigands rentrèrent.

— La terre attend... dit Merula.

— Et la vengeance aussi, dit Clairet.

Il leur montra sa fille du doigt, s'empara de la cassette et reprit la route de Fontainebleau.

V.

Pendant que ceci se passait dans la forêt de Fontainebleau, d'autres événemens se pressaient dans le château. Christine, anéantie par la disparition des preuves du crime de Monaldeschi, était rentrée chez elle dans un état de rage d'autant plus violent, qu'elle avait inutilement mis sa honte en spectacle devant tous ses officiers. Après avoir tenu dans ses mains la condamnation du coupable, la voir échapper lorsqu'elle venait de l'annoncer si hautement : c'était une de ces déceptions dont eût souffert cruellement un moindre orgueil que

le sien. Aussi, lorsque Clairet voulut essayer de parler, elle éclata soudainement, et lui faisant porter tout le poids de son désappointement :

—C'est vous qui avez porté cette accusation contre le marquis, c'est vous qui avez engagé votre tête à en fournir la preuve, c'est vous qui serez puni.

— Mais votre majesté sait bien, reprit Clairet...

— Ce que je sais, dit Christine, qui ne voulait pas ajouter à la honte d'avoir accusé injustement celle d'avoir bassement espionné, ce que je sais, c'est que je vous chasse.

Sur ces mots, elle était sortie suivie de Guise, qui savait trop bien les intrigues de la reine pour ne pas deviner qu'il y avait un terrible mystère caché dans cette accusation qui semblait s'être dénouée si simplement.

A peine la reine était-elle éloignée, que la

colère de tous les officiers, honteux que leur chef eût été exposé à la dénonciation d'un valet, éclata contre Clairet. Charnacé, qui professait pour les gens de peu un de ces heureux mépris qui n'avaient de considération ni pour la faiblesse ni pour l'âge, s'écria tout-à-coup :

— La reine a chassé ce drôle : gibier de roi est aussi gibier de gentilhomme, à la chasse donc ! à la chasse du vieux renard !

Et, en disant cela, il se mit à chanter une fanfare, et, détachant son épée, il frappa Clairet du baudrier. Le vieillard s'éloigna pour éviter le coup ; mais tous les officiers, trouvant la plaisanterie de bon goût, chacun s'arma de la même manière, et Charnacé ayant crié :

—Plaisir complet de roi, messieurs, la chasse aux flambeaux !

Chacun s'empara d'une bougie, d'une torche, et Clairet entendit rire et gronder après lui la meute de ses ennemis.

— Rabattez le renard dans la galerie des Cerfs, disait Charnacé, qui prévoyait que le vieux serviteur allait demander asile à la reine, malgré sa colère. En effet, deux jeunes fous, plus lestes que le vieillard, atteignirent avant lui le haut de l'escalier souterrain, et, lui barrant le passage, le poussèrent dans cette longue et étroite galerie.

Monaldeschi, qui avait quitté le souterrain pour suivre la reine, s'y promenait seul, rêvant à tout ce qui venait de lui arriver, lorsque tout-à-coup elle fut envahie par la bruyante troupe des officiers, chantant des fanfares de chasse et poursuivant Clairet. Le marquis, ignorant d'où venait ce bruit, se rangea dans l'embrasure d'une croisée, et vit passer plusieurs fois le malheureux vieillard, traqué, poursuivi comme une bête fauve. Un moment sa haine prit plaisir à ce barbare spectacle, puis il eut honte de sa joie, et, au moment où

Clairet passait encore devant lui, il se jeta entre lui et ceux qui le poursuivaient, et donna au malheureux le temps de gagner l'extrémité de la galerie. Il exhortait encore les officiers à prendre pitié du vieillard, quand il entendit la voix du vieux barbier lui crier avec une rage indicible :

— Merci, marquis ; je me souviendrai de la galerie des Cerfs.

Monaldeschi ne sut s'il devait prendre ces paroles pour un remercîment sincère ou pour une menace ; mais il sembla les dédaigner, et après avoir reçu les félicitations des officiers sur son éclatante justification, il se laissa aller à une confiance qui le perdit. En effet, chacun se porta fort pour lui, chacun déclara que la conduite de la reine était telle, que toute la noblesse de sa maison devait exiger d'elle une réparation, et le marquis se crut tellement sûr de tous ceux qui l'entouraient, qu'il ne crai-

gnit pas de rester dans ce château d'où il pouvait fuir en ce moment, grâce au trouble qui y régnait.

Cependant la reine s'était retirée dans son appartement, où Guise et Suénon l'avaient suivie. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle laissa éclater sa douleur, et tomba dans un fauteuil en se pressant la tête de ses poings fermés. Guise alors s'approcha d'elle, et lui dit :

— Pourquoi cette colère et cette douleur, madame, lorsque vous venez de reconnaître qu'un ami que vous soupçonniez est innocent?

— Ah! s'écria la reine, comprenez-vous quel rôle j'ai joué, ridicule et odieux! Comprenez-vous comment, en cédant à la pusillanimité d'un vieillard, j'ai laissé échapper ma vengeance, car maintenant ces preuves ont disparu, et si maintenant je le condamne, on dira que je l'assassine.

— Oubliez-vous, madame, qu'il n'est point coupable?

— Eh! Guise, me croyez-vous imprudente et folle à ce point d'avoir fait un pareil éclat sans être sûre du forfait?

— Cependant...

— Cependant, j'en ai tenu les preuves en mes mains.

— Mais comment se fait-il?...

— Oh! monsieur le duc, dit Christine d'un ton d'impatience et de mépris, si je le savais, je ne serais pas dans l'état où vous me voyez. Si je le savais, je serais tranquille, car le marquis serait mort.

— Mort!

— Mort.

— Remerciez donc le hasard qui a sauvé le marquis d'un premier moment de colère.

— Ce n'est pas un moment de colère, mon-

sieur; ce qui eût été juste aujourd'hui le sera demain.

— Mais ce qui eût été impossible aujourd'hui le sera également demain.

— Qu'est-ce à dire?

— Vous êtes dans le royaume de France, madame, dans un palais du roi de France, et nul homme ne peut y être mis à mort que par un jugement du roi ou par un crime.

— Je suis reine, je jugerai.

— Vous n'êtes pas reine ici.

— M. de Guise, dit Christine avec hauteur, je n'ai ni la volonté ni le temps de discuter mes droits; le marquis mourra.

— Vous l'assassinerez!

— Je pardonne ce mot au petit-fils du Balafré : adieu, monsieur, qui m'avez offert votre épée. Je vous prouverai que je puis m'en passer.

Guise se retira, et la reine demeura seule

avec Suénon. Elle sembla d'abord ne pas s'apercevoir de sa présence; mais, au bout de quelques momens, elle lui dit :

— Il est coupable, il faut qu'il meure.

— Oui, répondit Suénon, il mourra... Je vous jure sa mort, madame; si lâche qu'il soit, il est gentilhomme, il faudra bien qu'il me demande raison de l'insulte que je lui jetterai au visage.

— Oh! ce n'est pas ainsi qu'il doit mourir, répondit Christine.

— Doutez-vous de mon courage?

— Non, la Gardie, et peut-être en aurais-je accepté l'appui, sans ce que Guise vient de me dire; mais à présent il faut que Monaldeschi soit jugé par moi, condamné par moi, ou je ne suis plus reine, ou je ne suis plus rien. Pour cela, il faut que je retrouve ces preuves qui n'ont pu encore être enlevées du château.

Aussitôt Christine appela et donna l'ordre

à un valet d'aller chercher Clairet. Un moment après, le valet revint, et annonça ce qui s'était passé dans la galerie des Cerfs. A cette nouvelle, la colère de Christine s'anima de nouveau; elle interrogea cet homme qui avait entendu les propos tenus contre elle, la réparation qu'on prétendait exiger, et la menace faite de l'abandonner.

— Ah! c'est donc ainsi, s'écria-t-elle, on s'arme pour lui, on prétend m'imposer des obligations, me tenir peut-être prisonnière dans ce château. Allez me chercher Landini.

Le valet sortit, et Suénon répéta avec une épouvante indicible:

— Landini, madame? et pourquoi Landini?...

— Pourquoi? s'écria la reine emportée par la colère, pour me venger.

— Et comment? dit Suénon, qui devint pâle...

Christine leva les yeux sur lui, et s'aperçut alors que le fils de Magnus était près d'elle. A son tour, elle pâlit et eut peur. Placée entre la révolte de ses officiers italiens et les soupçons de Suénon, elle comprit que tout était prêt à l'abandonner. Christine n'en était pas à son coup d'essai en fait de crime et de duplicité, elle garda un moment le silence, et dit à Suénon :

— Landini est le complice du marquis, Landini peut me fournir la preuve de son crime.

— Il me semblait que c'était votre vengeance que vous attendiez de lui.

— Pensez-vous, Suénon, qu'une fois le crime prouvé, les vengeurs me manquent ?

Suénon ne répondit pas.

— Je croyais être sûre d'un pour le moins.

— Pour un combat loyal, madame.

— Et croyez-vous que je demande autre

chose? Croyez-vous qu'une femme veuille déshonorer celui qu'elle aime?

— Christine! s'écria Suénon, de qui parlez-vous?

— Vous l'ignorez?

— Christine!

— Allons, Suénon, soyez calme, n'abusez pas d'un malheur qui me fait dire des secrets que j'aurais voulu cacher à moi-même.

— Oh! dites-moi de vous venger du marquis, et je croirai à ces aveux.

— Je vous le dirai quand il en sera temps.

— Madame, le marquis m'appartient maintenant; c'est à moi qu'il doit compte de sa vie.

— Attendez, Suénon, dit la reine, attendez un jour encore.

— J'y consens, Christine; mais si ce soir vous n'êtes pas vengée...

Christine réfléchit long-temps; elle n'acceptait qu'à regret pour sa vengeance la chance

d'un duel, car elle voulait, avant tout, punir en reine. Mais à défaut d'une exécution, elle voulait se réserver un combat, et elle répondit à Suénon :

— Si, avant la nuit prochaine, la reine n'a pas puni... venez, Suénon... la femme vous dira ce qu'elle attend de vous.

Suénon prit la main de Christine et la baisa avec transport ; mais à peine fut-il sorti, qu'elle essuya sa main comme si ce baiser l'eût brûlée, et qu'elle murmura tout bas : Horreur !...

Elle s'épouvantait elle-même de ce qu'elle venait de faire, et cependant elle sentait qu'elle eût été plus loin encore pour assurer sa vengeance.

Cette vengeance semblait pourtant devoir lui échapper en effet ; Landini et Clairet avaient disparu du château, et elle ne savait ce que l'un et l'autre étaient devenus. Nous avons dit pourquoi Landini était allé à Fran-

chard; il faut expliquer comment Clairet y avait été amené. Errant autour du château d'où il avait été chassé, il fit rencontre de l'ermite qu'il connaissait, et qui, ne sachant à qui s'adresser pour arriver jusqu'au marquis, alla vers Clairet. Au nom de Monaldeschi, le vieillard conçut une espérance, et s'offrit à remettre la lettre au marquis lui-même. Il rentra donc dans le château par une porte basse, et s'étant rendu chez lui, il y retrouva son filleul Simon, un enfant de dix ans, par qui il faisait lire tout ce dont il avait besoin, sans craindre une indiscrétion dans un âge aussi tendre.

Dès que Simon eut lu à Clairet la lettre de Marianne, le vieillard, au lieu d'aller prévenir la reine, voulut se garder le mérite d'avoir découvert les preuves du crime. Pour cela, il se rendit près d'un nommé Sentinelli, espèce d'aventurier italien, chef d'une trentaine de misérables comme lui, qui se mettaient à la

solde de qui les voulait payer, et qui s'était attaché à Christine. Clairet l'ayant séduit par les plus riches promesses, se fit accompagner à Franchard. Il y courut à cheval, y arriva avant l'ermite, et en revint en toute hâte.

Lorsqu'il arriva à Fontainebleau, la reine désespérait déjà de ressaisir jamais les preuves du crime. Enfermée dans son appartement, elle était informée de la forfanterie que montrait Monaldeschi, et la colère qu'elle en éprouvait fut telle, que lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Clairet, elle laissa échapper un cri de joie, sachant bien que le vieillard n'oserait reparaître devant elle s'il ne lui apportait la vengeance. En effet, Clairet avait envoyé Sentinelli en avant, et celui-ci fut chargé de l'introduire par les couloirs secrets de l'ancienne Conciergerie[1]. La soif de vengeance qu'éprou-

[1] Occupés aujourd'hui par la salle Louis-Philippe, et qui alors touchaient encore à la forêt.

vait Christine ne fut pas plus tôt en mesure de se satisfaire, qu'elle se hâta, sans réfléchir à l'énormité du crime qu'elle allait commettre. Assurée qu'elle était de la résistance de ses officiers, elle acheta des bourreaux, et Sentinelli fut le premier qui s'offrit pour cet emploi, s'engageant, avec deux de ses compagnons, à expédier le marquis en tel lieu et à telle heure qu'il lui plairait de l'ordonner. Cela fait, et sans perdre de temps, la reine fit avertir le marquis de vouloir bien se rendre dans la galerie des Cerfs où elle désirait l'entretenir. Il était deux heures de l'après-midi. Le marquis ne pensa pas qu'en plein jour, et lorsque tous les officiers du château et Guise s'étaient déclarés ses défenseurs, la reine oserait entreprendre rien contre lui. Il se rendit dans la galerie des Cerfs. Nous ne ferons pas le récit de la scène qui s'y passa ; on nous accuserait peut-être d'avoir chargé le tableau de

ce crime hideux. Nous laisserons parler un témoin oculaire, un prêtre, et nous sommes assurés que la naïveté de son récit portera plus d'épouvante avec lui que tout ce que nous pourrions dire.

Voici ce récit, rédigé par le père Lebel, supérieur du couvent des Mathurins :

« Le samedi, dixième jour du mois de novembre 1657, à une heure après-midi, la reine de Suède m'envoya quérir par un de ses valets. Je suivis ce valet, lequel m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie des Cerfs, et aussitôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empressement, que j'en fus étonné. Ayant aperçu vers le milieu de la galerie la reine qui parlait à un de sa suite qu'on appelait le marquis (j'ai su depuis que c'était le marquis Monaldeschi), je

m'approchai de cette princesse et la saluai. En ce moment, elle faisait voir et lire au marquis des lettres et écrits, lui demandant, d'une voix grave et d'un port assuré, s'il les connaissait bien. Le marquis les dénia, mais en pâlissant. — *Ne voulez-vous pas reconnaître ces lettres et ces écrits?* lui dit-elle. Le marquis les dénia encore, car ce n'étaient, à la vérité, que des copies que cette reine elle-même avait transcrites... Sa majesté suédoise ayant laissé songer quelque temps ledit marquis sur ces copies, tira de dessous elle les originaux, et, les lui montrant, l'appela traître et lui fit avouer son écriture et son signe. Elle l'interrogea plusieurs fois; à quoi ce marquis, s'excusant, répondait du mieux qu'il pouvait, rejetait la faute sur diverses personnes. Enfin, il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon, et en même temps les trois hommes qui

étaient là présents, tirèrent leurs épées hors du fourreau.

» Il se releva et tira cette reine à un coin de la galerie, et tantôt à un autre, la suppliant toujours de l'entendre et de le recevoir dans ses excuses. Sa majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, sans que jamais elle témoignât la moindre importunité ni aucun signe de colère. Aussitôt, se tournant vers moi, lorsque ce marquis la pressait le plus de l'écouter et de l'entendre : « Mon père, me dit-elle, voyez et soyez témoin que je ne presse rien contre cet homme, et que je donne à ce traître et à ce perfide tout le temps qu'il veut et plus qu'il n'en saurait désirer d'une personne offensée pour se justifier, s'il le peut. »

» Le marquis, pressé par cette reine, lui donna des papiers et deux ou trois petites clés liées ensemble qu'il tira de sa poche, de la-

quelle il tomba deux ou trois pièces d'argent; et, après une heure et plus de conférence, ce marquis, ne contentant pas cette reine par ses réponses, sa majesté s'approcha un peu de moi, et me dit d'une voix assez élevée, mais grave et modérée : « Mon père, je me retire et vous laisse cet homme, disposez-le à mourir, et ayez soin de son âme. » Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur; et à ces mots, ce marquis se jetant à ses pieds, et moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre marquis, elle me dit qu'elle ne le pouvait pas, et que ce traître était plus coupable et criminel que ceux qui sont condamnés à la roue; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées, outre qu'elle ne voulait lui point reprocher les biens qu'elle lui avait faits, qui excédaient ceux

qu'elle eût pu faire à un frère, l'ayant toujours regardé comme tel, et que sa conscience seule lui devait servir de bourreau.

» Après ces mots, sa majesté, se retirant, me laissa avec ces trois qui avaient leurs épées nues, dans le dessein d'achever cette exécution. Après que cette reine fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds, et me conjura avec instance d'aller après sa majesté pour obtenir son pardon. Ces trois hommes le pressaient de se confesser avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher; et moi, avec la larme à l'œil, je l'exhortais de demander pardon à Dieu. Le chef des trois partit pour aller vers sa majesté pour lui demander pardon, et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis; mais, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de le dépêcher, lui dit en pleurant : « Marquis, songez à Dieu et à votre âme, il faut mourir. » A ces paroles, comme

hors de lui, ce marquis se jeta à mes pieds une seconde fois, me conjurant de retourner encore une fois vers la reine pour tenter la voie du pardon et de la grâce; ce que je fis, ayant trouvé seule sa majesté dans sa chambre avec un visage serein et sans aucune émotion. Je m'approchai d'elle, me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, je la suppliai, par les douleurs et les plaies de Jésus-Christ, de faire miséricorde et grâce à ce marquis. Cette reine me témoigna être fâchée de ne pouvoir accorder ma demande, après la perfidie et la cruauté que ce malheureux lui avait voulu faire endurer en sa personne, après quoi il ne devait jamais espérer de rémission ni de grâce, et me dit que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître.

» Voyant que je ne pouvais rien gagner par

mes prières sur l'esprit de cette reine, je pris la liberté de lui représenter qu'elle était dans la maison du roi de France, et qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait faire exécuter, et si le roi le trouverait bon. Sur quoi, sa majesté me fit réponse qu'elle avait fait cette justice en présence de l'autel, et qu'elle prenait Dieu à témoin si elle en voulait à la personne de ce marquis, et si elle n'avait pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison, qui n'aurait jamais de pareille et qui touchait tout le monde, outre que le roi de France ne la logeait pas dans sa maison comme une captive réfugiée; qu'elle était maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tout lieu et en tout temps, et qu'elle ne devait répondre de ses actions qu'à Dieu seul, ajoutant que ce qu'elle faisait n'était pas sans exemple; et quoique je repartisse à cette reine qu'il y avait quelque diffé-

rence; que si les rois avaient fait quelque chose de semblable, ç'avait été chez eux et non ailleurs.

» Mais je n'eus pas plus tôt dit ces paroles, que je m'en repentis, craignant d'avoir trop pressé cette reine. Partant, je lui dis encore : « Madame, dans l'honneur et l'estime que vous vous êtes acquise en France, et dans l'espérance que tous les bons Français ont de votre négociation, je supplie très-humblement votre majesté d'éviter que cette action, quoiqu'à l'égard de votre majesté, madame, elle soit de justice, ne passe néanmoins, dans l'esprit des hommes, pour violente et pour précipitée. Faites encore plutôt un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre marquis, ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du roi, et lui faites faire son procès dans les formes, vous en aurez toute la satisfaction, et vous conserverez, Madame, par ce moyen, le

titre d'admirable que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes. — Quoi! mon père, me dit cette reine, moi en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique dont les preuves de son crime et de sa perfidie sont en ma puissance, écrits et signés de sa propre main? — Il est vrai, lui dis-je, madame; mais votre majesté est moitié intéressée. » Cette reine m'interrompit, et me dit : « Non, non, mon père, je vais le faire savoir au roi; retournez et ayez soin de son âme; je ne puis en conscience accorder ce que vous me demandez. » Et ainsi me renvoya. Mais je connus à ce changement de voix, en ces dernières paroles, que si cette reine eût pu différer l'action et changer de lieu, elle l'aurait fait indubitablement; mais l'affaire était trop avancée pour prendre une autre résolution, sans se mettre en danger de

laisser échapper ce marquis et mettre sa propre vie au hasard.

» Dans ces extrémités, je ne savais que faire et à quoi me résoudre. De sortir, je ne pouvais, et quand je l'aurais pu, je me voyais engagé, par un devoir de charité et de conscience, à secourir le marquis pour le disposer à bien mourir.

» Je rentrai donc dans la galerie, et, embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en larmes, je l'exhortai, dans les meilleurs termes et les plus pressans qu'il me fut possible et qu'il plut à Dieu de m'inspirer, de se résoudre à la mort, et songer à sa conscience, puisqu'il n'y avait plus, dans ce monde, d'espérance de vie pour lui, et, qu'offrant et souffrant sa mort pour la justice, il devait en Dieu seul jeter ses espérances pour l'éternité où il trouverait ses consolations.

» A cette triste nouvelle, aprés avoir poussé

deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds, m'étant assis sur un des bancs de la galerie, et commença sa confession; mais, l'ayant bien avancée, il se leva deux fois et s'écriait. Au même instant, je lui fis faire des actes de foi, renonçant à toutes pensées contraires : il acheva sa confession en latin, français et italien, ainsi qu'il le pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. L'aumônier de cette reine arriva comme je l'interrogeais en l'éclaircissement d'un doute, et ce marquis, l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grâce de sa faveur. Ils parlèrent bas assez long-temps ensemble, se tenant les mains et retirés en un coin. Et, après leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution; et, peu après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint seul et lui dit : « Marquis, demande pardon à Dieu, car, sans

plus attendre, il faut mourir. Es-tu confessé? » Et, lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie où est la peinture de Saint-Germain-en-Laye, et je ne pus si bien me détourner, que je ne vis qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit; et ce marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois droigts, et l'épée demeura faussée; et pour lors il dit à un autre qu'il était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de mailles qui pesait neuf à dix livres, et le même, à l'instant, redoubla le coup dans le visage, après lequel le marquis cria : « Mon père, mon père. » Je m'approchai de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier; et, un genou en terre, il demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution avec la pénitence de souffrir la mort pour ses péchés, pardonnant à tous ceux

qui le faisaient mourir ; laquelle reçue, il se jeta sur le carreau, et, en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui lui emporta des os ; et, étant étendu sur le ventre, faisait signe qu'on lui coupât le col, et le même lui donna deux ou trois coups sur le col, sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles, qui était montée avec le collet du pourpoint, para et empêcha l'excès du coup ; cependent je l'exhortais de se souvenir de Dieu et d'endurer avec patience, et autres choses semblables.

» En ce temps-là, le chef vint me demander s'il ne le ferait pas achever ; je le rembarrai rudement, et lui dis que je n'avais point de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandais sa vie et non pas sa mort ; sur quoi, il me demanda pardon, et confessa avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

» Sur ce discours, le pauvre marquis, qui n'at-

tendait qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie; reprenant courage, se retourna, et, ayant vu que c'était l'aumônier qui entrait, se traîna du mieux qu'il put, s'appuyant contre le lambris de la galerie, demanda à parler à lui. L'aumônier passa à la main gauche de ce marquis, moi étant à la droite, et le marquis, se tournant vers l'aumônier, et joignant les mains, lui dit quelque chose comme se confessant, et après, l'aumônier lui dit de demander pardon à Dieu, et après m'avoir demandé permission, il lui donna l'absolution, ensuite il se retira, me disant de demeurer près du marquis, et qu'il s'en allait voir la reine de Suède. En même temps, celui qui avait frappé sur le col dudit marquis, et qui était avec l'aumônier à sa gauche, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, duquel coup le marquis tomba sur le côté droit et ne parla plus, mais demeura plus d'un quart d'heure

à respirer, durant lequel je lui criais et je l'exhortais du mieux qu'il m'était possible. Et ainsi ce marquis, ayant perdu son sang, finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Je lui dis le *De Profundis* avec l'oraison, et après, le chef des trois lui remua une jambe et un bras, déboutonna son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset et ne trouva rien, sinon, en sa poche, un petit livre d'Heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois, et moi après, pour recevoir les ordres de sa majesté. Cette reine, assurée de la mort dudit marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution en la personne de ce marquis; mais qu'il était de la justice de le faire pour son crime et sa trahison, et qu'elle priait Dieu de lui pardonner. Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever de là et de l'enterrer, et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour le re-

pos de son âme. Je fis faire une bière, et le fis mettre dans un tombereau à cause de la brune, de la pesanteur et du mauvais chemin, et le fis conduire à la paroisse d'Avon par mon vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église, près du bénitier; ce qui fut fait et exécuté à cinq heures trois quarts du soir..... »

A dix heures, Suénon passait par cette même galerie et montait l'escalier par où Marianne avait été enlevée.

Tel fut le dénouement sanglant de ce terrible drame. Il serait tout à la honte de Christine, si l'histoire ne nous avait conservé une lettre curieuse de cette reine. Mazarin lui ayant écrit pour lui témoigner le mécontentement du roi, voici la réponse que lui fit Christine.

« Mons Mazarin, ceux qui vous ont appris le détail de la mort de Monaldeschi, mon écuyer, étaient très-mal informés. Je trouve fort étran-

ge que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devrait pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est; mais je n'aurais jamais cru que ni vous ni votre jeune maître orgueilleux eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment.

» Apprenez, tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi; que je ne dois ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit, surtout à des fanfarons de votre sorte. Vous jouez un singulier personnage pour un personnage de votre rang; mais, quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant. Je veux que vous sachiez et disiez à qui voudra l'entendre, que Christine se soucie fort peu de votre cour et encore moins de vous; que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu

ainsi ; ma volonté est une loi que vous devez respecter ; vous taire est votre devoir : et bien des gens, que je n'estime pas plus que vous, feraient très-bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

» Sachez enfin, Mons le Cardinal, que Christine est reine partout où elle est, et qu'en quelque lieu qu'il lui plaise d'habiter, les hommes, quelque fourbes qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous et vos affidés.

» Le prince de Condé avait bien raison de s'écrier, lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à Vincennes : *Ce vieux renard ne cessera jamais d'outrager les bons serviteurs de l'état*, à moins que le parlement ne congédie ou ne punisse sévèrement cet illustrissime faquin de Piscina.

» Croyez-moi donc, Jules, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance, c'est

à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne ; quoiqu'au bout du monde, je serai instruite de vos menées ; j'ai des amis et des courtisans à mon service, qui sont aussi adroits et aussi surveillans que les vôtres, quoique moins bien soudoyés. »

Un mois après ce meurtre, quinze jours après cette lettre, le roi de France Louis XIV, et le cardinal Mazarin, son premier ministre, accompagnés de toute la cour, vinrent rendre solennellement visite à Christine.

Nous avions raison de dire plus haut que le rôle le plus honteux de cette tragédie ne fut pas pour la meurtrière de Monaldeschi.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE BRODARD.

